1907

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 651
Sala Grande
Scansia 1 Palchetto Stip 1
N.° d'ord. 2

Pal.t.-XXV-593

OEUVRES

COMPLETES

DE

JEAN RACINE,

TOME III.

58/1895

OEUVRES

COMPLETES

DE

JEAN RACINE,

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de Figures dessinées par LEBARBIER,
et gravées sous sa direction.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

A PARIS,

CHEZ DETERVILLE, RUE DU BATTOIR.

L'AN IV.—1796.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

ESTHER,

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

1689.

PRÉFACE.

La célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvait contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plaira de les appeler : mais, en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant. On leur met pour ainsi dire à profit leurs heures de récréation : on leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur le champ. On les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou

sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées. On leur fait réciter par cœur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poètes; et cela leur sert surtout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourraient avoir apportées de leurs provinces. On a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellents vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison, ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me deman-

der si je ne pourrais pas faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poème où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paraissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu, et de détachement du monde au milieu du monde même; et je crus de mon côté que je trouverais assez de facilité à traiter ce sujet, d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte, ce qui serait à mon avis une espèce de sacrilége, je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même pour ainsi dire a préparées.

J'entrepris donc la chose, et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avait donné, j'exécutais en quelque sorte un dessein qui m'avait souvent passé dans l'esprit, qui était de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les

louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les payens employaient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

A dire vrai, je ne pensais guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été: mais les grandes vérités de l'Écriture, et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente même imparfaitement aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper, et d'ailleurs ces jeunes demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grace, tant de modestie et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur maison; de sorte qu'un divertissement d'enfants est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour: le roi lui-même, qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai

cru néanmoins que je pouvais emprunter deux ou trois traits d'Hérodote, pour mieux peindre Assuérus; car j'ai suivi le sentiment de plusieurs savants interprètes de l'Écriture, qui tiennent que ce roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe, dont parle cet historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paraissent des démonstrations: mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses n'élevaient ni temples, ni autels, ni statues à leurs dieux, et qu'ils ne se servaient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Écriture, aussi bien que par Xénophon, beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curce.

On peut dire que l'unité de lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on voulait rendre ce divertissement plus agréable à des enfants, en jetant quelque variété dans les décora-

tions, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que, bien qu'il y ait dans Esther des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles, avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étaient de longues robes qui tombaient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette préface sans rendre à celui qui a fait la musique la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agréments de la pièce. Tous les connaisseurs demeurent d'accord que depuis longtemps on n'a point entendu d'airs plus touchants ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoique très-belle. Mais qu'aurait-on dit de ces jeunes Israélites qui avaient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étaient, si, ce péril

étant passé, elles lui en avaient rendu de médiocres actions de graces? Elles auraient directement péché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne recevait de Dieu aucun bienfait signalé, qu'on ne l'en remerciât sur le champ par de fort longs cantiques; témoins ceux de Marie, sœur de Moyse; de Débora et de Judith, et tant d'autres dont l'Écriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent par de grandes actions de graces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

PROLOGUE.

LA PIÉTÉ.

ACTEURS.

ASSUÉRUS, roi de Perse.
ESTHER, reine de Perse.
MARDOCHÉE, oncle d'Esther.
AMAN, favori d'Assuérus.
ZARÈS, femme d'Aman.
HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.
ASAPH, autre officier d'Assuérus.
ÉLISE, confidente d'Esther.
THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.
GARDES du roi Assuérus.
CHŒUR de jeunes filles israélites.

La Scène est à Suze, dans le palais d'Assuérus.

PROLOGUE.

LA PIÉTÉ.

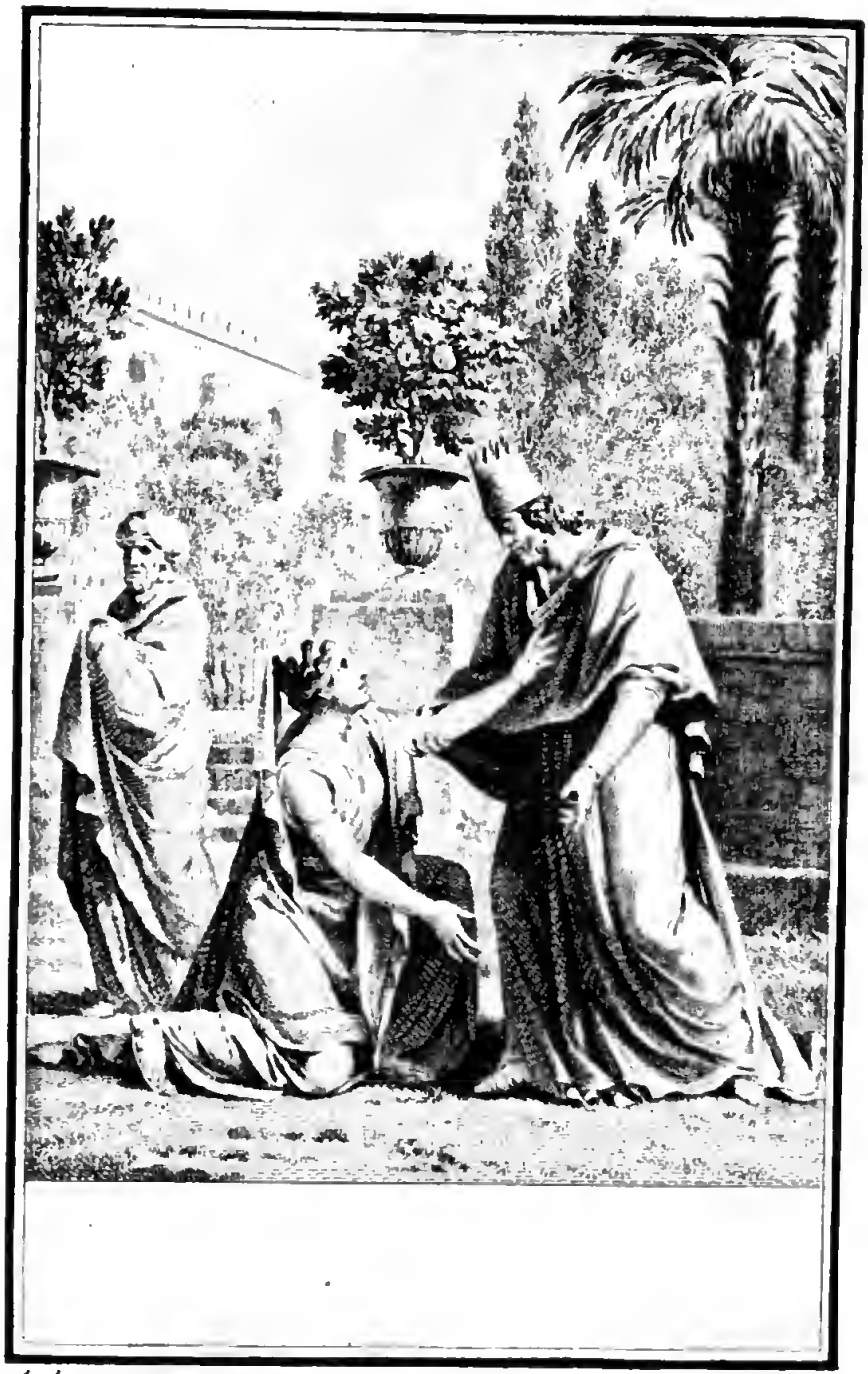
Du séjour bienheureux de la divinité,
Je descends dans ce lieu [1] par la grace habité.
L'innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidelle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains :
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protège, un roi victorieux
A commis à mes soins ce dépôt précieux :
C'est lui qui rassembla ces colombes timides
Eparses en cent lieux, sans secours et sans guides;
Pour elles, à sa porte élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.
Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mémoire!
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris!

[1] La maison de Saint-Cyr.

Tu m'écoutes. Ma voix ne t'est point étrangère :
Je suis la Piété, cette fille si chère,
Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs :
Du feu de ton amour j'allume ses desirs :
Du zèle qui pour toi l'enflâme et le dévore
La chaleur se répand du couchant à l'aurore.
Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné ;
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul de tant de rois
S'arme pour ta querelle et combat pour tes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie.
La discorde en fureur frémit de toutes parts :
Tout semble abandonner tes sacrés étendards ;
Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.
Lui seul invariable, et fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde et n'écoute que toi ;
Et, bravant du démon l'impuissant artifice,
De la religion soutient tout l'édifice.
Grand Dieu, juge ta cause, et déploye aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattait pour lui,

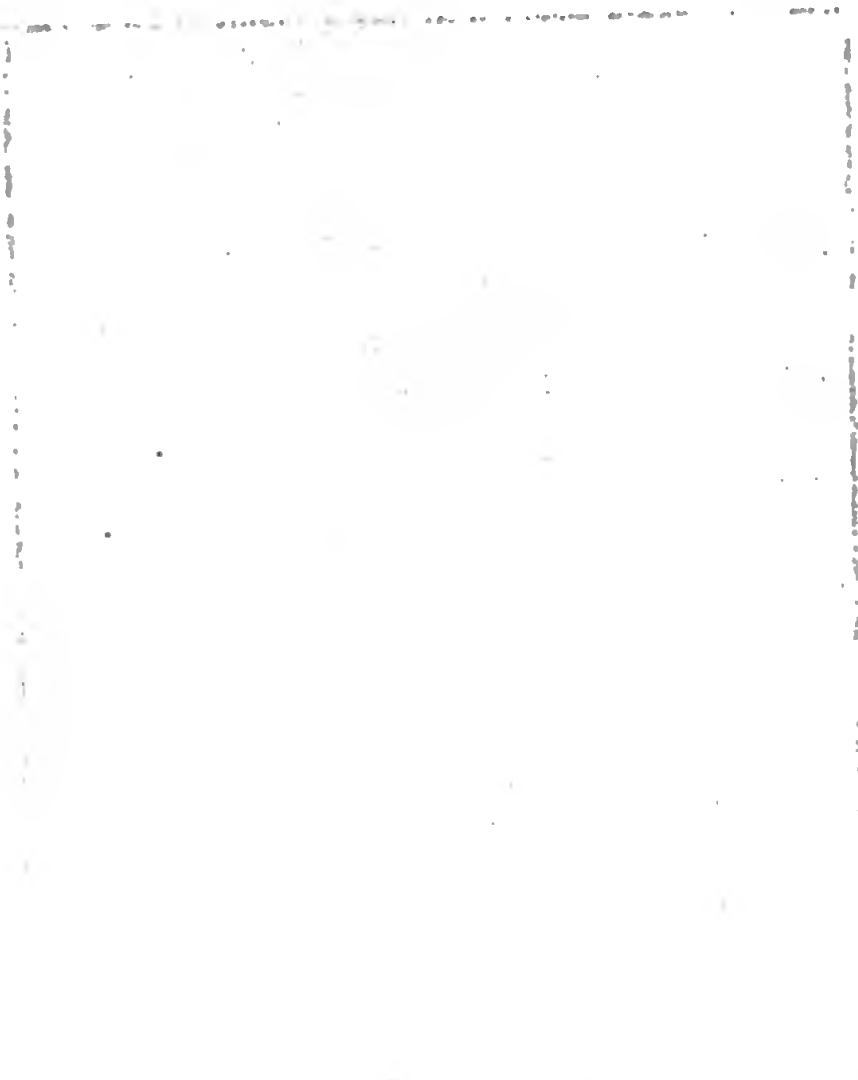
Lorsque des nations, à sa perte animées,
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mêmes ennemis je reconnais l'orgueil :
Ils viennent se briser contre le même écueuil.
Déja, rompant partout leurs plus fermes barrières,
Du débris de leurs forts il couvre ses frontières.
Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander ;
Un fils qui, comme lui, suivi de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire ;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis.
Pareil à ces esprits que ta justice envoie,
Quand son roi lui dit, Pars, il s'élance avec joie,
Du tonnerre vengeur s'en va tout embrâser,
Et tranquille à ses pieds revient le déposer.
Mais, tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures,
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocents appelez ce héros.
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse.
Et vous, qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,

Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité :
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.



Le Barbier Lancé inv.t et del.t

Dambrun Sculpsit



J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné,
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ESTHER, acte III, scène IV.

ESTHER,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'appartement d'Esther.

SCENE PREMIERE.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

Est-ce toi, chère Elise? O jour trois fois heureux!
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux;
Toi, qui de Benjamin, comme moi, descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue;
Et qui, d'un même joug souffrant l'oppression,
M'aidais à soupirer les malheurs de Sion.
Combien ce temps encore est cher à ma mémoire!
Mais toi, de ton Esther ignorais-tu la gloire?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher?

ELISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,
Du reste des humains je vivais séparée,

Et de mes tristes jours n'attendais que la fin ;
Quand tout-à-coup, madame, un prophète divin :
C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse;
Lève-toi, m'a-t-il dit, *prends ton chemin vers Suze;*
Là, tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
Rassure, ajouta-t-il, *tes tribus alarmées :*
Sion, le jour approche, où le Dieu des armées
Va de son bras puissant faire éclater l'appui,
Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui.
Il dit ; et moi, de joie et d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
O spectacle ! ô triomphe admirable à mes yeux !
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux !
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive.
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrace
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux états il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent ;
Les filles de l'Egypte à Suze comparurent ;

Celles même du Parthe et du Scythe indomté,
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère:
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis:
Je vins; mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt?
Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages:
L'une d'un sang fameux vantait les avantages:
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours;
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.
Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Elise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.

De mes faibles attraits le roi parut frappé :
Il m'observa longtemps dans un sombre silence ;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là sans doute agissait sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur,
Soyez reine, dit-il ; et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadême.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour ;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
Hélas ! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins !
Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise,
La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs !
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées !

ELISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis?

ESTHER.

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis.
Celui par qui le ciel règle ma destinée,
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ELISE.

Mardochée ? Hé ! peut-il approcher de ces lieux ?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.

Absent je le consulte, et ses réponses sages,
Pour venir jusqu'à moi, trouvent mille passages.
Un père a moins de soins du salut de son fils :
Déja même, déja, par ses secrets avis,
J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques
Que formaient contre lui deux ingrats domestiques.
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins ;
Et c'est là que fuyant l'orgueil du diadême,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité.

SCENE II.

ESTHER, ELISE, LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE, chantant derrière le théâtre.

Ma sœur, quelle voix nous appelle ?

UNE AUTRE.

J'en reconnais les agréables sons :
C'est la reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.
La reine nous appelle :
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR, entrant sur la scène par plusieurs endroits différents.

La reine nous appelle :
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ELISE.

Ciel, quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés!
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte!
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocents
Monter comme l'odeur d'un agréable encens!
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques!

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
Où vos voix, si souvent se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE chante seule.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admirait ta splendeur :
Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,

Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées,
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

UNE ISRAÉLITE, seule.

Quand verrai-je, ô Sion ! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples, en chantant, accourir à tes fêtes?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées,
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

SCENE III.

ESTHER, MARDOCHÉE, ELISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous?
Que vois-je ? Mardochée ! O mon père, est-ce vous?
Un ange du Seigneur, sous son aîle sacrée,
A donc conduit vos pas, et caché votre entrée?

Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux?
Que nous annoncez-vous?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare destinée!
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel....
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël.

ESTHER.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace.

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race;
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés:
Les glaives, les couteaux sont déja préparés:
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeste armé tout son crédit,
Et le roi trop crédule a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature:
Ses ordres sont donnés; et dans tous ses états,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage?
Le fer ne connaîtra ni le sexe, ni l'âge;
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours:
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel ! qui nous défendra, si tu ne nous défends ?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères ;
Il faut les secourir. Mais les heures sont chères :
Le temps vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas ! ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois ?
Au fond de leur palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible ;
Et la mort est le prix de tout audacieux
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe ; et le crime est égal.
Moi-même, sur son trône à ses côtés assise,
Je suis à cette loi comme une autre soumise ;
Et sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !

Que dis-je ? votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas ?
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble :
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.
C'est lui qui m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher ;
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus faible main qui soit dans l'univers ;

Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace,
Vous périrez peut-être, et toute votre race.

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs dans Suze répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
Déja la sombre nuit a commencé son tour :
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

(Le chœur se retire vers le fond du théâtre.)

SCENE IV.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O mon souverain roi!
Me voici donc tremblante et seule devant toi.
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.
Même tu leur promis de ta bouche sacrée,
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi :
La nation chérie a violé sa foi ;

Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère.
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger:
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles;
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets, et que nous attendons?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidelles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu: ma prompte obéissance

Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas.
Commande, en me voyant, que son courroux s'appaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis :
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCENE V.

Toute cette scène est chantée.

LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes ;
A nos sanglots donnons un libre cours :
Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes !
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux :
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfants captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAÉLITE.

Faibles agneaux livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père.
Que de corps entassés ! que de membres épars,
Privés de sépulture !
Grand Dieu, tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards !

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore:
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché; nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats:
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on egorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Hé quoi! dirait l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté
Dont Israël nous vantait la puissance?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux.
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne !
Dieu, que la lumière environne !
Qui vole sur l'aîle des vents,
Et dont le trône est porté par les anges ;

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges !

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers :
Donne à ton nom la victoire ;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Arme-toi, viens-nous défendre :
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère :
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers :
Donne à ton nom la victoire ;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.

SCENE PREMIERE.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Hé quoi ! lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi ;
Que ces portes, seigneur, n'obéissent qu'à moi.
Venez, partout ailleurs on pourrait nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toujours que je vous ai juré
D'exposer à vos yeux, par des avis sincères,
Tout ce que ce palais renferme de mystères.
Le roi d'un noir chagrin paraît enveloppé :
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardait un silence paisible,
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible.
J'ai couru. Le désordre était dans ses discours :
Il s'est plaint d'un péril qui menaçait ses jours ;

Il parlait d'ennemi, de ravisseur farouche;
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.
Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit,
Pour écarter de lui ces images funèbres,
Il s'est fait apporter ces annales célèbres
Où les faits de son règne, avec soin amassés,
Par de fidèles mains chaque jour sont tracés;
On y conserve écrits le service et l'offense,
Monuments éternels d'amour et de vengeance.
Le roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus.

AMAN.

Ce songe, Hydaspe, est donc sorti de son idée?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des cieux.
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite?
Votre âme, en m'écoutant, paraît toute interdite.
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis?

Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable!

HYDASPE.

Hé! qui jamais du ciel eut des regards plus doux?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers! Tous les jours un homme.... un vil esclave,
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'état et du roi?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi?

HYDASPE.

Qui? ce chef d'une race abominable, impie?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, seigneur! d'une si belle vie
Un si faible ennemi peut-il troubler la paix?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des monarques
Tout révère à genoux les glorieuses marques;
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux.

Du palais cependant il assiége la porte.
A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige et me poursuit;
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumière :
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil
Conservait sous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire
Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.
Le roi promit alors de le récompenser;
Le roi, depuis ce temps, paraît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
J'ai su de mon destin corriger l'injustice :
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté;
Mes richesses des rois égalent l'opulence;
Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal;
Cependant (des mortels aveuglement fatal!)
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère;
Mais Mardochée, assis aux portes du palais,

Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits ;
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours.
La nation entière est promise aux vautours.

AMAN.

Ah ! que ce temps est long à mon impatience !
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'était trop peu pour moi d'une telle victime :
La vengeance trop faible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtiments dont l'univers frémisse ;
Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice ;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
Il fut des Juifs ; il fut une insolente race ;
Répandus sur la terre ils en couvraient la face :
Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;
Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, seigneur, le sang amalécite
Dont la voix à les perdre en secret vous excite ?

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux ;

Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage ;
Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage ;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé :
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon âme, à ma grandeur toute entière attachée,
Des intérêts du sang est faiblement touchée.
Mardochée est coupable ; et que faut-il de plus ?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus ;
J'inventai des couleurs ; j'armai la calomnie ;
J'intéressai sa gloire ; il trembla pour sa vie :
Je les peignis puissants, riches, séditieux ;
Leur Dieu même ennemi de tous les autres dieux.
Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane infecte votre empire ?
Etrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
Du reste des humains ils semblent divisés,
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
Et, détestés partout, détestent tous les hommes.
Prévenez, punissez leurs insolents efforts ;
De leur dépouille enfin grossissez vos trésors.
Je dis, et l'on me crut. Le roi dès l'heure même
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême :
Assure, me dit-il, le repos de ton roi :
Va, perds ces malheureux ; leur dépouille est à toi.
Toute la nation fut ainsi condamnée :
Du carnage avec lui je réglai la journée.
Mais de ce traître enfin le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré :
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.

Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer?
Dites au roi, seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connais comme moi ce prince inexorable:
Tu sais combien terrible en ses soudains transports
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile:
Mardochée à ses yeux est une âme trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous? Allez, et faites promptement
Elever de sa mort le honteux instrument.

AMAN.

J'entends du bruit; je sors. Toi, si le roi m'appelle....

HYDASPE.

Il suffit.

SCENE II.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH,
SUITE D'ASSUÉRUS.

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidèle,
Deux traîtres dans son lit assassinaient leur roi?
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

SCENE III.

ASSUÉRUS, ASAPH.

ASSUÉRUS, assis sur son trône.

Je veux bien l'avouer : de ce couple perfide
J'avais presque oublié l'attentat parricide ;
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourments ils laissèrent la vie :
Mais ce sujet zélé qui d'un œil si subtil
Sut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déja levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu?

ASAPH.

On lui promit beaucoup, c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oubli trop condamnable !
Des embarras du trône effet inévitable !
De soins tumultueux un prince environné
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné ;
L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe :
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe ;
Et, de tant de mortels à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,
Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,

Du mérite oublié nous fassent souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnaissance!
Et qui voudrait jamais s'exposer pour son roi?
Ce mortel qui montra tant de zèle pour moi
Vit-il encore?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plus tôt demandé son salaire?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du palais,
Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,
Il y traîne, seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire;
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif? ô ciel! Sur le point que la vie

Par mes propres sujets m'allait être ravie,
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissants!
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans!
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
Holà quelqu'un.

SCENE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur.

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte:
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCENE V.

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.
Un reproche secret embarrasse mon âme.
Je sais combien est pur le zèle qui t'enflâme:
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,

Et mon intérêt seul est le but où tu cours.
Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime
Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime ?
Par quel gage éclatant et digne d'un grand roi,
Puis-je récompenser le mérite et la foi ?
Ne donne point de borne à ma reconnaissance :
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN, à part.

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer.
Et quel autre que toi peut-on récompenser ?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu ?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des monarques persans la conduite et l'usage :
Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous ;
Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous ?
Votre règne aux neveux doit servir de modèle.
Vous voulez d'un sujet reconnaître le zèle :
L'honneur seul peut flatter un esprit généreux.
Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux,
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadême,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suze fût mené ;
Que pour comble de gloire et de magnificence,
Un seigneur éminent en richesse, en puissance,
Enfin de votre empire, après vous, le premier,
Par la bride guidât son superbe coursier ;

Et lui-même marchant en habits magnifiques,
Criât à haute voix dans les places publiques :
Mortels, prosternez-vous; c'est ainsi que le roi
Honore le mérite et couronne la foi.

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire :
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Va, ne perds point de temps ; ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il soit exécuté :
La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
Aux portes du palais prends le Juif Mardochée ;
C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui :
Ordonne son triomphe, et marche devant lui ;
Que Suze par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.
Sortez tous.

AMAN, à part.

Dieux !

SCENE VI.

ASSUÉRUS.

Le prix est sans doute inoui ;
Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui :
Mais plus la récompense est grande et glorieuse,
Plus même de ce Juif la race est odieuse,
Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable :

Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable ;
Leurs crimes....

SCENE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

(Esther entre, s'appuyant sur Elise : quatre Israélites soutiennent sa robe.)

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas !
Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?
Gardes.... C'est vous, Esther ? quoi ! sans être attendue ?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue.
Je me meurs. (Elle tombe évanouie.)

ASSUÉRUS.

Dieux puissants ! quelle étrange pâleur
De son teint tout-à-coup efface la couleur !
Esther, que craignez-vous ? suis-je pas votre frère ?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère ?
Vivez : le sceptre d'or que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive ?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux ?
Encore un coup, vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte ;
Jugez combien ce front irrité contre moi,
Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi.
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas ! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui partaient de vos yeux ?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle....

ASSUÉRUS.

O soleil ! ô flambeaux de lumière immortelle !
Je me trouble moi-même, et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Eprouvez seulement son ardente amitié :
Faut-il de mes états vous donner la moitié ?

ESTHER.

Hé ! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain ?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grace

Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissants attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix:
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
Que dis-je? sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadême
Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas.
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent:
Parlez; de vos desirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté, qui m'assure autant qu'elle m'honore!
Un intérêt pressant veut que je vous implore.
J'attends ou mon malheur ou ma félicité;
Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah! que vous enflammez mon desir curieux!

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grace devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,

Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence ;
Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez !
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.
(à ceux de sa suite.)
Vous, que l'on cherche Aman, et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la reine, il ait soin de s'y rendre.

SCENE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR, HYDASPE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

HYDASPE.

Les savants Chaldéens par votre ordre appelés,
Dans cet appartement, seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée :
Vous-même en leur réponse êtes intéressée.
Vencz, derrière un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartés me prêter le secours.
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCENE IX.

Cette scène est partie déclamée, et partie chantée.

ÉLISE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ÉLISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?
Est-ce Dieu? sont-ce les hommes
Dont les œuvres vont éclater?
Vous avez vu quelle ardente colère
Allumait de ce roi le visage sévère.

UNE ISRAÉLITE.

Des éclairs de ses yeux l'œil était ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui?

UNE ISRAÉLITE chante.

Un moment a changé ce courage inflexible;
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LE CHŒUR chante.

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE chante.

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et, laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile :
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main !

ÉLISE.

Ah ! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce prince obscurcissent les yeux !
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux !

UNE ISRAÉLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR chante.

Malheureux, vous quittez le maître des humains
Pour adorer l'ouvrage de vos mains !

UNE ISRAÉLITE chante.

Dieu d'Iraël, dissipe enfin cette ombre :
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché ?
Quand sera le voile arraché
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre ?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Jusqu'à quand seras-tu caché ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs : ciel ! si quelque infidelle,
Ecoutant nos discours, nous allait déceler !

ÉLISE.

Quoi ! fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déja vous faire chanceler ?
Hé ! si l'impie Aman, dans sa main homicide
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du Tout-Puissant
Voulait forcer votre bouche timide !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous ?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi, je pourrais trahir le Dieu que j'aime !
J'adorerais un dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même !

LE CHŒUR chante.

Dieux impuissants, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.
Que les démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus !

UNE ISRAÉLITE chante.

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie ?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmants ;
L'or éclate en ses vêtements ;
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse ;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements ;
Il s'endort, il s'éveille au son des instruments ;
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité ;
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

(Tout le reste est chanté.)

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance !
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance !

UNE ISRAÉLITE, seule.

Pour contenter ses frivoles desirs,

L'homme insensé vainement se consume:
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE, seule.

Le bonheur de l'impie est toujours agité:
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME, avec une autre.

O douce paix!
O lumière éternelle!
Beauté toujours nouvelle,
Heureux le cœur épris de tes attraits!
O douce paix!
O lumière éternelle!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LE CHŒUR.

O douce paix!
O lumière éternelle!
Beauté toujours nouvelle,
O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LA MÊME, seule.

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche; elle fuit;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place.
Le glaive au dehors le poursuit;
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint:

L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

ÉLISE, sans chanter.

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle; allons rejoindre notre reine.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente les jardins d'Esther et un des côtés du salon où se fait le festin.

SCENE PREMIERE.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin,
Et ce salon pompeux est le lieu du festin ?
Mais tandis que la porte en est encor fermée,
Ecoutez les conseils d'une épouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous,
Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux ;
Eclaircissez ce front où la tristesse est peinte.
Les rois craignent surtout le reproche et la plainte.
Seul entre tous les grands par la reine invité,
Ressentez donc aussi cette félicité :
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche ;
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.
Il est des contretemps qu'il faut qu'un sage essuie :
Souvent avec prudence un outrage enduré,
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN.

O douleur ! ô supplice affreux à la pensée !
O honte qui jamais ne peut être effacée !
Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains !
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire ;
Malheureux, j'ai servi de héraut à sa gloire.
Le traître, il insultait à ma confusion !
Et tout le peuple même, avec dérision
Observant la rougeur qui couvrait mon visage,
De ma chute certaine en tirait le présage.
Roi cruel, ce sont là les jeux où tu te plais !
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits,
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention ?
Il croit récompenser une bonne action.
Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner au contraire
Qu'il en ait si longtemps différé le salaire ?
Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil :
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil.
Vous êtes après lui le premier de l'empire :
Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire ?

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que pour sa grandeur
J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur ;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait taire les lois, et gémir l'innocence ;

Que pour lui, des Persans bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction.
Et pour prix de ma vie à leur haine exposée,
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée.

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter?
Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avaient-ils d'autre objet que vous-même?
Et sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste....
Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste.
Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi,
Ce Juif comblé d'honneurs, me cause quelque effroi.
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre,
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.
De ce léger affront songez à profiter:
Peut-être la fortune est prête à vous quitter;
Aux plus affreux excès son inconstance passe.
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut? Je frémis quand je voi
Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi:
La chute désormais ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible:
Regagnez l'Hellespont, et ces bords écartés
Où vos aïeux errants jadis furent jetés,
Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée
Chassa tout Amalec de la triste Idumée.

Aux malices du sort enfin dérobez-vous.
Nos plus riches trésors marcheront devant nous:
Vous pouvez du départ me laisser la conduite;
Surtout de vos enfants j'assurerai la fuite.
N'ayez soin cependant que de dissimuler:
Contente sur vos pas vous me verrez voler;
La mer la plus terrible et la plus orageuse
Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher;
C'est Hydaspe.

SCENE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE.

Seigneur, je courais vous chercher.
Votre absence en ces lieux suspend toute la joie;
Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin?
Quoi! toujours de ce Juif l'image vous désole!
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole:
Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur?
Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur?
On a payé le zèle, on punira le crime,
Et l'on vous a, seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondés,

Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce ?

HYDASPE.

J'ai des savants devins entendu la réponse :
Ils disent que la main d'un perfide étranger
Dans le sang de la reine est prête à se plonger ;
Et le roi, qui ne sait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux :
Il faut craindre surtout leur chef audacieux.
La terre avec horreur dès longtemps les endure,
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
Ah ! je respire enfin. Chère Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu.
Sans doute leur concert va commencer la fête ;
Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCENE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

Ceci se récite sans chant.

UNE DES ISRAÉLITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur.

LA PREMIÈRE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIERE.

C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on, en le voyant, ne le connaître pas?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyais voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie;
Mais en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avait dans les yeux une barbare joie
Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace!
Je le voi, mes sœurs, je le voi:
A la table d'Esther l'insolent près du roi
A déja pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grace, dites-nous
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables,

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables;

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.
Chantons, on nous l'ordonne; et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David, par ses accords touchants,
Calmait d'un roi jaloux la sauvage tristesse!

(Tout le reste de cette scène est chanté.)

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! heureux le roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos! ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité!

(Les quatre stances suivantes sont chantées alternativement par une voix seule et par le chœur)

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie:
Ses criminels attentats

Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur de sang avide
Poursuit partout l'innocent :
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin ;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE, seule.

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux ;
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui,
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est temps que tu t'éveilles :
Dans le sang innocent ta main va se plonger,
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière!
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière!
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis ;
Que de ton bras la force les renverse ;
Que de ton nom la terreur les disperse :
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfants une troupe inutile ;
Et si par un chemin il entre en tes états,
Qu'il en sorte par plus de mille.

SCENE IV.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, à Esther.

Oui, vos moindres discours ont des graces secrètes.
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix, que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
Quel climat renfermait un si rare trésor?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance?
Et quelle main si sage éleva votre enfance?
Mais dites promptement ce que vous demandez:
Tous vos desirs, Esther, vous seront accordés,
Dussiez-vous, je l'ai dit et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes desirs;
Mais, puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,

(Elle se jette aux pieds du roi.)

J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, la relevant.

A périr! vous! Quel peuple? et quel est ce mystère?

AMAN, à part.

Je tremble.

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père:
De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

AMAN, à part.

Ah dieux!

ASSUÉRUS.

Ah! de quel coup me percez-vous le cœur?
Vous la fille d'un Juif! Hé quoi! tout ce que j'aime!
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyais du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure aurait puisé ses jours!
Malheureux!

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière;
Mais je demande au moins que pour grace dernière
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture!
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel est son nom: le monde est son ouvrage;

Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes états la chûte épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser ;
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre ;
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines ;
Et le temple déja sortait de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux !
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous ; un roi règne, ami de l'innocence.
Partout du nouveau prince on vantait la clémence :

Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel ! verra-t-on toujours, par de cruels esprits,
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée ?
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté :
Un ministre ennemi de votre propre gloire....

AMAN.

De votre gloire ! moi ! Ciel ! le pourriez-vous croire ?
Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre dieu....

ASSUÉRUS.

Tais-toi.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi ?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?
Partout l'affreux signal, en même temps donné,
De meurtres remplira l'univers étonné :
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces ;
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?

Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien:
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites:
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas, ce Juif jadis m'adopta pour sa fille!

ASSUÉRUS.

Mardochée?

ESTHER.

Il restait seul de notre famille:
Mon père était son frère. Il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi.
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là, contre les Juifs et contre Mardochée
Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré:
A la porte d'Aman est déja préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable;

Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme!
Tout mon sang de colère et de honte s'enflâme.
J'étais donc le jouet.... Ciel, daigne m'éclairer!
Un moment sans témoins cherchons à respirer.
Appelez Mardochée; il faut aussi l'entendre.

(Assuérus s'éloigne.)

UNE ISRAÉLITE.

Vérité que j'implore, achève de descendre!

SCENE V.

ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

AMAN, à Esther.

D'un juste étonnement je demeure frappé.
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.
J'en atteste du ciel la puissance suprême,
En les perdant, j'ai cru vous assurer vous-même.
Princesse, en leur faveur employez mon crédit.
Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit;
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête,
Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.
Les intérêts des Juifs déja me sont sacrés.
Parlez: vos ennemis aussitôt massacrés,
Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.

Quel sang demandez-vous ?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi:
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déja sa balance :
Bientôt son juste arrêt te sera prononcé.
Tremble; son jour approche, et ton règne est passé.

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable?
C'en est fait : mon orgueil est forcé de plier;
L'inexorable Aman est réduit à prier.
(Il se jette à ses pieds.)
Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard l'honneur de votre race,
Daignez d'un roi terrible appaiser le courroux.
Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

SCENE VI.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR, GARDES.

ASSUÉRUS.

Quoi, le traître sur vous porte ses mains hardies !
Ah ! dans ses yeux confus je lis ses perfidies ;
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
De tous ses attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée ;

Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,
Appaisant par sa mort et la terre et les cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

(Aman est emmené par les gardes.)

SCENE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, à Mardochée.

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie.
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu;
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû:
Je te donne d'Aman les biens et la puissance.
Possède justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis;
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis.
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
Rebâtissez son temple, et peuplez vos cités:
Que vos heureux enfants, dans leurs solennités,
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

SCENE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré,
Par le peuple en fureur à moitié déchiré:
On traîne, on va donner en spectacle funeste,
De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours!
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons par des ordres contraires
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu! par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels!

SCENE IX.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence;
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler:
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre.
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre:
L'homme superbe est renversé;
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre:
Pareil au cèdre il cachait dans les cieux
Son front audacieux:
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'était déja plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice:
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE, seule.

De l'amour de son Dieu son cœur est embrâsé;
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé;
Elle a parlé : le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans;
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissants.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX, ensemble.

Esther a triomphé des filles des Persans:
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Ton Dieu n'est plus irrité;
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière:
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts:
Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives:
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré;
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques:
Prêtres sacres, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu, descends, et reviens habiter parmi nous:
Terre, frémis d'allégresse et de crainte;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon! que son joug est aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur!
Jeune peuple, courez à ce maître adorable:

Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisir qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'appaise, il pardonne ;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour ;
Il excuse notre faiblesse ;
A nous chercher même il s'empresse :
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS, ensemble.

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni ! que son nom soit chanté !
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au-delà des temps et des âges,
Au-delà de l'éternité !

FIN.

ATHALIE,

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

1691.

PRÉFACE.

Tout le monde sait que le royaume de Juda était composé des deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres tribus qui se révoltèrent contre Roboam, composaient le royaume d'Israël. Comme les rois de Juda étaient de la maison de David, et qu'ils avaient dans leur partage la ville et le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avait de prêtres et de lévites se retirèrent auprès d'eux, et leur demeurèrent toujours attachés : car, depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'était plus permis de sacrifier ailleurs; et tous ces autres autels qu'on élevait à Dieu sur des montagnes appelées par cette raison dans l'Ecriture les hauts lieux, ne lui étaient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistait plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très-petit nombre de personnes, étaient ou idolâtres ou schismatiques.

Au reste, ces prêtres et ces lévites faisaient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverses classes pour

servir tour-à-tour dans le temple, d'un jour de sabbat à l'autre. Les prêtres étaient de la famille d'Aaron ; et il n'y avait que ceux de cette famille lesquels pussent exercer la sacrificature. Les lévites leur étaient subordonnés, et avaient soin, entre autres choses, du chant, de la préparation des victimes et de la garde du temple. Ce nom de lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étaient en semaine avaient, ainsi que le grand-prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries dont le temple était environné, et qui faisaient partie du temple même. Tout l'édifice s'appelait en général le lieu saint ; mais on appelait plus particulièrement de ce nom cette partie du temple intérieur où étaient le chandelier d'or, l'autel des parfums et les tables des pains de proposition ; et cette partie était encore distinguée du saint des saints où était l'arche, et où le grand-prêtre seul avait droit d'entrer une fois l'année. C'était une tradition assez constante, que la montagne sur laquelle le temple fut bâti, était la même

montagne où Abraham avait autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités, afin que ceux à qui l'histoire de l'ancien Testament ne sera pas assez présente, ne soient point arrêtés en lisant cette tragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône; et j'aurais dû, dans les règles, l'intituler JOAS. Mais la plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'Athalie, je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable, et que c'est sa mort qui termine la pièce. Voici une partie des principaux événements qui devancèrent cette grande action.

Joram, roi de Juda, fils de Josaphat, et le septième roi de la race de David, épousa Athalie, fille d'Achab et de Jézabel qui régnaient en Israël, fameux l'un et l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs sanglantes persécutions contre les prophètes. Athalie, non moins impie que sa mère, entraîna bientôt le roi son mari dans l'idolâtrie, et fit même

construire dans Jérusalem un temple à Baal, qui était le dieu du pays de Tyr et de Sidon où Jézabel avait pris naissance. Joram, après avoir vu périr par les mains des Arabes et des Philistins tous les princes ses enfants, à la réserve d'Okosias, mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Okosias d'imiter son impiété et celle d'Athalie sa mère ; mais ce prince, après avoir régné seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israël, frère d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jéhu, que Dieu avait fait sacrer par ses prophètes pour régner sur Israël, et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab, et fit jeter par les fenêtres Jézabel qui, selon la prédiction d'Elie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth qu'elle avait fait mourir autrefois pour s'emparer de son héritage. Athalie ayant appris à Jérusalem tous ces massacres, entreprit de son côté d'éteindre entièrement la race royale de David, en

faisant mourir tous les enfants d'Okosias ses petits-fils : mais heureusement Josabet, sœur d'Okosias et fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeait les princes ses neveux, trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas encore à la mamelle, et le confia avec sa nourrice au grand-prêtre son mari, qui les cacha tous deux dans le temple, où l'enfant fut élevé secrètement jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi de Juda. L'histoire des rois dit que ce fut la septième année d'après; mais le texte grec des paralipomènes, que Sévère Sulpice a suivi, dit que ce fut la huitième. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce prince neuf à dix ans, pour le mettre déja en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au dessus de la portée d'un enfant de cet âge, qui a de l'esprit et de la mémoire : mais quand j'aurais été un peu au-delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un grand-prêtre qui, le regardant comme l'u-

nique espérance de sa nation, l'avait instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion et de la royauté. Il n'en était pas de même des enfants des Juifs que de la plupart des nôtres : on leur apprenait les saintes lettres, non-seulement dès qu'ils avaient atteint l'usage de la raison, mais, pour me servir de l'expression de S. Paul, dès la mamelle. Chaque Juif était obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la loi tout entier. Les rois étaient même obligés de l'écrire deux fois; et il leur était enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire ici que la France voit en la personne d'un prince de huit ans et demi, qui fait aujourd'hui ses plus chères délices, un exemple illustre de ce que peut dans un enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation; et que si j'avais donné au petit Joas la même vivacité et le même discernement qui brille dans les reparties de ce jeune prince, on m'aurait accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie, fils du grand-prêtre, n'étant point marqué, on peut lui supposer, si l'on veut, deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ai suivi l'explication de plusieurs commentateurs fort habiles, qui prouvent par le texte même de l'Ecriture, que tous ces soldats à qui Joïada ou Joad, comme il est appelé dans Josephe, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, étaient autant de prêtres et de lévites, aussi bien que les cinq centeniers qui les commandaient. En effet, disent ces interprètes, tout devait être saint dans une si sainte action, et aucun profane n'y devait être employé. Il s'y agissait non-seulement de conserver le sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand roi cette suite de descendants dont devait naître le Messie; *car ce Messie tant de fois promis comme fils d'Abraham, devait aussi être fils de David et de tous les rois de Juda.* De là vient que l'illustre et savant prélat [1] de qui j'ai emprunté ces paroles, appelle Joas le précieux reste

[1] M. de Meaux.

de la maison de David. Josephe en parle dans les mêmes termes ; et l'Ecriture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David la lampe qu'il lui avait promise. Or cette lampe, qu'était-ce autre chose que la lumière qui devait être un jour révélée aux nations ?

L'histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques interprètes veulent que ce fût un jour de fête. J'ai choisi celle de la Pentecôte, qui était l'une des trois grandes fêtes des Juifs. On y célébrait la mémoire de la publication de la loi sur le mont Sinaï, et on y offrait aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson ; ce qui faisait qu'on la nommait encore la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniraient quelque variété pour les chants du chœur.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi, et je mets à leur tête une fille que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa mère. Elle chante avec lui, porte la parole

pour lui, et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens chœurs qu'on appelait le coryphée. J'ai aussi essayé d'imiter des anciens cette continuité d'action qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vide, les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes et par des moralités du chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la scène un prophète inspiré de Dieu, et qui prédit l'avenir; mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des prophètes mêmes. Quoique l'Ecriture ne dise pas en termes exprès que Joïada ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit de son fils, elle le représente comme un homme tout plein de l'esprit de Dieu. Et d'ailleurs, ne paraît-il pas par l'évangile, qu'il a pu prophétiser en qualité de souverain pontife? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui, après trente années d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs,

et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur de ce grand-prêtre. Ce meurtre, commis dans le temple, fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui leur arrivèrent dans la suite. On prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire tout de suite à Joad, et la destruction du temple, et la ruine de Jérusalem. Mais, comme les prophètes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie, j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce consolateur, après lequel tous les anciens justes soupiraient. Cette scène, qui est une espèce d'épisode, amène très-naturellement la musique, par la coutume qu'avaient plusieurs prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instruments; témoin cette troupe de prophètes qui vinrent au devant de Saül avec des harpes et des lyres qu'on portait devant eux; et témoin Elisée lui-

même, qui, étant consulté sur l'avenir par le roi de Juda et par le roi d'Israël, dit, comme fait ici Joad, *Adducite mihi psaltem.* Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce, par la consternation et par les différents mouvements où elle jette le chœur et les principaux acteurs.

ACTEURS.

JOAS, roi de Juda, fils d'Okosias.

ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.

JOAD, autrement JOIADA, grand-prêtre.

JOSABET, tante de Joas, femme du grand-prêtre.

ZACHARIE, fils de Joad et de Josabet.

SALOMITH, sœur de Zacharie.

ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.

AZARIAS, ISMAEL, et les TROIS AUTRES CHEFS des prêtres et des lévites.

MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.

NABAL, confident de Mathan.

AGAR, femme de la suite d'Athalie.

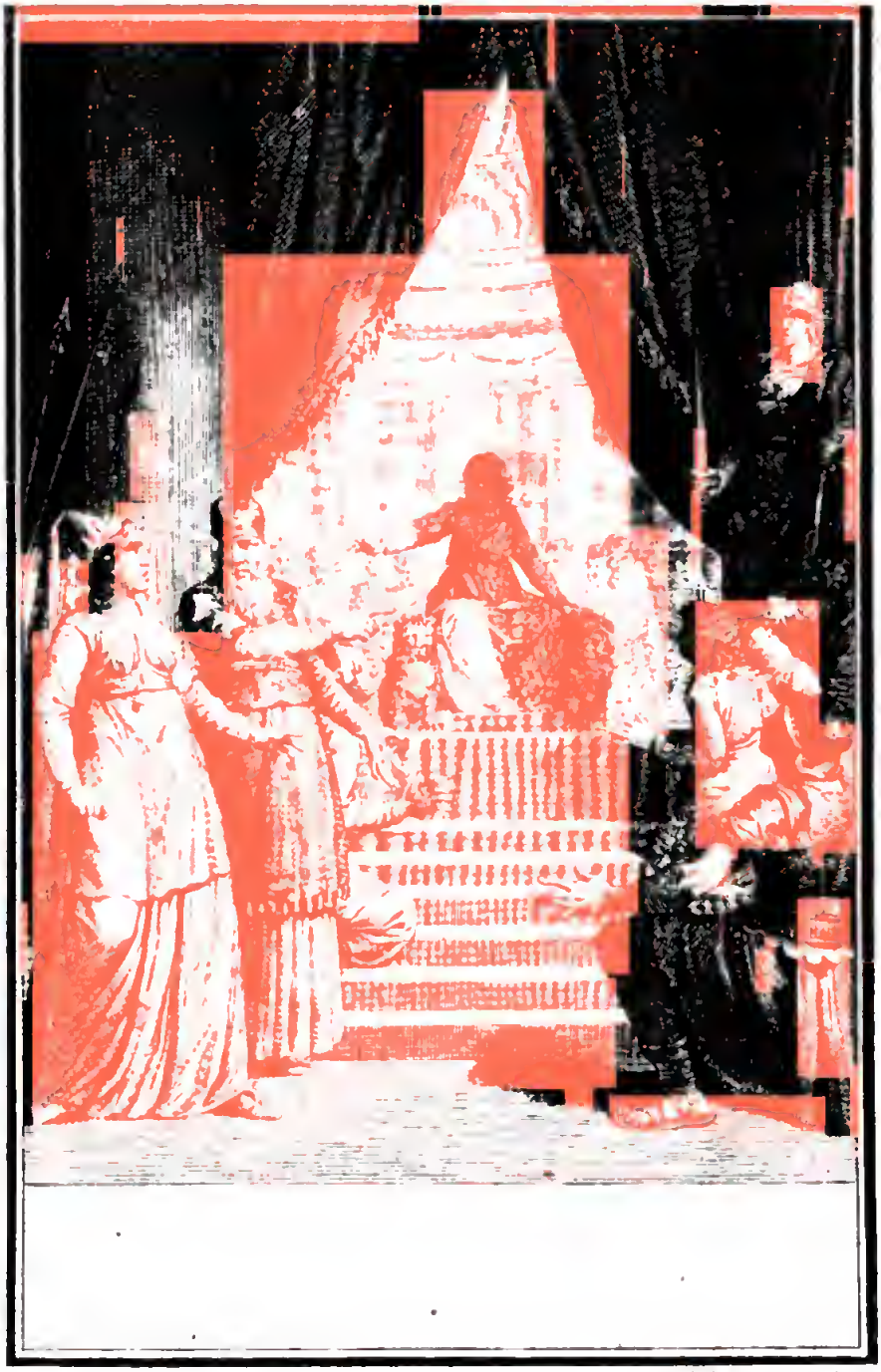
TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES.

SUITE D'ATHALIE.

LA NOURRICE de Joas.

CHŒUR de jeunes filles de la tribu de Lévi.

La Scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand-prêtre.



Le Barbier l'aîné inv.t et del.t *Cameron Sculpsit.*

Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE, acte V, scène V.

ATHALIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'éternel :
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques ;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices.
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre

Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre :
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal ;
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphême le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément ?
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare :
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse,
Hait surtout Josabet votre fidèle épouse.
Si du grand-prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabet est la sœur.
Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége ;
Mathan, de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère ;
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il n'invente :
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante ;
Il affecte pour vous une fausse douceur ;
Et par là, de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable ;
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu, que vous seul connaissez,
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux ;
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots :
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grace au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux ;
Je vois que l'injustice en secret vous irrite ;
Que vous avez encor le cœur israélite :
Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?
Huit ans déja passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide:
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant état,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées
Lorsque d'Okosias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu;
Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche.
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:
Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété;
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes;
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

ABNER.

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race,
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous:
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,

Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée :
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains :
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi! toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours :
Des tyrans d'Israël les célèbres disgraces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés ;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flâme du ciel sur l'autel descendue ;
Elie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée ;
Les morts se ranimant à la voix d'Elisée?
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps :

Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils?
Hélas! nous espérions que de leur race heureuse
Devait sortir de rois une suite nombreuse;
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établirait sa domination,
Ferait cesser partout la discorde et la guerre,
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous?

ABNER.

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusques dans ses racines?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah! si dans sa fureur elle s'était trompée;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée....

JOAD.

Hé bien? que feriez-vous?

ABNER.

O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi!
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées....
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,

Okosias restait seul avec ses enfants :
Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point ; mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle :
Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déja l'aube blanchit le faîte.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?
L'illustre Josabet porte vers vous ses pas.
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidelle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

SCENE II.

JOAD, JOSABET.

JOAD.

Les temps sont accomplis, princesse ; il faut parler,
Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop longtemps ses promesses d'erreur.
Que dis-je ? le succès animant leur fureur,
Jusques sur notre autel votre injuste marâtre

Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
De nos princes hébreux il aura le courage,
Et déja son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois:
Aussitôt, assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABET.

Sait-il déja son nom et son noble destin?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABET.

Hélas! de quel péril je l'avais su tirer!
Dans quel péril encore est-il près de rentrer!

JOAD.

Quoi! déja votre foi s'affaiblit et s'étonne?

JOSABET.

A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort;
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,

Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde?
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde?
De mon père sur eux les bienfaits répandus....

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit? nos prêtres, nos lévites.

JOSABET.

Je sais que, près de vous en secret assemblé,
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé;
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Okosias est ici renfermé,

De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple, et n'en brise les portes?
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups....

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?
Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence,
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
Jura d'exterminer Achab et Jézabel;
Dieu, qui, frappant Joram le mari de leur fille,
A jusques sur son fils poursuivi leur famille;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu?

JOSABET.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grace?
Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie:
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats,

Et poursuivait le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vue :
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et faible le tenait renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste !
Du fidèle David c'est le précieux reste :
Nourri dans ta maison en l'amour de ta loi,
Il ne connaît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses.

JOAD.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel ;
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père.
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux :
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,

Où semble de son sang reluire la splendeur ;
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles rois tour-à-tour l'ont bravé :
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace ;
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché !
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis ;
Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis ;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle !
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des rois funeste avant-coureur !
L'heure me presse : adieu. Des plus saintes familles
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

SCENE III.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas:
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,
Que déja le Seigneur embrâse de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs;
Ces festons dans vos mains et ces fleurs sur vos têtes
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes:
Mais, hélas! en ce temps d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs!
J'entends déja, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée:
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCENE IV.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR chante.

Tout l'univers est plein de sa magnificence;
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais:
Son empire a des temps précédé la naissance;
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, seule.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance :
Tout l'univers est plein de sa magnificence ;
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHŒUR répète.

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, seule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains :
Mais sa loi sainte, sa loi pure,
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï ! conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée et ce bruit dans les airs,

Ces trompettes et ce tonnerre.
Venait-il renverser l'ordre des éléments ?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle ;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE VOIX, seule.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux ;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O justice, ô bonté suprême !

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux ;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
Que de raisons, quelle douceur extrême

D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE AUTRE VOIX, seule.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer ?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
Mais des enfants l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais !

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Mes filles, c'est assez; suspendez vos cantiques:
Il est temps de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure : allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paraître à notre tour.

SCENE II.

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Mais que vois-je ! Mon fils, quel sujet vous ramène?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine ?

ZACHARIE.

O ma mère !

JOSABET.

Hé bien ! quoi?

ZACHARIE.

Le temple est profané,

JOSABET.

Comment ?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABET.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE.

Déja, selon la loi, le grand-prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes;
Debout à ses côtés le jeune Eliacin,
Comme moi, le servait en long habit de lin;
Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée:
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout-à-coup les yeux et les esprits;
Une femme.... peut-on la nommer sans blasphême?
Une femme.... C'était Athalie elle-même.

JOZABET.

Ciel!

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparait même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites:
Le peuple s'épouvante et fuit de toutes parts.
Mon père.... ah! quel courroux animait ses regards!
Moïse à Pharaon parut moins formidable:
Reine, sors, a-t-il dit, *de ce lieu redoutable*

D'où te bannit ton sexe et ton impiété :
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté?
La reine alors sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphêmer sans doute ouvrait déja la bouche.
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant :
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée ;
Ses yeux comme effrayés n'osaient se détourner :
Surtout Eliacin paraissait l'étonner.

JOSABET.

Quoi donc ! Eliacin a paru devant elle ?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés :
Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés ;
On nous à fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venais vous conter ce désordre funeste.

JOSABET.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher ;
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes....
Souviens-toi de David, Dieu qui vois mes alarmes!

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez ?

ZACHARIE.

Les jours d'Eliacin seraient-ils menacés ?

SALOMITH.

Aurait-il de la reine attiré la colère?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père ?

JOSABET.

Ah ! la voici. Sortons : il la faut éviter.

SCENE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

AGAR.

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter ?
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent :
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent ;
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis. Tu vois mon trouble et ma faiblesse :
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse ;
Heureuse si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours !

(Elle s'assied.)

SCENE IV.

ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le défendre :
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel :

Lui-même il nous traça son temple et son autel ;
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices ;
Aux lévites marqua leur place et leurs offices,
Et surtout défendit à leur postérité
Avec tout autre Dieu toute société.
Hé quoi ! vous, de nos rois et la femme et la mère,
Etes-vous à ce point parmi nous étrangère ?
Ignorez-vous nos lois ? et faut-il qu'aujourd'hui....
Voici votre Mathan ; je vous laisse avec lui.

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferment votre temple aux autres nations :
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.
Demeurez.

SCENE V.

ATHALIE, MATHAN, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Grande reine, est-ce ici votre place ?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce temple profane osez-vous approcher ?

Avez-vous dépouillé cette haine si vive....

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé:
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire:
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie:
Par moi Jérusalem goûte un calme profond;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie:
De toutes parts pressé par un puissant voisin
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse;
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge:
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;

Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée :
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, *fille digne de moi :*
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi ;
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser :
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre, à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais, lorsque revenant de mon trouble funeste
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout-à-coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :

Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur:
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'appaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée:
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux;
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre: le peuple fuit; le sacrifice cesse;
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée;
Je l'ai vu: son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu:
Quel est-il? de quel sang? et de quel tribu?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère:
L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère;
L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer?
De tous les deux, madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures;
Que je ne cherche point à venger mes injures;
Que la seule équité règne en tous mes avis:
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main:
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint, tout est examiné.

A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son nom doit hâter sa ruine :
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER.

Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux !
Et vous, qui leur devez des entrailles de père ;
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement !
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame. Quel est donc ce grand sujet de crainte ?
Un songe, un faible enfant, que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée :
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien, il faut revoir cet enfant de plus près ;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

ABNER.

Je crains....

ATHALIE.

Manquerait-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seraient les raisons?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène:
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence:
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

SCENE VI.

ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté;
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
Reine: n'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand-prêtre a devancé le jour:
Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre?

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux :
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée.
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée ;
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger :
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous cependant, allez ; et, sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCENE VII.

JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH.

DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, SUITE D'ATHALIE.

JOSABET, aux deux lévites.

O vous, sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, à Josabet.

Princesse, assurez-vous ; je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O ciel ! plus j'examine et plus je le regarde....
C'est lui ! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
(montrant Joas.)
Epouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABET.

Qui ? lui, madame ?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET.

Je ne suis point sa mère.
(montrant Zacharie.)
Voilà mon fils.

ATHALIE, à Joas.

Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

JOSABET.

Le ciel jusqu'aujourd'hui....

ATHALIE, à Josabet.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre,
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent: son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET, à part.

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche!

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin

Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays; je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serais sensible à la pitié!

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, à Joas et à Josabet.

Vous sortez?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune:
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

Non: revenez. Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déja de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphêmé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;

Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue et bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le pricz point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon dieu que je sers ; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils ?

JOSABET.

Hé, madame, excusez
Un enfant....

ATHALIE, à Josabet.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire :
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier :
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier ;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses :
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils ?

ATHALIE.

Oui. Vous vous taisez?

JOAS.

Quel père
Je quitterais! et pour....

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mère!

ATHALIE, à Josabet.

Sa mémoire est fidèle; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse:
Vous cultivez déja leur haine et leur fureur;
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'univers les sait; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parents sur ma postérité.
J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur!) quatre-vingts fils de rois;
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes:
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,

Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux?
Où serais-je aujourd'hui si, domtant ma faiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse;
Si de mon propre sang ma main versant des flots,
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance:
David m'est en horreur; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABET.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente....
Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente.
J'ai voulu voir, j'ai vu.

ABNER, à Josabet.

Je vous l'avais promis:
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCENE VIII.

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABET, à Joad.

Avez-vous entendu cette superbe reine,
Seigneur?

JOAD.

J'entendais tout, et plaignais votre peine.
Ces lévites et moi, prêts à vous secourir,
Nous étions avec vous résolus de périr.
(à Joas en l'embrassant.)
Que Dieu veille sur vous, enfant, dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage!
Je reconnais, Abner, ce service important:
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette femme impie et meurtrière
A souillé les regards et troublé la prière,
Rentrons, et qu'un sang pur par mes mains épanché
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

SCENE IX.

LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux?
Il brave le faste orgueilleux,

Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Élie
Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,
Cher enfant? Es-tu fils de quelque saint prophète?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle:
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël!

UNE AUTRE chante.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense!

LA MÊME VOIX, seule.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lys, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois!

UNE VOIX seule.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains!
Qu'une âme qui te cherche, et veut être innocente,
Trouve d'obstacle à ses desseins!
Que d'ennemis lui font la guerre!
Où se peuvent cacher tes saints?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux que Dieu même a longtemps habité,
Comment as-tu du ciel attiré la colère?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois?

TOUT LE CHŒUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois

Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois?

LA MÊME VOIX continue.

Au lieu des cantiques charmants
Où David t'exprimait ses saints ravissements,
Et bénissait son Dieu, son seigneur et son père,
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le dieu de l'impie étrangère,
Et blasphêmer le nom qu'ont adoré tes rois?

UNE VOIX seule.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?
Jusques dans ton saint temple ils viennent te braver:
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie:
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos desirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie!
De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie:
Qui sait si nous serons demain?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu ! qu'ils frémissent de crainte
Ces malheureux qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles ;
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX seule.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil (ô réveil plein d'horreur !)
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable.

TOUT LE CHŒUR.

O réveil plein d'horreur !
O songe peu durable !
O dangereuse erreur !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN.

Jeunes filles, allez. Qu'on dise à Josabet
Que Mathan veut ici lui parler en secret

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Mathan ! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre !

NABAL.

Hé quoi ! tout se disperse et fuit sans vous répondre?

MATHAN.

Approchons.

SCENE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer ?
Au-delà de ce lieu gardez-vous d'avancer ;
C'est des ministres saints la demeure sacrée :
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous? Mon père, en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel ;
Et devant le Seigneur maintenant prosternée,

Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons; cessez de vous troubler.
C'est votre illustre mère à qui je veux parler.
Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

SCENE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfants ont déja leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion?
D'où naît dans ses conseils cette confusion?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle allait immoler Joad à son courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déja confié votre joie,
Et j'espérais ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus:
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Elevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme;
Elle flotte, elle hésite, en un mot, elle est femme.
J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel

Son cœur déja saisi des menaces du ciel ;
Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
M'avait dit d'assembler sa garde en diligence :
Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parents, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme ;
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme ;
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déja remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire.
Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
Ai-je dit : on commence à vanter ses aïeux ;
Joad de temps en temps le montre aux factieux,
Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise.
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front :
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt :
Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt ;
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage.

NABAL.

Hé bien, pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,
Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe....

MATHAN.

Ah ! de tous les mortels connais le plus superbe :

Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs, pour cet enfant leur attache est visible.
Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront : je prends sur moi le reste ;
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
Et la flâme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte ?
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte ?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
Je ne sers ni Baal ni le Dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois que malgré mon secours
Les vers sur son autel consument tous les jours ?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir ;
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir ?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,

Et mon âme à la cour s'attacha toute entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices ;
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré :
De mesure et de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse,
Autant je les charmais par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables.
Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée :
Des enfants de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlements affreux.
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par-là de Baal méritai la prêtrise :
Par-là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, et marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur ;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance ;

Et parmi les débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords!
Mais voici Josabet.

SCENE IV.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la reine
Pour rétablir le calme et dissiper la haine,
Princesse en qui le ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad accusé de dangereux complots,
Allait de sa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services:
De Joad contre moi je sais les injustices;
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage;
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage:
C'est (pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu)
Cet enfant sans parents qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABET.

Eliacin!

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte:
D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte;

Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La reine impatiente attend votre réponse.

JOSABET.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce !

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter ?

JOSABET.

J'admirais si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur.

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous ? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie ?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour ?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare ?
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare ?
Songez-y : vos refus pourraient me confirmer
Un bruit sourd que déja l'on commence à semer.

JOSABET.

Quel bruit ?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine ;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABET.

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur, ...

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sais que, du mensonge implacable ennemie,
Josabet livrerait même sa propre vie,
S'il fallait que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace ?
Une profonde nuit enveloppe sa race ?
Et vous-même ignorez de quels parents issus,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu ?
Parlez, je vous écoute, et suis prêt de vous croire.
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

JOSABET.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphêmer !
Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée
Où le mensonge règne et répand son poison ;
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison ?

SCENE V.

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je ? De Baal ne vois-je pas le prêtre ?
Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître ?
Vous souffrez qu'il vous parle ? et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrâsent,

Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent ?
Que veut-il ? de quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

MATHAN.

On reconnaît Joad à cette violence.
Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
Respecter une reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien ! que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre ?

MATHAN.

J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété ;
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure :
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel :
Les chiens à qui son bras a livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déja sont à ta porte, et demandent leur proie.

MATHAN, troublé.

Avant la fin du jour.... on verra qui de nous....
Doit.... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare ?
Voilà votre chemin.

SCENE VI.

JOAD, JOSABET.

JOSABET.

L'orage se déclare :
Athalie en fureur demande Eliacin.
Déja de sa naissance et de votre dessein
On commence, seigneur, à percer le mystère :
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'aurait révélé ?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé ?

JOSABET.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, seigneur, le péril presse :
Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les méchants délibèrent entre eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache ;
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?
Je suis prête. Je sais une secrète issue
Par où, sans qu'on le voie, et sans être aperçue,
De Cédron avec lui traversant le torrent,
J'irai dans le désert où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.
Je craindrai moins pour lui les lions et les ours....

Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours ?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire :
On peut dans ses états le conduire aujourd'hui,
Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable ;
De David à ses yeux le nom est favorable.
Hélas ! est-il un roi si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune ?
Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune ?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer ?
En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer ?

JOSABET.

Dieu defend-il tout soin et toute prévoyance ?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ?
A ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains ?

JOAD.

Jéhu, qu'avait choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits :
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil dieu de l'Egypte a conservé les temples :
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a, pour servir sa cause et venger ses injures,

Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non ; c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.
Montrons Eliacin ; et, loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée.
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCENE VII.

JOAD, JOSABET, AZARIAS SUIVI DU CHŒUR ET DE PLUSIEURS LÉVITES.

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour :
Tout a fui ; tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD.

Peuple lâche en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé ! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères ?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas ! si, pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel [1],
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô sagesse éternelle !
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites :
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même ; il m'échauffe ; il parle : mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

[1] Juges, ch. 4.

LE CHŒUR chante au son de toute la symphonie des instruments.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est au printemps la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob ! que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez; le Seigneur se réveille.

Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.

Comment en un plomb vil l'or pur [1] s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé [2]?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide:
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes [3]?
Le Seigneur a détruit la reine des cités:
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés:
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flâmes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?

[1] Joas.
[2] Zacharie.
[3] Captivité de Babylone.

Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABET.

O David!

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez:
Jérusalem renaît [1] plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants [2] qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés:
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière:
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrâsée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

[1] L'Eglise. [2] Les Gentils.

JOSABET.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les rois de qui doit descendre ce sauveur....

JOAD.

Préparez, Josabet, le riche diadême
Que sur son front sacré David porta lui-même.
(aux lévites.)
Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCENE VIII.

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de crainte, mes sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides!
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais

Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix?

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu pleine d'indifférence,
Jérusalem se taît en ce pressant danger?
D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

SALOMITH.

Hélas! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudrait élever sa voix?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadême?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler;
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler?

TOUT LE CHŒUR chante.

O promesse! ô menace! ô ténébreux mystère!
Que de maux, que de biens sont prédits tour-à-tour!
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour?

UNE VOIX, seule.

Sion ne sera plus : une flâme cruelle
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protège Sion : elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement !

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire !

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur !

LA SECONDE.

Que de chants de victoire !

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler : notre Dieu quelque jour
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère ;
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, UN LÉVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'UN pas majestueux à côté de ma mère
Le jeune Eliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux?

JOSABET, à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Eliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABET.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?
Ah princesse ! gardez d'en profaner la gloire :
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné....

JOSABET, lui essayant le diadême.

Laissez, mon fils ; je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche !
Princesse, vous pleurez ! Quelle pitié vous touche ?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort appaiser la colère ?
Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABET.

Voici qui vous dira les volontés des cieux :
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

SCENE II.

JOAD, JOAS.

JOAS, courant dans les bras du grand-prêtre.

Mon père !

JOAD.

Hé bien ! mon fils ?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare ?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare ;

Il faut que vous soyiez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle;
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois.
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadême?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même[1],
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

JOAD.

Mais, sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Okosias?

[1] Deuter. ch. 17.

JOAS.

O mon père!

JOAD.

Achevez, dites, que vous en semble?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble!

(Joad se prosterne à ses pieds.)

Mon père, en quel état vous vois-je devant moi?

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas! moi?

JOAD, se relevant.

Vous saurez par quelle grace insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déja son poignard était dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage:
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déja su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministère saint tour-à-tour honorées.

SCENE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL,
TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

JOAD.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi ! c'est Eliacin ?

ISMAEL.

Quoi ! cet enfant aimable....

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfants du triste Okosias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée,
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé ;
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais ?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance.
Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver ;
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger ;
Déja, sans le connaître, elle veut l'égorger :
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse :
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux ;
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déja ce Dieu vengeur commence à la troubler ;
Déja, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense :
Couronnons, proclamons Joas en diligence ;
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats ;
Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusques dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,

Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple ?
Un roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple;
Le successeur d'Aaron, de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfants de Lévi,
Et, dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrées!
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur:
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur;
Frappez et Tyriens, et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur?
Mais je vois que déja vous brûlez de me suivre.
Jurez donc avant tout sur cet auguste livre,
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS, au bout de la table, ayant la main sur le livre saint.

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,
De ne poser le fer entre nos mains remis
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;
Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,

Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus!

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidelle?

JOAS.

Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer?

JOAD.

O mon fils! de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront, que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins;
Que sévère aux méchants, et des bons le refuge,

Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS, au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne!

JOAD.

Venez; de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paraissez, Josabet; vous pouvez vous montrer.

SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABET, embrassant Joas.

O roi, fils de David!

JOAS.

O mon unique mère!
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABET, à Zacharie.

Aux pieds de votre roi prosternez-vous, mon fils.

(Zacharie se jette aux pieds de Joas.)

JOAD, pendant qu'ils s'embrassent.

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis!

JOSABET, à Joas.

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie?

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABET.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer?

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHŒUR.

Quoi! c'est là....

JOSABET.

C'est Joas.

JOAD.

Ecoutons ce lévite.

SCENE V.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, UN LÉVITE, LE CHŒUR.

UN LÉVITE.

J'ignore contre Dieu quel projet on médite,
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts:
On voit luire des feux parmi des étendards;
Et sans doute Athalie assemble son armée.
Déja même au secours toute voie est fermée;
Déja le sacré mont où le temple est bâti,
D'insolents Tyriens est partout investi.
L'un d'eux, en blasphêmant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

JOSABET, à Joas.

Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu,
Hélas ! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu ;
Dieu ne se souvient plus de David votre père.

JOAD, à Josabet.

Quoi ! vous ne craignez pas d'attirer sa colère
Sur vous, et sur ce roi si cher à votre amour ?
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudrait que de David la maison fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
Où le père des Juifs [1] sur son fils innocent
Leva, sans murmurer, un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé ?
Amis, partageons-nous : qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde ;
Vous, le côté de l'ourse ; et vous, de l'occident ;
Vous, le midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
Ne sorte avant le temps et ne se précipite ;
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi,
Qu'Azarias partout accompagne le roi.

[1] Abraham.

(à Joas.)
Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace:
Venez du diadême à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.
(à un lévite.)
Suivez-le, Josabet. Vous, donnez-moi ces armes.
(au chœur.)
Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCENE VI.

SALOMITH, LE CHŒUR.

LE CHŒUR chante.

Partez, enfants d'Aaron, partez:
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfants d'Aaron, partez:
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX seule.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
Dans l'horreur qui nous environne
N'entends-tu que la voix de nos iniquités?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?

UNE VOIX seule.

C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchants prétendent s'adresser.
Faisons, disent-ils, cesser
Les fêtes de Dieu sur la terre :
De son joug importun délivrons les mortels ;
Massacrons tous ses saints, renversons ses autels :
Que de son nom, que de sa gloire
Il ne reste plus de mémoire ;
Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous.

LE CHŒUR.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE VOIX seule.

Triste reste de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois?
Prince aimable, dis-nous si quelque ange au berceau
Contre tes assassins prit soin de te défendre,
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre?

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés?

Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, sans chanter.

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons, retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

CHER Zacharie, hé bien ! que nous apprenez-vous ?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière :
Peut-être nous touchons à notre heure dernière.
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné :
Le grand-prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
O ciel ! dans tous les yeux quelle joie était peinte
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau !
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau :
On voit paraître aussi sa fidèle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardait ce cher dépôt, et n'avait de ses soins
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
Nos lévites pleuraient de joie et de tendresse,
Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.
Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil,

A l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil,
Jurait de se régler par leurs avis sincères,
Et les appelait tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.
Des enfants de Lévi la troupe partagée,
Dans un profond silence aux portes s'est rangée:
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal: Vive le roi Joas!
Mais mon père défend que le roi se hasarde,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des faibles remparts de nos portes d'airain:
Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines.
Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
On renfermât du moins notre arche précieuse.
O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!
L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente?
Ma mère, auprès du roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel,
Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracherait des larmes.

Le roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte.... Chères sœurs, suivez toutes mes pas;
Et, s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés?
Qui fait courir ainsi ces lévites troublés?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple est-il forcé?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes:
Dieu nous envoie Abner.

SCENE II.

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL,
DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

En croirai-je mes yeux,
Cher Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiége?
On disait que d'Achab la fille sacrilége
Avait, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage:
Mais c'est le moindre prix que me gardait sa rage;
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,

J'attendais que le temple en cendres consumé,
De tant de flots de sang non encore assouvie,
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours qu'aurait dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grace?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir, et d'un air égaré:
Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
Dit-elle; *un feu vengeur va le réduire en cendre,*
Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre.
Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
A deux conditions peuvent se racheter.
Qu'avec Eliacin on mette en ma puissance
Un trésor dont je sais qu'ils ont la connaissance,
Par votre roi David autrefois amassé,
Sous le sceau du secret au grand-prêtre laissé.
Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre.

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret;
Et tout ce que des mains de cette reine avare
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'autel, brûler les chérubins;

Et portant sur notre arche une main téméraire,
De votre propre sang souiller le sanctuaire ?

JOAD.

Mais siérait-il, Abner, à des cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie ?

ABNER.

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent ;
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente,
Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente !
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins ?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
Se vit presque en naissant à périr condamné ;
Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à votre Eliacin ;
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déja rendu capable
De nos malheureux rois l'homicide implacable ?
Du moins, et Josabet comme moi l'a pu voir,
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir :
J'ai vu de son courroux tomber la violence.
(à Josabet.)
Princesse, en ce péril vous gardez le silence ?

Hé quoi ! pour un enfant qui vous est étranger,
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?
Que feriez-vous de plus, si des rois vos aïeux
Ce jeune enfant était un reste précieux ?

JOSABET, bas à Joad.

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse :
Que ne lui parlez-vous ?

JOAD.

Il n'est pas temps, princesse.

ABNER.

Le temps est cher, seigneur, plus que vous ne pensez :
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
Mathan, près d'Athalie étincelant de rage,
Demande le signal et presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux ?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer :
Donnez-moi seulement le temps de respirer ;
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
Pour assurer le temple et venger ses injures.
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours,
Pour vous persuader, sont un faible secours ;
Votre austère vertu n'en peut être frappée.
Hé bien ! trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée,
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,

Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends : vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vrai, de David un trésor est resté :
La garde en fut commise à ma fidélité ;
C'était des tristes Juifs l'espérance dernière,
Que mes soins vigilants cachaient à la lumière :
Mais puisqu'à votre reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée ;
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'étrangers l'indiscrète fureur :
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque ombre?
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.
Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
De votre cœur, Abner, je connais l'équité,
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance :
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance,
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER.

Ah ! je le prends déja, seigneur, sous mon appui ;
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCENE III.

JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

Grand Dieu, voici ton heure ; on t'amène ta proie.
Ismaël, écoutez. (il lui parle bas.)

JOSABET.

Puissant maître des cieux,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux
Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps :
Suivez de point en point ces ordres importants.
Surtout, qu'à son entrée et que sur son passage
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfants, préparez un trône pour Joas :
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.
Faites venir aussi sa fidèle nourrice,
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.
(à un lévite.)
Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi.
Appelez tout le peuple au secours de son roi,

Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS,
TROUPES DE PRÊTRES ET DE LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
Partout, sans vous montrer, environnez ce lieu;
Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paraître, attendez que ma voix vous appelle.

(ils se cachent tous.)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance,
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance:
Mais ne la craignez point; songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et.... Mais la porte s'ouvre:
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(il tire un rideau.)

Vous changez de couleur, princesse!

JOSABET.

Ah! sans pâlir
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir?

Quoi ! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte....

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte.
Tout est en sûreté.

SCENE V.

ATHALIE, JOAS CACHÉ DERRIÈRE LE RIDEAU, JOAD, JOSABET, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ATHALIE, à Joad.

Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Eternel ennemi des suprêmes puissances.
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé :
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?
Il laisse à mon pouvoir et son temple et ta vie :
Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
Te.... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis songe à l'exécuter :
Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils ?

JOAD.

Sur le champ tu seras satisfaite ;
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.
Paraissez, cher enfant digne sang de nos rois.

(Le rideau se tire : on voit Joas sur son trône ; sa nourrice est à genoux à sa droite ; Azarias, l'épée à la main,

(est debout à sa gauche ; et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône. Plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.)

Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine? De ton poignard connais du moins ces marques.
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Okosias.
Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.

ABNER.

Ciel!

ATHALIE, à Joad.

Perfide!

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidelle
Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle?
Il fut par Josabet à ta rage enlevé :
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi.

(Ici le fond du théâtre s'ouvre : on voit le dedans du temple, et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.)

ATHALIE.

Où suis-je? O trahison! ô reine infortunée!
D'armes et d'ennemis je suis environnée!

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain ; tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée :
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi ! la peur a glacé mes indignes soldats?
Lâche Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin....

ATHALIE.

Laisse-là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER, se jetant aux pieds de Joas.

Sur qui? sur Joas! sur mon maître!

ATHALIE.

Lui, Joas? lui, ton roi? Songez, méchants, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours : tremblez, troupe rebelle.

SCENE VI.

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE,
ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

ISMAEL, à Joad.

Seigneur, le temple est libre et n'a plus d'ennemis :
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,

La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Okosias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piége tombée.
Partout en même temps la trompette a sonné;
Et ses sons et leurs cris, dans son camp étonné,
Ont répandu le trouble et la terreur subite
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
Ont par divers chemins disparu les premiers.
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite;
Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie,
Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie:
Tous chantent de David le fils ressuscité.
Baal est en horreur dans la sainte cité:
De son temple profane on a brisé les portes;
Mathan est égorgé.

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes!
Oui, c'est Joas; je cherche en vain à me tromper:
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper;
Je vois d'Okosias et le port et le geste;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe; Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!

C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée;
Tantôt, pour un enfant excitant mes remords;
Tantôt, m'éblouissant de tes riches trésors
Que j'ai craint de livrer aux flâmes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage!
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère.
Que dis-je, souhaiter? Je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jésabel.

(Athalie sort, les lévites la suivent.)

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,
Et que la sainteté n'en soit point profanée.
Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCENE VII.

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAS, descendu de son trône.

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie !
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie !

JOAD, aux lévites.

Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi :
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, prêtres, peuples, allons, pleins de reconnaissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et, saintement confus de nos égarements,
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

SCENE VIII.

UN LÉVITE, JOAS, JOAD, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAD, au lévite.

Hé bien ! de cette impie a-t-on puni l'audace ?

UN LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, longtemps en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,

Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais,
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

FIN.

PLAN DU PREMIER ACTE D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Iphigénie vient avec une captive grecque, qui s'étonne de sa tristesse, et lui demande si elle est affligée de ce que la fête de Diane se passera sans qu'on immole aucun étranger. Tu peux croire, *dit Iphigénie*, si c'est là un sentiment digne de la fille d'Agamemnon. Tu sais avec quelle répugnance j'ai préparé les misérables que l'on a sacrifiés depuis que je préside à ces cruelles cérémonies. Je me faisais une joie de ce que la fortune n'avait amené aucun Grec pour cette journée, et je triomphais de la douleur commune qui est répandue dans cette île, où l'on compte pour un présage funeste de ce que nous manquons de victimes pour cette fête. Mais je ne puis résister à la secrète tristesse dont je suis occupée depuis le songe que j'ai fait cette nuit. J'ai cru que j'étais à Mycène dans la maison de mon père. Il m'a semblé que mon père et ma mère nageaient dans le sang, et que moi-même je tenais un poignard à la main pour en égorger mon frère Oreste. Hélas! mon cher Oreste! — Mais, madame, vous êtes trop éloignés l'un de l'autre pour craindre l'accomplissement de votre songe. — Et ce n'est pas aussi ce que

je crains : mais je crains avec raison qu'il n'y ait de grands malheurs dans ma famille. Les rois sont sujets à de grands changements. Ah ! si je t'avais perdu, mon cher frère Oreste, sur qui seul j'ai fondé mes espérances ! Car enfin j'ai plus sujet de t'aimer que tout le reste de ma famille. Tu ne fus point coupable de ce sacrifice où mon père m'avait condamnée dans l'Aulide ; tu étais un enfant de dix ans ; tu as été élevé avec moi, et tu es le seul de toute la Grèce que je regrette tous les jours. — Mais, madame, quelle apparence qu'il sache l'état où vous êtes ? Vous êtes dans une île détestée de tout le monde : si le hasard y amène quelque Grec, on le sacrifie. Que ne renoncez-vous à la Grèce ? que ne répondez-vous à l'amour du prince ? — Eh ! que me servirait de m'y attacher ? Son père Thoas lui défend de m'aimer : il ne me parle qu'en tremblant ; car ils ignorent tous deux ma naissance, et je n'ai garde de leur découvrir une chose qu'ils ne croiraient pas ; car quelle apparence qu'une fille que des pirates ont enlevée dans le moment qu'on allait la sacrifier pour le salut de la Grèce, fût la fille du général de la Grèce ? Mais voici ce prince.

SCÈNE II.

Qu'avez-vous, prince ? D'où viennent ce désordre et cette émotion ? — Madame, je suis cause du plus grand malheur du monde. Vous savez combien j'ai détesté avec vous les sacrifices de cette île ; je me réjouissais de ce que vous seriez aujourd'hui dispen-

sée de cette funeste occupation, et cependant je suis cause que vous avez deux Grecs à sacrifier. — Comment, seigneur? — On m'est venu avertir que deux jeunes hommes étaient environnés d'une grande foule de peuple contre lequel ils se défendaient. J'ai couru sur le bord de la mer; je les ai trouvés à la porte du temple qui vendaient chèrement leur vie, et qui ne songeaient chacun qu'à la défense l'un de l'autre. Leur courage m'a piqué de générosité. Je les ai défendus moi-même : j'ai désarmé le peuple, et ils se sont rendus à moi. Leurs habits les ont fait passer pour Grecs : ils l'ont avoué. J'ai frémi à cette parole. On les a amenés malgré moi à mon père, et vous pouvez juger quelle sera leur destinée. La joie est universelle, et on remercie les dieux d'une prise qui me met au désespoir. Mais enfin, madame, ou je ne pourrai, ou je vous affranchirai bientôt de la malheureuse dignité qui vous engage à ces sacrifices. Mais voici le roi mon père.

SCÈNE III.

Quoi! madame, vous êtes encore ici? Ne devriez-vous pas être dans le temple, pour remercier la déesse de ces deux victimes qu'elle nous a envoyées? Allez préparer tout pour le sacrifice, et vous reviendrez ensuite, afin qu'on vous remette entre les mains ces deux étrangers.

SCÈNE IV.

Iphigénie sort, et le prince fait quelques efforts pour obtenir de son père la vie des deux Grecs,

afin qu'il ne les ait pas sauvés inutilement. Le roi le maltraite, et lui dit que ce sont là les sentiments qui lui ont été inspirés par la jeune Grecque ; il lui reproche la passion qu'il a pour une esclave. Et qui vous dit, seigneur, que c'est une esclave? — Et quelle autre qu'une esclave, *dit le roi*, aurait été choisie par les Grecs pour être sacrifiée? Quoi! ne vous souvient-il plus des habillements qu'elle avait lorsqu'on l'amena ici? Avez-vous oublié que les pirates l'enlevèrent dans le moment qu'elle allait recevoir le coup mortel? Nos peuples eurent plus de compassion pour elle que les Grecs n'en avaient eu; et, au lieu de la sacrifier à Diane, ils la choisirent pour présider elle-même à ses sacrifices. *Le prince sort, déplorant sa malheureuse générosité, qui a sauvé la vie à deux Grecs pour la leur faire perdre plus cruellement.*

SCÈNE V.

Le roi témoigne à son confident, qu'il se fait violence en maltraitant son fils. Mais quelle apparence de donner les mains à une passion qui le déshonore? Allons, et demandons à la déesse, parmi nos prières, qu'elle donne à mon fils des sentiments plus dignes de lui.

FIN DU PREMIER ACTE.

ŒUVRES

DIVERSES,

EN VERS ET EN PROSE.

ŒUVRES

DIVERSES,

EN VERS ET EN PROSE.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

A LA REINE.

ODE.

GRANDE reine, de qui les charmes
S'assujétissent tous les cœurs,
Et de nos discordes vainqueurs
Pour jamais ont tari nos larmes;
Princesse, qui voyez soupirer dans vos fers
Un roi qui de son nom remplit tout l'univers,
Et faisant son destin, faites celui du monde;
Régnez, belle THÉRESE, en ces aimables lieux
Qu'arrose le cours de mon onde,
Et que doit éclairer le feu de vos beaux yeux.

Je suis la Nymphe de la Seine;
C'est moi dont les illustres bords
Doivent posséder les trésors
Qui rendaient l'Espagne si vaine.
Ils sont des plus grands rois l'agréable séjour;
Ils le sont des plaisirs, ils le sont de l'amour:

Il n'est rien de si doux que l'air qu'on y respire.
Je reçois les tributs de cent fleuves divers ;
Mais de couler sous votre empire,
C'est plus que de régner sur l'empire des mers.

Oh ! que bientôt sur mon rivage
On verra luire de beaux jours !
Oh ! combien de nouveaux amours
Me viennent des rives du Tage !
Que de nouvelles fleurs vont naître sur vos pas !
Que je vois après vous de graces et d'appas
Qui s'en vont amener une saison nouvelle !
L'air sera toujours calme, et le ciel toujours clair ;
Et, près d'une saison si belle,
L'âge d'or serait pris pour un siècle de fer.

Oh ! qu'après de rudes tempêtes
Il est agréable de voir
Que les aquilons sans pouvoir
N'osent plus gronder sur nos têtes !
Que le repos est doux après de longs travaux !
Qu'on aime le plaisir qui suit beaucoup de maux !
Qu'après un long hiver le printemps a de charmes !
Aussi, quoique ma joie excède mes souhaits,
Qui n'aurait point senti d'alarmes,
Pourrait-il bien juger des douceurs de la paix ?

J'avais perdu toute espérance,
Tant chacun croyait mal aisé

Que jamais le ciel appaisé
Dût rendre le calme à la France.
Mes champs avaient perdu leurs moissons et leurs fleurs;
Je roulais dans mon sein moins de flots que de pleurs;
La tristesse et l'effroi dominaient sur mes rives;
Chaque jour m'apportait quelques malheurs nouveaux;
Mes Nymphes pâles et craintives
A peine s'assuraient dans le fond de mes eaux.

De tant de malheurs affligée,
Je parus un jour sur mes bords,
Pensant aux funestes discords
Qui m'ont si longtemps outragée,
Lorsque d'un vol soudain je vis fondre des cieux
Amour, qui, me flattant de la voix et des yeux:
Triste Nymphe, dit-il, ne te mets plus en peine;
Je te prépare un sort si charmant et si doux,
Que bientôt je veux que la Seine
Rende tout l'univers de sa gloire jaloux.

Je t'amène, après tant d'années,
Une paix de qui les douceurs,
Sans aucun mélange de pleurs,
Feront couler tes destinées:
Mais ce qui doit passer tes plus hardis souhaits,
Une reine viendra, sur les pas de la paix,
Comme on voit le soleil marcher après l'aurore:
Des rives du couchant elle prendra son cours,
Et cet astre surpasse encore

Celui que l'Orient voit naître tous les jours.

Non que j'ignore la vaillance
Et les miracles de ton roi,
Et que, dans ce commun effroi,
Je doive craindre pour la France:
Je sais qu'il ne se plaît qu'au milieu des hasards;
Que livrer des combats et forcer des remparts
Sont de ses jeunes ans les délices suprêmes:
Je sais tout ce qu'a fait son bras victorieux,
Et que plusieurs de nos dieux mêmes
Par de moindres exploits ont mérité les cieux.

Mais c'est trop peu pour son courage
De tous ces exploits inouis:
Il faut désormais que Louis
Entreprenne un plus grand ouvrage.
Il n'a que trop tenté le hasard des combats;
L'Espagne sait assez la valeur de son bras;
Assez elle a fourni de lauriers à sa gloire:
Il faut qu'il en exige autre chose en ce jour,
Et que pour dernière victoire
Elle fournisse encore un myrte à son amour.

Thérese est l'illustre conquête
Où doivent tendre tous ses vœux:
Jamais un myrte plus fameux
Ne saurait couronner sa tête.
Le ciel, qui les avait l'un pour l'autre formés,

Voulut que d'un même or leurs jours fussent tramés.
Elle est digne de lui comme il est digne d'elle:
Des reines et des rois chacun est le plus grand;
Et jamais conquête si belle
Ne mérita les vœux d'un si grand conquérant.

A son exemple tous les princes
Ne songeront plus désormais
Qu'à faire refleurir la paix
Et le calme dans leurs provinces:
L'abondance partout ramènera les jeux;
Les regrets et les soins s'enfuiront devant eux;
Toutes craintes seront pour jamais étouffées;
Les glaives renfermés ne verront plus le jour,
Ou bien se verront en trophées
Par les mains de la paix consacrés à l'amour.

Cependant Louis et Thérese
Passeront leur âge en ces lieux,
Et, plus satisfaits que les dieux,
Boiront le nectar à leur aise:
Je leur ferai cueillir par de longues faveurs,
Tout ce que mon empire a de fruits et de fleurs;
Je bannirai loin d'eux tout sujet de tristesse;
Je serai dans leur cœur, je serai dans leurs yeux;
Et c'est pour les suivre sans cesse,
Que tu me vois quitter la demeure des cieux.

Les plaisirs viendront sur mes traces

Charmer tes peuples réjouis :
La victoire suivra Louis ;
Thérese amenera les graces :
Les dieux mêmes viendront passer ici leurs jours ;
Ton repos en durée égalera ton cours ;
Mars de ses cruautés n'y fera plus d'épreuves ;
La gloire de ton nom remplira l'univers,
Et la Seine sur tous les fleuves
Sera ce que Thétis est sur toutes les mers.

Mais il est temps que je me rende
Vers le bel astre de ton roi :
Adieu, Nymphe, console-toi
Sur une espérance si grande.
Thérese va venir, ne répands plus de pleurs :
Prépare seulement des lauriers et des fleurs,
Afin d'en faire hommage à sa beauté suprême.
Ainsi finit Amour, me laissant à ces mots ;
Et je courus, à l'heure même,
Conter mon aventure aux Nymphes de mes flots.

O dieux ! que la seule pensée
De voir un astre si charmant,
Leur fit oublier promptement
Toute leur misère passée !
Que le Tage souffrit ! Quels furent ses transports,
Quand l'amour lui ravit l'ornement de ses bords ?
Et que pour lui la guerre eût été moins à craindre !
Ses Nymphes, de regret, prirent toutes le deuil ;

Et si leurs jours pouvaient s'éteindre,
La douleur aurait pu les conduire au cercueil.

Ce fut alors que les nuages
Dont nos jours étaient obscurcis,
Devant vous furent éclaircis,
Et n'enfantèrent plus d'orages.
Nos maux, de votre main eurent leur guérison;
Vos yeux d'un nouveau jour peignirent l'horison;
La terre, sous vos pas, devint même fertile.
Le soleil, étonné de tant d'effets divers,
Eut peur de se voir inutile,
Et qu'un autre que lui n'éclairât l'univers.

L'impatiente Renommée,
Ne pouvant cacher ses transports,
Vint m'entretenir sur ces bords
De l'objet qui l'avait charmée.
O Dieu! que ses discours accrurent mes desirs!
Que je sentis dès-lors de joie et de plaisirs
A vous ouir nommer si charmante et si belle!
Sa voix seule arrêta la course de mes eaux;
Les zéphirs en foule autour d'elle
Cessèrent, pour l'ouir, d'agiter mes roseaux.

Tout l'or dont se vante le Tage,
Tout ce que l'Inde sur ses bords
Vit jamais briller de trésors,
Semblait être sur mon rivage.

Qu'était-ce, toutefois, de ce grand appareil,
Dès qu'on jetait les yeux sur l'éclat nompareil
Dont vos seules beautés vous avaient entourée?
Je sais bien que Junon parut moins belle aux dieux,
Et moins digne d'être adorée,
Lorsqu'en nouvelle rêine elle entra dans les cieux.

Régnez donc, princesse adorable,
Sans jamais quitter le séjour
De ce beau rivage où l'Amour
Vous doit être si favorable.
Si l'on en croit ce dieu, vous y devez cueillir
Des roses que sa main gardera de vieillir,
Et qui d'aucun hiver ne craindront l'insolence;
Tandis qu'un nouveau Mars sorti de votre sein,
Ira couronner sa vaillance
De la palme qui croît aux rives du Jourdain.

LA RENOMMÉE AUX MUSES.

ODE.

On allait oublier les filles de mémoire ;
Et parmi les mortels,
L'ignorance et l'erreur allaient ternir leur gloire,
Et briser leurs autels.

Il fallait qu'un héros, de qui la terre entière
Admire les exploits,
Leur offrît un asile, et fournît de matière
A leurs divines voix.

Elles étaient au ciel, et la Nymphe qui vole,
Et qui parle toujours,
Ne les vit pas plutôt qu'elle prit la parole,
Et leur tint ce discours :

Puisqu'un nouvel Auguste aux rives de la Seine
Vous appelle en ce jour,
Muses, pour voir Louis, abandonnez sans peine
Le céleste séjour.

Aussi bien voyez-vous que plusieurs des dieux même,
De sa gloire éblouis,
Prisent moins le nectar, que le plaisir extrême
D'être auprès de Louis.

A peine marchait-il, que la fille sacrée
Qui se plaît aux combats,
Et Thémis qui préside aux balances d'Astrée,
Conduisirent ses pas.

Les vertus qui, dès-lors, suivirent leur exemple,
Virent avec plaisir
Que le cœur de Louis était le plus beau temple
Qu'elles pussent choisir.

Aussi prompte que tout, nous vîmes la Victoire
Suivre ses étendards,
Jurant qu'à si haut point elle mettrait sa gloire,
Qu'on le prendrait pour Mars.

On sait qu'elle marchait devant cet Alexandre ;
Et que, plus d'une fois,
Elle arrêta la Paix toute prête à descendre
Sur l'empire françois.

Mais enfin ce héros, plus craint que le tonnerre,
Après tant de hauts faits,
A trouvé moins de gloire à conquérir la terre,
Qu'à ramener la paix.

Ainsi près de Louis, cette aimable déesse
Etablit son séjour ;
Et de mille autres dieux, qui la suivent sans cesse,
Elle peupla sa cour.

Entre les déités dont l'immortelle gloire
Parut en ces bas lieux,
On vit venir THÉRESE ; et sa beauté fit croire
Qu'elle venait des cieux.

Vous-même, en la voyant, avouerez que l'Aurore
Jette moins de clartés,
Eût-elle tout l'éclat et les habits encore
Dont vous la revêtez.

Mais, quoique dans la paix LOUIS semble se plaire,
Quel orgueil aveuglé
Osera s'exposer aux traits de sa colère,
Sans en être accablé ?

Ah ! si ce grand héros vous paraît plein de charmes
Dans le sein de la paix,
Que vos yeux le verront terrible sous les armes,
S'il les reprend jamais !

Vous le verrez voler, plus vîte que la foudre,
Au milieu des hasards,
Faire ouvrir les cités, ou renverser en poudre
Leurs superbes remparts.

Qu'il fera beau chanter tant d'illustres merveilles
Et de faits inouis !
Et, qu'en si beau sujet, vous plairez aux oreilles
Des peuples de LOUIS !

Songez de quelle ardeur vous serez échauffées,
Quand, pour vous écouter,
Vous trouverez ce prince à l'ombre des trophées
Qu'il viendra de planter.

Ainsi le grand Achille, assis près des murailles
Où l'on pleurait Hector,
De ses braves aïeux écoutait les batailles,
Et les siennes encor.

Quoi que fasse Louis, soit en paix, soit en guerre,
Il vous peut inspirer
Des chants harmonieux, qui de toute la terre
Vous feront admirer.

Qu'on ne nous parle plus de l'amant d'Euridice;
Quoi qu'on dise de lui,
Le Strymon n'a rien vu que la Seine ne puisse
Voir encore aujourd'hui.

Je vous promets bien plus: la fortune sensible
A des charmes si doux,
Laissera désormais la rigueur inflexible
Qu'elle eut toujours pour vous.

En vain de vos lauriers on se parait la tête;
Et vos chantres fameux
Etaient les plus sujets aux coups de la tempête,
Et les plus malheureux.

C'est en vain qu'autrefois les lions et les arbres
Vous suivaient pas à pas ;
La fortune, toujours plus dure que les marbres,
Ne s'en émouvait pas.

Mais ne la craignons plus. Louis contre sa haine
Vous protège aujourd'hui ;
Et, près de cet Auguste, un illustre Mécène
Vous promet son appui.

Les soins de ce grand homme appaiseront la rage
De vos fiers ennemis ;
Et, quoi qu'il vous promette, il fera davantage
Qu'il ne vous a promis.

Venez donc, puisque enfin vous ne sauriez élire
Un plus charmant séjour,
Que d'être auprès d'un roi dont le mérite attire
Tant de dieux à sa cour.

Moi-même auprès de lui je ferais ma demeure,
Si ses exploits divers
Ne me contraignaient pas de voler à toute heure
Au bout de l'univers.

Là finit son discours ; et la troupe immortelle
Qui l'avait écouté,
Voulut voir le héros que la Nymphe fidelle
Leur avait tant vanté.

Sa présence effaça, dans leur âme charmée,
Le souvenir des cieux;
Et, dans le même instant, la prompte Renommée
L'alla dire en tous lieux.

IDYLLE

SUR LA PAIX.

Un plein repos favorise vos vœux :
Peuples, chantez la paix qui vous rend tous heureux.

Un plein repos favorise nos vœux :
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.

Charmante paix, délices de la terre,
Fille du ciel, et mère des plaisirs,
Tu reviens combler nos desirs ;
Tu bannis la terreur et les tristes soupirs,
Malheureux enfants de la guerre.

Un plein repos favorise nos vœux ;
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.

Tu rends le fils à sa tremblante mère ;
Par toi la jeune épouse espère
D'être longtemps unie à son époux aimé.
De ton retour le laboureur charmé,
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère
Moissonne avant le temps le champ qu'il a semé.

Tu pares nos jardins d'une grace nouvelle ;
Tu rends le jour plus pur, et la terre plus belle.

Un plein repos favorise nos vœux :
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.

Mais quelle main puissante et secourable
A rappelé du ciel cette paix adorable ?
Quel dieu sensible aux vœux de l'univers
A replongé la discorde aux enfers ?
Déja grondaient les horribles tonnerres
Par qui sont brisés les remparts ;
Déja marchait devant les étendards
Bellone, les cheveux épars,
Et se flattait d'éterniser les guerres
Que sa fureur soufflait de toutes parts.

Divine paix, apprends-nous par quels charmes
Un calme si profond succède à tant d'alarmes.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux vous a fait ce loisir.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Ses ennemis offensés de sa gloire,
Vaincus cent fois et cent fois suppliants,
En leur fureur de nouveau s'oubliants,
Ont osé dans ses bras irriter la victoire.

Qu'ont-ils gagné, ces esprits orgueilleux

Qui menaçaient d'armer la terre entière ?
Ils ont vu de nouveau resserrer leur frontière ;
Ils ont vu ce roc sourcilleux [1],
De leur orgueil l'espérance dernière,
De nos champs fortunés devenir la barrière.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Son bras est craint du couchant à l'aurore :
La foudre, quand il veut, tombe aux climats gelés,
Et sur les bords par le soleil brûlés ;
De son courroux vengeur sur le rivage more
La terre fume encore.
Malheureux les ennemis
De ce prince redoutable !
Heureux les peuples soumis
A son empire équitable !

Chantons, bergers, et nous réjouissons :
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
Le calme dont nous jouissons
N'est plus sujet aux tempêtes.
Chantons, bergers, et nous réjouissons :
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
Le bonheur dont nous jouissons
Le flatte autant que toutes ses conquêtes.

[1] Luxembourg.

De ces lieux l'éclat et les attraits,
Ces fleurs odorantes,
Ces eaux [1] bondissantes,
Ces ombrages frais,
Sont des dons de ses mains bienfaisantes.
De ces lieux l'éclat et les attraits
Sont des fruits de ses bienfaits.

Il veut bien quelquefois visiter nos bocages;
Nos jardins ne lui déplaisent pas.
Arbres épais, redoublez vos ombrages:
Fleurs, naissez sous ses pas.
O ciel! ô saintes destinées
Qui prenez soin de ses jours florissants,
Retranchez de nos ans
Pour ajouter à ses années.

Qu'il règne ce héros, qu'il triomphe toujours!
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire!

Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine et de la Loire!
Qu'il règne ce heros, qu'il triomphe toujours!
Qu'il vive autant que sa gloire!

[1] La cascade de Sceaux.

ÉPIGRAMMES.

I.

Sur l'IPHIGÉNIE DE LE CLERC.

ENTRE le Clerc et son ami Coras,
Deux grands auteurs rimant de compagnie,
N'a pas longtemps s'ourdirent grands débats
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit : La pièce est de mon crû.
Le Clerc repond : Elle est mienne et non vôtre.
Mais aussitôt que la pièce eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

II.

UN ordre, hier venu de Saint-Germain,
Veut qu'on s'assemble : on s'assemble demain.
Notre archevêque et cinquante-deux autres
Successeurs des apôtres,
S'y trouveront. Or, de savoir quel cas
S'y traitera, c'est encore un mystère.
C'est seulement chose très-claire
Que nous avons cinquante-deux prélats
Qui ne résident pas.

III.

Sur le GERMANICUS DE PRADON.

Que je plains le destin du grand Germanicus!
Quel fut le prix de ses rares vertus!
Persécuté par le cruel Tibère,
Empoisonné par le traître Pison,
Il ne lui restait plus pour dernière misère
Que d'être chanté par Pradon.

IV.

Sur le SESOSTRIS DE LONGEPIERRE.

Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
Qui jadis en Egypte, au gré des destinées,
Véquit de si longues années,
N'a vécu qu'un jour à Paris.

V.

Sur ANDROMAQUE.

Le vraisemblable est peu dans cette pièce,
Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui.
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse;
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop son mari.

VI.

Sur LA MÊME TRAGÉDIE.

CRÉQUI prétend qu'Oreste est un pauvre homme
Qui soutient mal le rang d'ambassadeur ;
Et Créqui de ce rang connaît bien la splendeur :
Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

VII.

Sur la JUDITH DE BOYER.

A SA Judith, Boyer, par aventure,
Etait assis près d'un riche caissier.
Bien aise était, car le bon financier
S'attendrissait et pleurait sans mesure.
Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur ;
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne.
Lors le richard, en larmoyant, lui dit :
Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holoferne
Si méchamment mis à mort par Judith.

VIII.

L'ORIGINE DES SIFFLETS.

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur émut la question
Quand dans Paris commença la méthode
De ces sifflets qui sont tant à la mode.

Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer.
Gens pour Pradon voulurent parier.
Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire
Que par degrés je vais vous débrouiller.
Boyer apprit au parterre à bâiller :
Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement ;
Mais quand sifflets prirent commencement,
C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidelle)
C'est à l'*Aspar*[1] du sieur de Fontenelle.

IX.

Sur les Compliments que le Roi reçut au sujet de sa convalescence.

Grand Dieu, conserve-nous ce roi victorieux
Que tu viens de rendre à nos larmes :
Fais durer à jamais des jours si précieux ;
Que ce soient là nos dernières alarmes.
Empêche d'aller jusqu'à lui
Le noir chagrin, le dangereux ennui,
Toute langueur, toute fièvre ennemie,
Et les vers de l'académie.

[1] Cette tragédie fut jouée en 1680. Elle n'eut que trois représentations.

X.

Pour le PORTRAIT DE M. ARNAUD.

SUBLIME en ses écrits, doux et simple de cœur;
Puisant la vérité jusqu'à son origine,
De tous ses longs travaux Arnaud sortit vainqueur,
Et soutint de la foi l'antiquité divine.
De la grace il perça les mystères obscurs;
Aux humbles pénitents traça des chemins sûrs;
Rappela le pécheur au joug de l'évangile.
Dieu fut l'unique objet de ses desirs constants.
L'église n'eut jamais, même en ses premiers temps,
De plus zélé vengeur, ni d'enfant plus docile.

XI.

ÉPITAPHE DE M. ARNAUD.

HAI des uns, chéri des autres,
Estimé de tout l'univers,
Et plus digne de vivre au siècle des apôtres
Que dans un siècle si pervers,
Arnaud vient de finir sa carrière pénible.
Les mœurs n'eurent jamais de plus grave censeur;
L'erreur, d'ennemi plus terrible;
L'église, de plus ferme et plus grand défenseur.

HYMNES

TRADUITES DU BRÉVIAIRE ROMAIN.

LE LUNDI A MATINES.

Somno refectis artubus, etc.

TANDIS que le sommeil, réparant la nature,
Tient enchaînés le travail et le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure!
Pour te louer dans la profonde nuit.

QUE dès notre réveil notre voix te bénisse:
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux, et que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.

L'ASTRE dont la présence écarte la nuit sombre,
Viendra bientôt recommencer son tour:
O vous, noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre,
Disparaissez à l'approche du jour.

NOUS t'implorons, Seigneur; tes bontés sont nos armes:
De tout péché rends-nous purs à tes yeux;
Fais que t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux.

Exauce, Père saint, notre ardente prière ;
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Splendor paternæ gloriæ, etc.

Source ineffable de lumière,
Verbe en qui l'Eternel contemple sa beauté ;
Astre dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour dont le jour emprunte sa clarté ;

Lève-toi, Soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour ;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Prions aussi l'auguste Père,
Le Père dont la gloire a devancé les temps,
Le Père tout-puissant en qui le monde espère,
Qu'il soutienne d'en haut ses fragiles enfants.

Donne-nous un ferme courage ;
Brise la noire dent du serpent envieux ;
Que le calme, grand Dieu, suive de près l'orage :
Fais-nous faire toujours ce qui plaît à tes yeux.

Guide notre âme dans ta route ;
Rends notre corps docile à ta divine loi ;
Remplis-nous d'un espoir que n'ébranle aucun doute,
Et que jamais l'erreur n'altère notre foi.

Que Christ soit notre pain céleste ;
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur :
Ivres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
Daigne à tes combattants inspirer ta vigueur.

Que la pudeur chaste et vermeille
Imite sur leur front la rougeur du matin ;
Aux clartés du midi que leur foi soit pareille ;
Que leur persévérance ignore le déclin.

L'aurore luit sur l'hémisphère :
Que Jésus dans nos cœurs daigne luire aujourd'hui,
Jésus qui tout entier est dans son divin Père,
Comme son divin Père est tout entier en lui.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit Saint ! qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE MARDI A MATINES.

Consors paterni luminis, etc.

VERBE égal au Très-Haut, notre unique espérance,
Jour éternel de la terre et des cieux,
De la paisible nuit nous rompons le silence :
Divin Sauveur, jette sur nous les yeux.

RÉPANDS sur nous le feu de ta grace puissante ;
Que tout l'enfer fuie au son de ta voix :
Dissipe ce sommeil d'une âme languissante,
Qui la conduit dans l'oubli de tes lois.

O CHRIST ! sois favorable à ce peuple fidelle,
Pour te bénir maintenant assemblé ;
Reçois les chants qu'il offre à ta gloire immortelle,
Et de tes dons qu'il retourne comblé.

EXAUCE, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Ales diei nuncius, etc.

L'oiseau vigilant nous réveille,
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit:
Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille,
Et l'appelle à la vie où son jour nous conduit.

Quittez, dit-il, la couche oisive
Où vous ensevelit une molle langueur:
Sobres, chastes et purs, l'œil et l'âme attentive,
Veillez; je suis tout proche, et frappe à votre cœur.

Ouvrons donc l'œil à sa lumière,
Levons vers ce Sauveur et nos mains et nos yeux;
Pleurons et gémissons: une ardente prière
Ecarte le sommeil et pénètre les cieux.

O Christ! ô soleil de justice!
De nos cœurs endurcis romps l'assoupissement:
Dissipe l'ombre épaisse où les plonge le vice,
Et que ton divin jour y brille à tout moment.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit Saint! qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE MERCREDI A MATINES.

Rerum Creator optime, etc.

GRAND Dieu, par qui de rien toute chose est formée,
Jette les yeux sur nos besoins divers;
Romps ce fatal sommeil, par qui l'âme charmée
Dort en repos sur le bord des enfers.

DAIGNE, ô divin Sauveur que notre voix implore!
Prendre pitié des fragiles mortels,
Et vois comme du lit, sans attendre l'aurore,
Le repentir nous traîne à tes autels.

C'EST là que notre troupe affligée, inquiète,
Levant au ciel et le cœur et les mains,
Imite le grand Paul, et suit ce qu'un prophète
Nous a prescrit dans ses cantiques saints.

NOUS montrons à tes yeux nos maux et nos alarmes;
Nous confessons tous nos crimes secrets;
Nous t'offrons tous nos vœux, nous y mêlons nos larmes:
Que ta bonté révoque tes arrêts.

EXAUCE, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Nox, et tenebræ, et nubila, etc.

Sombre nuit, aveugles ténèbres,
Fuyez, le jour s'approche, et l'olympe blanchit:
Et vous, démons, rentrez dans vos prisons funèbres;
De votre empire affreux un Dieu nous affranchit.

Le soleil perce l'ombre obscure;
Et les traits éclatants qu'il lance dans les airs,
Rompant le voile épais qui couvrait la nature,
Redonne la couleur et l'âme à l'univers.

O Christ, notre unique lumière,
Nous ne reconnaissons que tes saintes clartés:
Notre esprit t'est soumis; entends notre prière,
Et sous ton divin joug range nos volontés.

Souvent notre âme criminelle,
Sur sa fausse vertu, téméraire s'endort;
Hâte-toi d'éclairer, ô lumière éternelle!
Des malheureux assis dans l'ombre de la mort.

Gloire à toi, Trinité profonde, etc.

LE JEUDI A MATINES.

Nox atra rerum contegit, etc.

De toutes les couleurs que distinguait la vue,
L'obscure nuit n'a fait qu'une couleur :
Juste juge des cœurs, notre ardeur assidue
Demande ici tes yeux et ta faveur.

Qu'ainsi prompt à guérir nos mortelles blessures,
Ton feu divin dans nos cœurs répandu,
Consume pour jamais leurs passions impures,
Pour n'y laisser que l'amour qui t'est dû.

Effrayés des péchés dont le poids les accable,
Tes serviteurs voudraient se relever :
Ils implorent, Seigneur, ta bonté secourable,
Et dans ton sang cherchent à se laver.

Seconde leurs efforts, dissipe l'ombre noire
Qui dès longtemps les tient enveloppés ;
Et que l'heureux séjour d'une immortelle gloire
Soit l'objet seul de leurs cœurs détrompés.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Lux ecce surgit aurea, etc.

Les portes du jour sont ouvertes,
Le soleil peint le ciel de rayons éclatants :
Loin de nous cette nuit dont nos âmes couvertes
Dans le chemin du crime ont erré si longtemps!

Imitons la lumière pure
De l'astre étincelant qui commence son cours,
Ennemis du mensonge et de la fraude obscure,
Et que la vérité brille en tous nos discours.

Que ce jour se passe sans crime ;
Que nos langues, nos mains, nos yeux soient innocents;
Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
Aux lois de la raison asservisse les sens.

Du haut de sa sainte demeure
Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher ;
Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure ;
Et la plus sombre nuit ne saurait nous cacher.

Gloire à toi, Trinité profonde, etc.

LE VENDREDI A MATINES.

Tu Trinitatis unitas, etc.

AUTEUR de toute chose, essence en trois unique,
Dieu tout-puissant qui régis l'univers,
Dans la profonde nuit nous t'offrons ce cantique :
Ecoute-nous, et vois nos maux divers.

TANDIS que du sommeil le charme nécessaire
Ferme les yeux du reste des humains,
Le cœur tout pénétré d'une douleur amère,
Nous implorons tes secours souverains.

QUE tes feux de nos cœurs chassent la nuit fatale ;
Qu'à leur éclat soient d'abord dissipés
Ces objets dangereux que la ruse infernale
Dans un vain songe offre à nos sens trompés.

QUE notre corps soit pur ; qu'une indolence ingrate
Ne tienne point nos cœurs ensevelis ;
Que par l'impression du vice qui nous flatte
Tes feux sacrés n'y soient point affaiblis.

QU'AINSI, divin Sauveur, tes lumières célestes
Dans tes sentiers affermissant nos pas,
Nous détourne toujours de ces piéges funestes
Que le démon couvre de mille appas.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Æterna cœli gloria, etc.

Astre que l'olympe révère,
Doux espoir des mortels rachetés par ton sang,
Verbe, Fils éternel du redoutable Père,
Jésus, qu'une humble Vierge a porté dans son flanc,

Affermis l'âme qui chancelle;
Fais que, levant au ciel nos innocentes mains,
Nous chantions dignement et ta gloire immortelle,
Et les biens dont ta grace a comblé les humains.

L'astre avant-coureur de l'aurore,
Du soleil qui s'approche annonce le retour;
Sous le pâle horizon l'ombre se décolore:
Lève-toi dans nos cœurs, chaste et bienheureux jour,

Sois notre inséparable guide;
Du siècle ténébreux perce l'obscure nuit;
Défends-nous en tout temps contre l'attrait perfide
De ces plaisirs trompeurs dont la mort est le fruit.

QUE la foi dans nos cœurs gravée,
D'un rocher immobile ait la stabilité :
Que sur ce fondement l'espérance élevée,
Porte pour comble heureux l'ardente charité.

GLOIRE à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit Saint ! qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE SAMEDI A MATINES.

Summæ Deus clementiæ, etc.

O TOI ! qui d'un œil de clémence
Vois les égarements des fragiles humains ;
Toi, dont l'être un en trois, et le même en puissance,
A créé ce grand tout soutenu par tes mains :

ETEINS ta foudre dans les larmes
Qu'un juste repentir mêle à nos chants sacrés,
Et que puisse ta grace, où brillent tes doux charmes,
Te préparer un temple en nos cœurs épurés !

BRULE en nous de tes saintes flâmes
Tout ce qui de nos sens excite les transports,
Afin que, toujours prêts, nous puissions dans nos âmes
Du démon de la chair vaincre tous les efforts.

POUR chanter ici tes louanges,
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour :
Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec tes anges
Les biens qu'à tes élus assure ton amour.

PÈRE des anges et des hommes,
Sacré Verbe, Esprit Saint, profonde Trinité,
Sauve-nous ici bas des périls où nous sommes,
Et qu'on loue à jamais ton immense bonté.

A LAUDES.

Aurora jam spargit polum, etc.

L'AURORE brillante et vermeille
Prépare le chemin au soleil qui la suit ;
Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille :
Retirez-vous, démons qui volez dans la nuit.

FUYEZ, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés ;
Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous avez présentés !

CHANTONS l'Auteur de la lumière,
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin ;
Et qu'en le bénissant notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin.

GLOIRE à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit Saint! qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE LUNDI A VÊPRES.

Immense cœli Conditor, etc.

GRAND DIEU, qui vis les cieux se former sans matière,
A ta voix seulement;
Tu séparas les eaux, leur marquant pour barrière
Le vaste firmament.

SI la voûte céleste a ses plaines liquides,
La terre a ses ruisseaux,
Qui, contre les chaleurs, portent aux champs arides
Le secours de leurs eaux.

SEIGNEUR, qu'ainsi les eaux de ta grace féconde
Réparent nos langueurs:
Que nos sens désormais vers les appas du monde
N'entraînent plus nos cœurs.

FAIS briller de ta foi les lumières propices
A nos yeux éclairés;
Qu'elle arrache le voile à tous les artifices
Des enfers conjurés.

RÈGNE, ô Père éternel, Fils, sagesse increée,
Esprit Saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
Et ne changes jamais.

LE MARDI A VÊPRES.

Telluris ingens Conditor, etc.

TA sagesse, grand Dieu, dans tes œuvres tracée
Débrouilla le chaos;
Et fixant sur son poids la terre balancée,
La sépara des flots.

PAR-LA, son sein fécond, de fleurs et de feuillages
L'embellit tous les ans,
L'enrichit de doux fruits, couvre de pâturages
Ses vallons et ses champs.

SEIGNEUR, fais de ta grace à notre âme abattue
Goûter les fruits heureux;
Et que puissent nos pleurs de la chair corrompue
Eteindre en nous les feux!

QUE sans cesse nos cœurs, loin du sentier des vices,
Suivent tes volontés;
Qu'innocents à tes yeux ils fondent leurs délices
Sur tes seules bontés.

RÉGNE, ô Père éternel, etc.

LE MERCREDI A VÊPRES.

Cœli Deus sanctissime, etc.

GRAND DIEU ! qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée
Peins le cintre des cieux :

PAR toi roule à nos yeux sur un char de lumière
Le clair flambeau des jours ;
De tant d'astres par toi la lune en sa carrière
Vois le différent cours.

AINSI sont séparés les jours des nuits prochaines,
Par d'immuables lois :
Ainsi tu fais connaître à des marques certaines
Les saisons et les mois.

SEIGNEUR, répands sur nous ta lumière céleste ;
Guéris nos maux divers :
Que ta main secourable, aux démons si funeste,
Brise enfin tous nos fers.

RÈGNE, ô Père éternel, etc.

LE JEUDI A VÊPRES.

Magnæ Deus potentiæ, etc.

SEIGNEUR, tant d'animaux par toi des eaux fécondes
Sont produits à ton choix ;
Que leur nombre infini peuple ou les mers profondes,
Ou les airs, ou les bois.

CEUX-LA sont humectés des flots que la mer roule,
Ceux-ci de l'eau des cieux,
Et de la même source ainsi sortis en foule
Occupent divers lieux.

FAIS, ô Dieu tout-puissant, fais que tous les fidèles,
A ta grace soumis,
Ne retombent jamais dans les chaînes cruelles
De leurs fiers ennemis.

QUE par toi soutenus, le joug pesant des vices
Ne les accable pas ;
Qu'un orgueil téméraire en d'affreux précipices
N'engage point leurs pas.

RÈGNE, ô Père éternel, etc.

LE VENDREDI A VEPRES.

Plasmator hominis Deus, etc.

CRÉATEUR des humains, grand Dieu, souverain maître
De ce vaste univers!
Qui du sein de la terre à ton ordre vis naître
Tant d'animaux divers.

A CES grands corps sans nombre et différents d'espèce,
Animés à ta voix,
L'homme fut établi par ta haute sagesse
Pour imposer ses lois.

SEIGNEUR, qu'ainsi ta grace à nos vœux accordée
Règne dans notre cœur!
Que nul excès honteux, que nulle impure idée
N'en chasse la pudeur!

QU'UN saint ravissement éclate en notre zèle!
Guide toujours nos pas;
Fais d'une paix profonde à ton peuple fidèle
Goûter les doux appas.

RÈGNE, ô Père éternel, etc.

LE SAMEDI A VÊPRES.

O lux, beata Trinitas, etc.

Source éternelle de lumière,
Trinité souveraine et très-simple unité,
Le visible soleil va finir sa carrière :
Fais luire dans nos cœurs l'invisible clarté.

Qu'au doux concert de tes louanges
Notre voix et commence et finisse le jour,
Et que notre âme enfin chante avec tes saints anges
Le cantique éternel de ton céleste amour.

Adorons le Père suprême,
Principe sans principe, abyme de splendeur,
Le Fils, Verbe du Père, engendré dans lui-même,
L'Esprit des deux qu'il lie, amour, don, paix, ardeur.

CANTIQUES SPIRITUELS.

CANTIQUE PREMIER,

A LA LOUANGE DE LA CHARITÉ.

Tiré de S. Paul, Ire. aux Corinthiens, ch. 14.

Les méchants m'ont vanté leurs mensonges frivoles;
Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle vérité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste charité.

En vain je parlerais le langage des anges;
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirais tout l'univers:
Sans amour ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale,
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abymes
Des mystères les plus sublimes,
Et de lire dans l'avenir?
Sans amour ma science est vaine
Comme le songe dont à peine
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes?
Que dans les arides campagnes
Les torrents naissent sous mes pas?
Ou que, ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière,
Si l'amour ne l'anime pas?

Oui, mon Dieu, quand mes mains de tout mon héritage
Aux pauvres feraient le partage;
Quand même pour le nom chrétien,
Bravant les croix les plus infâmes,
Je livrerais mon corps aux flâmes,
Si je n'aime, je ne suis rien.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la grace!
Avec toi marche la douceur,
Que suit avec un air affable
La patience, inséparable
De la paix son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres
De la nuit compagnes funèbres,
Telle tu chasses d'un coup-d'œil
L'envie aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Des vices, enfants de l'orgueil.

Libre d'ambition, simple et sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice,
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colère farouche
Sur un cœur que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt?

Aux faiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire?
L'amour sait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles;
Le don des langues, les miracles,
La science aura son déclin:
L'amour, la charité divine,
Eternelle en son origine,
Ne connaîtra jamais de fin.

Nos clartés ici bas ne sont qu'énigmes sombres:
Mais Dieu, sans voiles et sans ombres,
Nous éclairera dans les cieux;
Et ce soleil inaccessible,
Comme à ses yeux je suis visible,
Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice.
De notre céleste édifice
La foi vive est le fondement :
La sainte espérance l'élève ;
L'ardente charité l'achève,
Et l'assure éternellement.

Quand pourrai-je t'offrir, ô charité suprême !
Au sein de la lumière même
Le cantique de mes soupirs ?
Et toujours brûlant pour ta gloire,
Toujours puiser et toujours boire
Dans la source des vrais plaisirs ?

CANTIQUE II.

Sur le bonheur des Justes, et sur le malheur des Réprouvés.

Tiré de la Sagesse, chap. 5.

Heureux qui, de la sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la richesse
L'espoir de ses derniers jours !
La mort n'a rien qui l'étonne ;
Et dès que son Dieu l'ordonne,

Son âme, prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces insensés, qui du monde,
Seigneur, vivent enivrés;
Quand, par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus,
Leurs yeux, du fond de l'abyme,
Près de ton trône sublime
Verront briller tes élus!

Infortunés que nous sommes!
Où s'égaraient nos esprits?
Voilà, diront-ils, ces hommes
Vils objets de nos mépris:
Leur sainte et pénible vie
Nous parut une folie;
Mais, aujourd'hui triomphants,
Le ciel chante leur louange,
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ses enfants.

Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,

Hélas ! nous avons marché !
Dans une route insensée
Notre âme en vain s'est lassée
Sans se reposer jamais,
Fermant l'œil à la lumière
Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix.

De nos attentats injustes
Quel fruit nous est-il resté ?
Où sont les titres augustes
Dont notre orgueil s'est flatté ?
Sans amis et sans défense,
Au trône de la vengeance
Appelés en jugement,
Faibles et tristes victimes,
Nous y venons de nos crimes
Accompagnés seulement

Ainsi, d'une voix plaintive,
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisait leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices ;
Et, par une égale loi,
Tes saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

CANTIQUE III.

Plainte d'un Chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au dedans de lui-même.

Tiré de S. Paul aux Romains, ch. 7.

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidelle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, et n'accomplis jamais :
Je veux ; mais, ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O grace ! ô rayon salutaire !
Viens me mettre avec moi d'accord ;
Et, domtant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

CANTIQUE IV.

Sur les vaines occupations des gens du Siècle.

Tiré de divers endroits d'Isaïe et de Jérémie.

QUEL charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui !
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit.
Enfants des hommes, dit-elle

De vos soins quel est le fruit?
Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant?

Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment:
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui me veut suivre.
Approchez. Voulez-vous vivre?
Prenez, mangez, et vivez.

O Sagesse! ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pole
La terre au milieu des airs.
Tu dis; et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu règnes.
Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser?

Le Verbe, image du Père,
Laissa son trône éternel,
Et d'une mortelle mère
Voulut naître homme et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissait la victime,
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint, pauvre et misérable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'âme, heureusement captive,
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde ;
Elle invite tout le monde :
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des citernes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment.

PREMIERE LETTRE DE M. RACINE

A l'auteur des Hérésies imaginaires et des deux Visionnaires.

MONSIEUR,

JE vous déclare que je ne prends point de parti entre monsieur Desmarêts et vous. Je laisse à juger au monde quel est le visionnaire de vous deux. J'ai lu jusqu'ici vos lettres avec assez d'indifférence, quelquefois avec plaisir, quelquefois avec dégoût, selon qu'elles me semblaient bien ou mal écrites. Je remarquais que vous prétendiez prendre la place de l'auteur des petites lettres [1]; mais je remarquais en même temps que vous étiez beaucoup au dessous de lui, et qu'il y avait une grande différence entre une Provinciale et une Imaginaire.

Je m'étonnais même de voir le Port-Royal aux mains avec MM. Chamillard [2] et Desmarêts. Où est cette fierté, disais-je, qui n'en voulait qu'au pape, aux archevêques et aux jésuites ? et j'admirais en

[1] Des Lettres provinciales.

[2] Docteur de Sorbonne.

secret la conduite de ces pères, qui vous ont fait prendre le change, et qui ne sont plus maintenant que les spectateurs de vos querelles. Ne croyez pas pour cela que je vous blâme de les laisser en repos : au contraire, si j'ai à vous blâmer de quelque chose, c'est d'étendre vos inimitiés trop loin, et d'intéresser dans le démêlé que vous avez avec Desmarêts, cent autres personnes dont vous n'avez aucun sujet de vous plaindre.

Et qu'est-ce que les romans et les comédies peuvent avoir de commun avec le jansénisme? Pourquoi voulez-vous que ces ouvrages d'esprit soient une occupation peu honorable devant les hommes, et horrible devant Dieu? Faut-il, parce que Desmarêts a fait autrefois un roman et des comédies, que vous preniez en aversion tous ceux qui se sont mêlés d'en faire? Vous avez assez d'ennemis : pourquoi en chercher de nouveaux? O que le provincial était bien plus sage que vous! Voyez comme il flatte l'académie, dans le temps même qu'il persécute la sorbonne. Il n'a pas voulu se mettre tout le monde sur les bras : il a ménagé les faiseurs de romans; il s'est fait violence pour les louer; car, Dieu merci, vous ne louez jamais que ce que vous faites. Et croyez-moi, ce sont peut-être les seules gens qui vous étaient favorables.

Mais, si vous n'étiez pas content d'eux, il ne fallait pas tout d'un coup les injurier. Vous pouviez employer des termes plus doux que ces mots d'*em-*

poisonneurs publics [1] et de *gens horribles parmi les chrétiens*. Pensez-vous que l'on vous en croie sur votre parole? Non, non, monsieur : on n'est point accoutumé à vous croire si légèrement. Il y a vingt ans que vous dites tous les jours que les cinq propositions ne sont pas dans Jansénius ; cependant on ne vous croit pas encore.

Mais nous connaissons l'austérité de votre morale. Nous ne trouvons point étrange que vous damniez les poètes ; vous en damnez bien d'autres qu'eux. Ce qui nous surprend, c'est de voir que vous voulez empêcher les hommes de les honorer. Hé, monsieur! contentez-vous de donner les rangs dans l'autre monde ; ne réglez point les récompenses de celui-ci. Vous l'avez quitté il y a longtemps : laissez-le juger des choses qui lui appartiennent ; plaignez-le, si vous voulez, d'aimer les bagatelles et d'estimer ceux qui les font, mais ne leur enviez point de misérables honneurs auxquels vous avez renoncé.

Aussi bien il ne vous sera pas facile de les leur ôter : ils en sont en possession depuis trop de siècles. Sophocle, Euripide, Térence, Homère et Virgile nous sont encore en vénération, comme ils l'ont été

[1] *D'empoisonneurs publics*, etc. Voyez le passage de la *première Visionnaire*. « Ces qualités, *de faire des romans et des « pièces de théâtre*, qui ne sont pas fort honorables au jugement « des honnêtes gens, sont horribles, étant considérées selon les « principes de la religion chrétienne et les règles de l'évangile. Un « faiseur de romans et un poète de théâtre sont des empoisonneurs « publics, non des corps, mais des âmes, etc. »

dans Athènes et dans Rome. Le temps, qui a abattu les statues qu'on leur a élevées à tous, et les temples même qu'on a élevés à quelques-uns d'eux, n'a pas empêché que leur mémoire ne vînt jusqu'à nous. Notre siècle, qui ne croit pas être obligé de suivre votre jugement en toutes choses, nous donne tous les jours des marques de l'estime qu'il fait de ces sortes d'ouvrages, dont vous parlez avec tant de mépris; et malgré toutes ces maximes sévères que toujours quelque passion vous inspire, il ose prendre la liberté de considérer toutes les personnes en qui l'on voit luire quelques étincelles du feu qui échauffa autrefois ces grands génies de l'antiquité.

Vous croyez sans doute qu'il est bien plus honorable de faire des *Enluminures*, des *Chamillardes* et des *Onguents pour la brûlure* [1]. Que voulez-vous? Tout le monde n'est pas capable de s'occuper à des choses si importantes; tout le monde ne peut pas écrire contre les jésuites: on peut arriver à la gloire par plus d'une voie.

Mais, direz-vous, il n'y a plus maintenant de gloire à composer des romans et des comédies. Ce que les payens ont honoré est devenu horrible parmi les chrétiens. Je ne suis pas un théologien comme vous; je prendrai pourtant la liberté de vous dire que l'église ne nous défend point de lire les poètes,

[1] *Des Enluminures, des Chamillardes*, etc. ce sont les titres de quelques livres que MM. de Port-Royal écrivaient en ce temps-là contre leurs adversaires.

qu'elle ne nous commande point de les avoir en horreur. C'est en partie dans leur lecture que les anciens pères se sont formés. Saint Grégoire de Nazianze n'a pas fait de difficulté de mettre la passion de Notre-Seigneur en tragédie. Saint Augustin cite Virgile aussi souvent que vous citez saint Augustin.

Je sais bien qu'il s'accuse de s'être laissé attendrir à la comédie, et d'avoir pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce que vous concluez de là? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile et ne plus aller à la comédie? Mais saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'église; est-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'église?

Et vous autres qui avez succédé à ces pères, de quoi vous êtes-vous avisés de mettre en français les comédies de Térence? Fallait-il interrompre vos saintes occupations pour devenir des traducteurs de comédies? Encore si vous nous les aviez données avec leurs graces, le public vous serait obligé de la peine que vous avez prise. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertés : mais vous dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté, ne sert qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi vous voilà vous-mêmes au rang des *empoisonneurs*.

Est-ce que vous êtes maintenant plus saints que vous n'étiez en ce temps-là? Point du tout; mais en ce temps-là Desmarêts n'avait pas écrit contre vous. Le crime du poète vous a irrités contre la poésie. Vous

n'avez pas considéré que ni monsieur d'Urfé, ni Corneille, ni Gomberville votre ancien ami, n'étaient point responsables de la conduite de Desmarêts: vous les avez tous enveloppés dans sa disgrace. Vous avez même oublié que mademoiselle de Scudéry avait fait une peinture avantageuse du Port-Royal dans sa Clélie. Cependant j'avais ouï dire que vous aviez souffert patiemment qu'on vous eût loués dans ce livre horrible. L'on fit venir au désert le volume qui parlait de vous : il y courut de main en main, et tous les solitaires voulurent voir l'endroit où ils étaient traités d'*illustres*. Ne lui a-t-on pas même rendu ses louanges dans l'une des *Provinciales?* et n'est-ce pas elle que l'auteur entend, lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans la connaître?

Mais, monsieur, si je m'en souviens, on a loué même Desmarêts dans ces lettres. D'abord l'auteur en avait parlé avec mépris, sur le bruit qui courait qu'il travaillait aux apologies des jésuites. Il vous fit savoir qu'il n'y avait point de part : aussitôt il fut loué comme un homme d'honneur, et comme un homme d'esprit.

Tout de bon, monsieur, ne vous semble-t-il pas qu'on pourrait faire sur ce procédé les mêmes réflexions que vous avez faites tant de fois sur le procédé des jésuites? Vous les accusez de n'envisager dans les personnes, que la haine ou l'amour qu'on avait pour leur compagnie. Vous deviez éviter de leur ressembler. Cependant on vous a vus de tout

temps louer et blâmer le même homme, selon que vous étiez contents ou mal satisfaits de lui. Sur quoi je vous ferai souvenir d'une petite histoire que m'a contée autrefois un de vos amis : elle marque assez bien votre caractère.

Il disait qu'un jour deux capucins arrivèrent à Port-Royal, et y demandèrent l'hospitalité. On les reçut d'abord assez froidement, comme tous les religieux y étaient reçus. Mais enfin il était tard, et l'on ne put pas se dispenser de les recevoir. On les mit tous deux dans une chambre, et on leur porta à souper. Comme ils étaient à table, le diable, qui ne voulait pas que ces bons pères soupassent à leur aise, mit dans la tête de quelqu'un de vos messieurs, que l'un de ces capucins était un certain père Maillard, qui s'était depuis peu signalé à Rome en sollicitant la bulle du pape contre Jansénius. Ce bruit vint aux oreilles de la mère Angélique [1]. Elle accourt au parloir avec précipitation, et demande qu'est-ce qu'on a servi aux capucins, quel pain et quel vin on leur a donné. La tourière lui répond qu'on leur a donné du pain blanc et du vin des messieurs. Cette supérieure zélée commande qu'on le leur ôte, et que l'on mette devant eux du pain des valets et du cidre. L'ordre s'exécute. Ces bons pères, qui avaient bu chacun un coup, sont bien

[1] *Mère Angélique.* Angélique Arnauld, abbesse de Port-Royal. Elle était sœur de monsieur Arnauld, docteur de Sorbonne, et de monsieur d'Andilli.

étonnés de ce changement. Ils prennent pourtant la chose en patience, et se couchent, non sans admirer le soin qu'on prenait de leur faire faire pénitence. Le lendemain ils demandèrent à dire la messe, ce qu'on ne put pas leur refuser. Comme ils la disaient, monsieur de Bagnols entra dans l'église, et fut bien surpris de trouver le visage d'un capucin de ses parents, dans celui que l'on prenait pour le père Maillard. Monsieur de Bagnols avertit la mère Angélique de son erreur, et l'assura que ce père était un fort bon religieux, et même dans le cœur assez ami de la vérité. Que fit la mère Angélique? elle donna des ordres tout contraires à ceux du jour de devant. Les capucins furent conduits avec honneur de l'église dans le réfectoire, où ils trouvèrent un bon déjeûner qui les attendait, et qu'ils mangèrent de fort bon cœur, bénissant Dieu qui ne leur avait pas fait manger leur pain blanc le premier.

Voilà, monsieur, comme vous avez traité Desmarêts, et comme vous avez toujours traité tout le monde. Qu'une femme fût dans le désordre, qu'un homme fût dans la débauche, s'ils se disaient de vos amis, vous espériez toujours de leur salut; s'ils vous étaient peu favorables, quelque vertueux qu'ils fussent, vous appréhendiez toujours le jugement de Dieu pour eux. La science était traitée comme la vertu. Ce n'était pas assez, pour être savant, d'avoir étudié toute sa vie, d'avoir lu tous les auteurs; il fallait avoir lu Jansénius, et n'y avoir point lu les propositions.

Je ne doute point que vous ne vous justifiiez par l'exemple de quelque père : car qu'est-ce que vous ne trouvez point dans les pères? Vous nous direz que saint Jérôme a loué Rufin comme le plus savant homme de son siècle, tant qu'il a été son ami ; et qu'il traita le même Rufin comme le plus ignorant de son siècle, depuis qu'il se fut jeté dans le parti d'Origène. Mais vous m'avouerez que ce n'est pas cette inégalité de sentiments qui l'a mis au rang des saints et des docteurs de l'Eglise.

Et, sans sortir encore de l'exemple de Desmarêts, quelles exclamations ne faites-vous point sur ce qu'un homme qui a fait autrefois des romans, et qui confesse, à ce que vous dites, qu'il a mené une vie déréglée, a la hardiesse d'écrire sur les matières de la religion. Dites-moi, monsieur, que faisait dans le monde monsieur le Maître? Il plaidait, il faisait des vers : tout cela est également profane, selon vos maximes. Il avoue aussi, dans une lettre, qu'il a été dans le dérèglement, et qu'il s'est retiré chez vous pour pleurer ses crimes. Comment donc avez-vous souffert qu'il ait tant fait de traductions, tant de livres sur les matières de la grace? Ho! ho! direz-vous, il a fait auparavant une longue et sérieuse pénitence : il a été deux ans entiers a bêcher le jardin, à faucher les prés, à laver les vaisselles ; voilà ce qui l'a rendu digne de la doctrine de saint Augustin. Mais, monsieur, vous ne savez pas quelle a été la pénitence de Desmarêts ; peut-être a-t-il fait plus

que tout cela. Croyez-moi, vous n'y regarderiez point de si près, s'il avait écrit en votre faveur: c'était là le seul moyen de sanctifier une plume profanée par des romans et des comédies.

Enfin, je vous demanderais volontiers ce qu'il faut que nous lisions, si ces sortes d'ouvrages nous sont défendus. Encore faut-il que l'esprit se délasse quelquefois: nous ne pouvons pas toujours lire vos livres. Et puis, à vous dire la vérité, vos livres ne se font plus lire comme ils faisaient. Il y a longtemps que vous ne dites plus rien de nouveau. En combien de façons avez-vous conté l'histoire du pape Honorius! Que l'on regarde ce que vous avez fait depuis dix ans, vos disquisitions, vos dissertations, vos réflexions, vos considérations, vos observations, on n'y trouvera aucune chose, sinon que les propositions ne sont pas dans Jansénius. Hé, messieurs! demeurez-en là; ne le dites plus. Aussi bien, à vous parler franchement, nous sommes résolus d'en croire plutôt le pape et le clergé de France que vous.

Pour vous, monsieur, qui entrez maintenant en lice contre Desmarêts, nous ne refusons point de lire vos lettres. Poussez votre ennemi à toute rigueur; examinez chrétiennement ses mœurs et ses livres; feuilletez les registres du châtelet; employez l'autorité de saint Bernard pour le déclarer visionnaire; établissez de bonnes règles pour nous aider à reconnaître les fous; nous nous en servirons en temps et lieux. Mais ne lui portez point de coups

qui puissent retomber sur les autres. Surtout, je vous le répète, gardez-vous bien de croire vos lettres aussi bonnes que les *Lettres provinciales ;* ce serait une étrange vision que celle-là. Je vois bien que vous voulez attrapper ce genre d'écrire. L'enjouement de monsieur Pascal a plus servi à votre parti que tout le sérieux de monsieur Arnauld. Mais cet enjouement n'est point du tout votre caractère. Vous retombez dans les froides plaisanteries des *Enluminures.* Vos bons mots ne sont d'ordinaire que de basses allusions. Vous croyez dire, par exemple, quelque chose de fort agréable, quand vous dites, sur une exclamation que fait monsieur Chamillard, que *son grand O n'est qu'un* o *en chiffre ;* et quand vous l'avertissez de ne pas suivre le grand nombre, *de peur d'être un docteur à la douzaine,* on voit bien que vous vous efforcez d'être plaisant. Mais ce n'est pas le moyen de l'être.

Retranchez-vous donc sur le sérieux ; remplissez vos lettres de longues et doctes périodes ; citez les pères ; jetez-vous souvent sur les injures, et presque toujours sur les antithèses : vous êtes appelés à ce style ; il faut que chacun suive sa vocation.

Je suis, etc.

SECONDE LETTRE DE M. RACINE,

EN RÉPONSE

A celles de MM. DUBOIS et BARBIER D'AUCOURT.

JE pourrais, messieurs, vous faire le même compliment que vous me faites ; je pourrais vous dire qu'on vous fait beaucoup d'honneur de vous répondre : mais j'ai une plus haute idée de tout ce qui sort de Port-Royal, et je me tiens au contraire fort honoré d'entretenir quelque commerce avec ceux qui approchent de si grands hommes. Toute la grace que je vous demande, c'est qu'il me soit permis de vous répondre en même temps à tous deux ; car, quoique vos lettres soient écrites d'une manière bien différente, il suffit que vous combattiez pour la même cause ; je n'ai point d'égard à l'inégalité des vos humeurs, et je ferais conscience de séparer deux jansénistes. Aussi bien, je vois que vous me reprochez à peu près les mêmes crimes ; toute la différence qu'il y a, c'est que l'un me les reproche avec chagrin, et tâche partout d'émouvoir la pitié et l'indignation de ses lecteurs, au lieu que l'autre s'est chargé de les réjouir. Il est vrai que vous n'êtes pas

venus à bout de votre dessein : le monde vous a laissé rire et pleurer tout seuls. Mais le monde est d'une étrange humeur ; il ne vous rend point justice : pour moi, qui fais profession de vous la rendre, je vous puis assurer au moins que le mélancolique m'a fait rire, et que le plaisant m'a fait pitié. Ce n'est pas que vous demeuriez toujours dans les bornes de votre partage : il prend quelquefois envie au plaisant de se fâcher, et au mélancolique de s'égayer ; car, sans compter la manière ingénieuse dont il nous peint ces Romains qu'on voyait *à la tête d'une armée et à la queue d'une charrue*, il me dit assez galamment, *que si je veux me servir de l'autorité de saint Grégoire en faveur de la tragédie, il faut me résoudre à être toute ma vie le poète de la Passion.* Voyez à quoi l'on s'expose, quand on force son naturel ; il n'a pu rire sans abuser du plus saint de nos mystères, et la seule plaisanterie qu'il fait est une impiété.

Mais vous vous accordez surtout dans la pensée que je suis un poète de théâtre, vous en êtes pleinement persuadés ; et c'est le sujet de toutes vos réflexions sévères et enjouées. Où en seriez-vous, messieurs, si l'on découvrait que je n'ai point fait de comédies ? Voilà bien des lieux communs hasardés, et vous auriez pénétré inutilement tous les replis du cœur d'un poète.

Par exemple, messieurs, si je supposais que vous êtes deux grands docteurs ; si je prenais mes mesures là-dessus, et qu'ensuite (car il arrive des choses

plus extraordinaires) on vînt à découvrir que vous n'êtes rien moins tous deux que de savants théologiens, que ne diriez-vous point de moi? Vous ne manqueriez pas encore de vous écrier que je ne me connais point en auteurs, que je confonds les *Chamillardes* avec les *Visionnaires*, et que je prends des hommes fort communs pour de grands hommes: aussi ne prétendez pas que je vous donne cet avantage sur moi; j'aime mieux croire, sur votre parole, que vous ne savez pas les pères, et que vous n'êtes tout au plus que les très-humbles serviteurs des *Imaginaires*.

Je croirai même, si vous voulez, que vous n'êtes point de Port-Royal, comme le dit un de vous, quoiqu'à dire le vrai, j'aie peine à comprendre qu'il ait renoncé de gaieté de cœur à sa plus belle qualité. Combien de gens ont lu sa lettre, qui ne l'eussent pas regardée si le Port-Royal ne l'eût adoptée, si ces messieurs ne l'eussent distribuée avec les mêmes éloges qu'un de leurs écrits! Il a voulu peut-être imiter M. Pascal, qui dit dans quelqu'une de ses lettres, qu'il n'est point de Port-Royal. Mais, messieurs, vous ne considérez pas que M. Pascal faisait honneur à Port-Royal, et que Port-Royal vous fait beaucoup d'honneur à tous deux. Croyez-moi, si vous en êtes, ne faites point de difficulté de l'avouer; et si vous n'en êtes point, faites tout ce que vous pourrez pour y être reçus; vous n'avez que cette voie pour vous distinguer. Le nombre de ceux qui

condamnent Jansénius est trop grand : le moyen de se faire connaître dans la foule ? Jetez-vous dans le petit nombre de ses défenseurs ; commencez à faire les importants ; mettez-vous dans la tête que l'on ne parle que de vous, et que l'on vous cherche partout pour vous arrêter ; délogez souvent ; changez de nom, si vous ne l'avez déja fait, ou plutôt n'en changez point du tout ; vous ne sauriez être moins connus qu'avec le vôtre : surtout louez vos messieurs, et ne les louez pas avec retenue. Vous les placez justement après David et Salomon ; ce n'est pas assez, mettez-les devant : vous ferez un peu souffrir leur humilité, mais ne craignez rien ; ils sont accoutumés à bénir tous ceux qui les font souffrir.

Aussi vous vous en acquittez assez bien : vous les voulez obliger à quelque prix que ce soit. C'est peu de les préférer à tous ceux qui ont jamais paru dans le monde ; vous les préférez même à ceux qui se sont le plus signalés dans leur parti ; vous rabaissez M. Pascal pour relever l'auteur des *Imaginaires ;* vous dites que M. Pascal n'a que l'avantage d'avoir eu des sujets plus heureux que lui. Mais, monsieur, vous qui êtes plaisant et qui croyez vous connaître en plaisanterie, croyez-vous que le *pouvoir prochain* et la *grace suffisante* fussent des sujets plus divertissants que tout ce que vous appelez les visions de Desmarêts? Cependant vous ne nous persuaderez pas que les dernières *Imaginaires* soient aussi agréables que les premières *Provinciales :* tout le monde

lisait les unes, et vos meilleurs amis peuvent à peine lire les autres.

Pensez-vous vous-même que je fasse une grande injustice à ce dernier, de lui attribuer une *Chamillarde?* Savez-vous qu'il y a d'assez bonnes choses dans ces *Chamillardes?* Cet homme ne manque pas de hardiesse; il possède assez bien le caractère de Port-Royal; il traite le pape familièrement; il parle aux docteurs avec autorité. Que dis-je? Savez-vous qu'il a fait un grand écrit qui a mérité d'être brûlé? Mais cela serait plaisant, que je prisse contre vous le parti de tous vos auteurs: c'est bien assez d'avoir défendu M. Pascal. Il est vrai que j'ai eu quelque pitié de voir traiter l'auteur des *Chamillardes* avec tant d'inhumanité, et tout cela parce qu'on l'a convaincu de quelques fautes. Il fera mieux une autre fois; il a bonne intention. Il s'est fait cent querelles pour vos amis; voulez-vous qu'il soit mal avec tout le monde, et qu'il ne soit estimé des jésuites ni des jansénistes? Ne craignez-vous pas que l'on vous fasse le même traitement? Car qui empêchera quelqu'un de me répondre, et de me dire, en parlant de vous: Quoi! monsieur, vous avez pu croire que MM. de Port-Royal avaient adopté une lettre si peu digne d'eux! Ne voyez-vous point qu'elle rebat cent fois la même chose; qu'elle est obscure en beaucoup d'endroits, et froide partout? Ils me diront ces raisons et d'autres encore, et j'en serai fâché pour vous; car votre belle humeur tient à peu de chose:

la moindre mortification la suspendra, et vous retomberez dans la mélancolie de votre confrère.

Mais il s'ennuierait peut-être si je le laissais plus longtemps sans l'entretenir : il faut revenir à lui, et faire tout ce que je pourrai pour le divertir. J'avoue que ce n'est pas une petite entreprise ; car, que dire à un homme qui ne prend rien en raillerie, et qui trouve partout des sujets de se fâcher? Ce n'est pas que je condamne sa mauvaise humeur ; il a ses raisons : c'est un homme qui s'intéresse sérieusement dans le succès de vos affaires ; il voit qu'elles vont de pis en pis, et qu'il n'est pas temps de se réjouir. C'est sans doute ce qui fait qu'il s'emporte tant contre la comédie. Comment peut-on aller au théâtre? Comment peut-on se divertir, lorsque la vérité est persécutée, lorsque la fin du monde s'approche, lorsque tout le monde a tantôt signé? Voilà ce qu'il pense, et c'est ce qu'allégua un jour fort à propos un de vos confrères ; car je ne dis rien de moi-même.

C'était chez une personne qui, en ce temps-là, était fort de vos amis ; elle avait eu beaucoup d'envie d'entendre lire le *Tartuffe*, et l'on ne s'opposa point à sa curiosité : on vous avait dit que les jésuites étaient joués dans cette comédie ; les jésuites au contraire se flattaient qu'on en voulait aux jansénistes. Mais il n'importe : la compagnie était assemblée ; Molière allait commencer, lorsqu'on vit arriver un homme fort échauffé, qui dit tout bas à cette personne : Quoi ! madame, vous entendrez une co-

médie le jour que le mystère de l'iniquité s'accomplit, ce jour qu'on nous ôte nos mères ? Cette raison parut convaincante ; la compagnie fut congédiée ; Molière s'en retourna bien étonné de l'empressement qu'on avait eu pour le faire venir, et de celui qu'on avait pour le renvoyer.... En effet, messieurs, quand vous raisonnerez de la sorte, nous n'aurons rien à répondre, il faudra se rendre : car de me demander, comme vous faites, si je crois la comédie une chose sainte, si je la crois propre à faire mourir le vieil homme, je dirai que non ; mais je vous dirai en même temps qu'il y a des choses qui ne sont pas saintes, et qui sont pourtant innocentes. Je vous demanderai si la chasse, la musique, le plaisir de faire des sabots, et quelques autres plaisirs que vous ne vous refusez pas à vous-mêmes, sont fort propres à faire mourir le vieil homme, s'il faut renoncer à tout ce qui divertit, s'il faut pleurer à toute heure ? Hélas ! oui, dira le mélancolique. Mais que dira le plaisant ? Il voudra qu'il lui soit permis de rire quelquefois, quand ce ne serait que d'un jésuite ; il vous prouvera, comme ont fait vos amis, que la raillerie est permise, que les pères ont ri, que Dieu même a raillé. Et vous semble-t-il que les Lettres provinciales soient autre chose que des comédies ? Dites-moi, messieurs, qu'est-ce qui se passe dans les comédies ? On y joue un valet fourbe, un bourgeois avare, un marquis extravagant, et tout ce qu'il y a dans le monde de plus digne de

risée. J'avoue que le Provincial a mieux choisi ses personnages ; il les a cherchés dans les couvents et dans la Sorbonne ; il introduit sur la scène tantôt des jacobins, tantôt des docteurs, et toujours des jésuites. Combien de rôles leur fait-il jouer ? Tantôt il amène un jésuite bon-homme, tantôt un jésuite méchant, et toujours un jésuite ridicule. Le monde en a ri pendant quelque temps ; et le plus austère janséniste aurait cru trahir la vérité que de n'en pas rire.

Reconnaissez donc, monsieur, que puisque nos comédies ressemblent si fort aux vôtres, il faut bien qu'elles ne soient pas si criminelles que vous le dites. Pour les pères, c'est à vous de nous les citer ; c'est à vous ou à vos amis, de nous convaincre par une foule de passages, que l'église nous interdit absolument la comédie en l'état qu'elle est : alors nous cesserons d'y aller, et nous attendrons patiemment que le temps vienne de mettre les jésuites sur le théâtre.

J'en pourrais dire autant des romans, et il semble que vous ne les condamnez pas tout-à-fait. *Mon Dieu, monsieur,* me dit l'un de vous, *que vous avez de choses à faire avant que de lire les romans !* Vous voyez qu'il ne défend pas de les lire, mais il veut auparavant que je m'y prépare sérieusement. Pour moi, je n'en avais pas une idée si haute ; je croyais que ces sortes d'ouvrages n'étaient bons que pour désennuyer l'esprit, pour l'accoutumer à la lecture, et pour le faire passer ensuite à des choses

plus solides. En effet, quel moyen de retourner aux romans, quand on a lu une fois les voyages de Saint-Amour, Wendrok, Palafox, et tous vos auteurs? Sans mentir ils ont toute une autre manière d'écrire que les faiseurs de romans; ils ont toute une autre adresse pour embellir la vérité: ainsi vous avez grand tort quand vous m'accusez de les comparer avec les autres. Je n'ai point prétendu égaler Desmarêts à monsieur le Maître; il ne faut point pour cela que vous souleviez les juges et le palais contre moi; je reconnais de bonne foi que les plaidoyers de ce dernier sont, sans comparaison, plus dévots que les romans du premier. Je crois bien que si Desmarêts avait revu ses romans depuis sa conversion, comme on dit que monsieur le Maître a revu ses plaidoyers, il y aurait peut-être mis de la spiritualité; mais il a cru qu'un pénitent devait oublier tout ce qu'il a fait pour le monde. Quel pénitent, dites-vous, qui fait des livres de lui-même, au lieu que monsieur le Maître n'a jamais osé faire que des traductions? Mais, messieurs, il n'est pas que monsieur le Maître n'ait fait des préfaces, et vos préfaces sont fort souvent de fort gros livres. Il faut bien se hasarder quelquefois; si les saints n'avaient fait que traduire, vous ne traduiriez que des traductions.

Vous vous étendez fort au long sur celle qu'on a faite de Térence; vous dites que je n'en puis tirer aucun avantage, et que le traducteur a rendu un grand service à l'état et à l'église, en expliquant un

auteur nécessaire pour apprendre la langue latine. Je le veux bien ; mais pourquoi choisir Térence ? Cicéron n'est pas moins nécessaire que lui ; il est plus en usage dans les colléges ; il est assurément moins dangereux : car, quand vous nous dites qu'on ne trouve point dans Térence ces passions couvertes que vous craignez tant, il faut bien que vous n'ayiez jamais lu la première et la cinquième scène de l'Andrienne, et tant d'autres endroits des comédies que l'on a traduites : vous y auriez vu ces passions naïvement exprimées ; ou plutôt, il faut que vous ne les ayiez lus que dans le francais, et en ce cas j'avoue que vous les avez pu lire sans danger.

Voilà, messieurs, tout ce que je voulais vous dire ; car pour l'histoire des capucins, il paraît bien, par la manière dont vous la niez, que vous la croyez véritable. L'un de vous me reproche seulement d'avoir pris des capucins pour des cordeliers : l'autre me veut faire croire que j'ai voulu parler du père Mulard. Non, messieurs, je sais combien ce cordelier est décrié parmi vous ; on se plaignait encore en ce temps-là d'un capucin ; et ce sont des capucins qui ont bu le cidre. Il se peut faire que celui qui m'a conté cette aventure, et qui y était présent, n'a pas retenu exactement le nom du père dont on se plaignait ; mais cela ne fait pas que le reste ne soit véritable. Et pourquoi le nier ? quel tort cela fait-il à la mère Augélique ? Cela ne doit point empêcher vos amis d'achever sa vie qu'ils ont commencée ; ils

pourront même se servir de cette histoire, et ils en feront un chapitre particulier, qu'ils intituleront : *De l'esprit de discernement que Dieu avait donné à la sainte mère.*

Vous voyez bien que je ne cherche pas à faire de longues lettres : je ne manquerais pas de matière pour grossir celle-ci. Je pourrais vous rapporter cent de vos passages, comme vous rapportez presque tous les miens ; mais, ou ils seraient ennuyeux, et je ne veux pas que vous vous ennuyiez vous-mêmes ; ou ils seraient divertissants, et je ne veux pas qu'on me reproche, comme à vous, que je ne divertis que par les passages des autres. Je prévois même que je ne vous écrirai pas davantage. Je ne refuse point de lire vos *apologies*, ni d'être spectateur de vos disputes ; mais je ne veux point y être mêlé. Ce serait une chose étrange, que, pour un avis que j'ai donné en passant, je me fusse attiré sur les bras tous les disciples de saint Augustin. Ils n'y trouveraient pas leur compte ; ils n'ont point accoutumé d'avoir affaire à des inconnus. Il leur faut des gens connus et des plus élevés en dignité ; je ne suis ni l'un ni l'autre, et par conséquent je crains peu ces vérités dont vous me menacez. Il se pourrait faire qu'en voulant me dire des injures, vous en diriez au meilleur de vos amis ; croyez-moi, retournez aux jésuites ; ce sont vos ennemis naturels.

Je suis, etc.

De Paris, ce 10 mai 1666.

DISCOURS

Prononcé à l'Académie française, à la réception de M. l'abbé COLBERT, le 30 octobre 1678.

MONSIEUR,

Il m'est sans doute très-honorable de me voir à la tête de cette célèbre compagnie; et je dois beaucoup au hasard de m'avoir mis dans une place où le mérite ne m'aurait jamais élevé. Mais cet honneur, si grand par lui-même, me devient, je l'avoue, encore plus considérable, quand je songe que la première fonction que j'ai à faire dans la place où je suis, c'est de vous expliquer les sentiments que l'Académie a pour vous.

Vous croyez lui devoir des remercîments pour l'honneur que vous dites qu'elle vous a fait; mais elle a aussi des graces à vous rendre. Elle vous est obligée, non-seulement de l'honneur que vous lui faites, mais encore de celui que vous avez déja fait à toute la république des lettres.

Oui, monsieur, nous savons combien elles vous sont redevables. Il y a longtemps que l'académie a les yeux sur vous. Aucune de vos démarches ne lui

a été inconnue. Vous portez un nom que trop de raisons ont rendu sacré pour les gens de lettres. Tout ce qui regarde votre illustre maison ne leur saurait plus être ni inconnu, ni indifférent.

Nous avons considéré avec attention les progrès que vous avez faits dans les sciences; mais si vous aviez excité d'abord notre curiosité, vous n'avez guère tardé à exciter notre admiration. Et quels applaudissements n'a-t-on point donnés à cette excellente philosophie que vous avez publiquement enseignée! Au lieu de quelques termes barbares, de quelques frivoles questions que l'on avait accoutumé d'entendre dans les écoles, vous y avez fait entendre de solides vérités, les plus beaux secrets de la nature, les plus importants principes de la métaphysique. Non, monsieur, vous ne vous êtes point borné à suivre une route ordinaire; vous ne vous êtes point contenté de l'écorce de la philosophie, vous en avez approfondi tous les secrets. Vous avez rassemblé ce que les anciens et les modernes avaient de solide et d'ingénieux. Vous avez parcouru tous les siècles pour nous en rapporter les découvertes. L'oserai-je dire? vous avez fait connaître dans les écoles Aristote même, dont on n'y voit souvent que le fantôme.

Cependant cette savante philosophie n'a été pour vous qu'un passage pour vous élever à une plus noble science, je veux dire, à la science de la religion. Et quels progrès n'avez-vous point faits dans

cette étude sacrée? Avec quelles marques d'estime la plus fameuse faculté de l'univers vous a-t-elle adopté, vous a-t-elle associé dans son corps? L'académie a pris part à tous vos honneurs. Elle applaudissait à vos célèbres actions; mais, monsieur, depuis qu'elle vous a vu monter en chaire, qu'elle vous a entendu prêcher les vérités de l'évangile, non-seulement avec toute la force de l'éloquence, mais même avec toute la justesse et toute la politesse de notre langue, alors l'académie ne s'est plus contentée de vous admirer; elle a jugé que vous lui étiez nécessaire. Elle vous a choisi, elle vous a nommé pour remplir la première place qu'elle a pu donner. Oui, monsieur, elle vous a choisi; car (nous voulons bien qu'on le sache) ce n'est point la brigue, ce ne sont point les sollications qui ouvrent les portes de l'académie. Elle va elle-même au devant du mérite; elle lui épargne l'embarras de se venir offrir, elle cherche les sujets qui lui sont propres. Et qui pourrait lui être plus propre que vous? Qui pouvait mieux nous seconder dans le dessein que nous nous sommes tous proposé de travailler à immortaliser les grandes actions de notre auguste protecteur? Qui pouvait mieux nous aider à célébrer ce nombre prodigieux d'exploits dont la grandeur nous accable, pour ainsi dire, et nous met dans l'impuissance de les exprimer? Il nous faut des années entières pour écrire dignement une seule de ses actions.

Cependant chaque année, chaque mois, chaque journée même nous présente une foule de nouveaux miracles. Etonnés de tant de triomphes, nous pensions que la guerre eût porté sa gloire au plus haut point où elle pouvait monter. En effet, après tant de provinces si rapidement conquises, tant de batailles gagnées, les places emportées d'assaut, les villes sauvées du pillage, et toutes ces grandes actions dont vous nous avez fait une si vive peinture, aurait-on pu s'imaginer que cette gloire dût encore croître? La paix qu'il vient de donner à l'Europe nous présente quelque chose de plus grand encore que tout ce qu'il a fait dans la guerre. Je n'ai garde d'entreprendre ici de faire l'éloge de ce héros, après l'éloquent discours que vous venez de nous faire entendre. Non-seulement nous y avons reconnu l'élévation de votre esprit, la sublimité de vos pensées; mais on y voit briller surtout ce zèle pour votre prince, et cette ardente passion pour sa gloire, qui est la marque si particulière à laquelle on reconnaît toute votre illustre famille. Tandis que le chef de la maison, rempli de ce noble zèle, ne donne point de relâche à son infatigable génie; tandis qu'il jette un œil pénétrant jusques dans les moindres besoins de l'état, avec quelle ardeur, quelle vigilance ses enfans, ses frères, ses neveux, tout ce qui lui appartient, s'empressent-ils à le soulager, à le seconder? L'un travaille heureusement à soutenir la gloire de la navigation; l'autre se signale dans les premiers

emplois de la guerre ; l'autre donne tous ses soins à la paix, et renverse tous les obstacles que quelques désespérés voulaient apporter à ce grand ouvrage. Je ne finirais point si je vous mettais devant les yeux tout ce qu'il y a d'illustre dans votre maison. Vous entrez, Monsieur, dans une compagnie que vous trouverez pleine de ce même esprit, de ce même zèle ; car, je le répète encore, nous sommes tous rivaux dans la passion de contribuer quelque chose à la gloire d'un si grand prince : chacun y emploie les différents talents que la nature lui a donnés ; et ce travail même qui nous est commun, ce dictionnaire, qui de soi-même semble une occupation si sèche et si épineuse, nous y travaillons avec plaisir. Tous les mots de la langue, toutes les syllabes nous paraissent précieuses, parce que nous les regardons comme autant d'instruments qui doivent servir à la gloire de notre auguste protecteur.

DISCOURS

Prononcé à l'Académie française, à la réception de MM. T. CORNEILLE et BERGERET, le 2 janvier 1685.

MESSIEURS,

Il n'est pas besoin de dire ici combien l'académie a été sensible aux deux pertes considérables qu'elle a faites presque en même temps, et dont elle serait inconsolable, si, par le choix qu'elle a fait de vous, elle ne les voyait aujourd'hui heureusement réparées.

Elle a regardé la mort de monsieur Corneille comme un des plus grands coups qui la pût frapper: car bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivait; et l'académie, dont il était le doyen, avait au moins la consolation de voir dans la liste où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudirait pas en lui-

même, et ne ressentirait pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite? Vous, monsieur, qui non-seulement étiez son frère, mais qui avez couru longtemps une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie; vous savez en quel état se trouvait la scène française, lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre; les auteurs aussi ignorants que les spectateurs; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce cahos du poème dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre,

et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance, le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentiments! Quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable; enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation, qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher

quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres; personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux.

Oui, monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les états, nous ne craindrons point de dire, à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie, du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, comme ceux de monsieur votre frère, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse: la postérité, qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine. Le même siècle, qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges

suivants on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que sous le règne du plus grand de ses rois a fleuri le plus grand de ses poètes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie ; que même deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restait plus qu'un rayon de connaissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité ; et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remercîments pour LOUIS LE GRAND.

Voilà, monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frère : voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connaître à toute l'Europe. Il en avait d'autres qui, bien que moins éclatantes aux yeux du public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges ; je veux dire, homme de probité et de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami. Vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire, n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il était encore un très-bon académicien. Il aimait, il cultivait nos exercices. Il y apportait surtout cet

esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies. L'a-t-on jamais vu se préférer à aucun de ses confrères? L'a-t-on jamais vu vouloir tirer ici aucun avantage des applaudissements qu'il recevait dans le public? Au contraire, après avoir paru en maître, et pour ainsi dire régné sur la scène, il venait, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées; laissait, pour me servir de ses propres termes, laissait ses lauriers à la porte de l'académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, et de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie.

Vous auriez pu bien mieux que moi, monsieur, lui rendre ici les justes honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être appréhendé avec raison qu'en faisant l'éloge d'un frère avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous en vue, lorsque, tout d'une voix, nous vous avons appelé pour remplir sa place, persuadés que nous sommes que nous retrouverons en vous, non-seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme, mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zèle pour l'académie.

Je m'aperçois qu'en parlant de modestie, de vertu et des autres qualités propres pour l'académie, tout le monde songe ici avec douleur à l'autre perte que

nous avons faite ; je veux dire à la mort du savant M. de Cordemoy, qui, avec tant d'autres talents, possédait au souverain degré toutes les parties d'un véritable académicien ; sage, exact, laborieux, et qui, si la mort ne l'eût point ravi au milieu de son travail, allait peut-être porter l'histoire aussi loin que M. Corneille a porté la tragédie. Mais, après tout ce que vous avez dit sur son sujet, vous, monsieur [1], qui, par l'éloquent discours que vous venez de faire, vous êtes montré si digne de lui succéder, je n'ai garde de vouloir entreprendre un éloge qui, sans rien ajouter à sa louange, ne ferait qu'affaiblir l'idée que vous avez donnée de son mérite.

Nous avons perdu en lui un homme qui, après avoir donné au barreau une partie de sa vie, s'était depuis appliqué tout entier à l'étude de notre ancienne histoire. Nous lui avons choisi pour successeur un homme qui, après avoir été assez longtemps l'organe d'un parlement célèbre, a été appelé à un des plus importants emplois de l'état, et qui, avec une connaissance exacte et de l'histoire et de tous les bons livres, nous apporte encore quelque chose de bien plus utile et de bien plus considérable pour nous, je veux dire la connaissance parfaite de sa merveilleuse histoire de notre protecteur.

Et qui pourra mieux que vous [2] nous aider à parler

[1] M. Bergeret.

[2] M. Bergeret était premier commis de M. de Croissy, ministre et secrétaire d'état pour les affaires étrangères.

de tant de grands événements dont les motifs et les principaux ressorts ont été si souvent confiés à votre fidélité, à votre sagesse? Qui sait mieux à fond tout ce qui s'est passé de mémorable dans les cours étrangères, les traités, les alliances, et enfin toutes les importantes négociations qui, sous son règne, ont donné le branle à toute l'Europe?

Toutefois disons la vérité, monsieur : la voie de la négociation est bien courte sous un prince qui, ayant toujours de son côté la puissance et la raison, n'a besoin, pour faire exécuter ses volontés, que de les déclarer. Autrefois la France, trop facile à se laisser surprendre par les artifices de ses voisins, autant qu'elle était heureuse et redoutable dans la guerre, autant passait-elle pour infortunée dans les accommodements. L'Espagne surtout, l'Espagne, son orgueilleuse ennemie, se vante de n'avoir jamais signé, même au plus fort de nos prospérités, que des traités avantageux, et de regagner souvent par un trait de plume, ce qu'elle avait perdu en plusieurs campagnes. Que lui sert maintenant cette adroite politique dont elle faisait tant de vanité? Avec quel étonnement l'Europe a-t-elle vu, dès les premières démarches du roi, cette superbe nation contrainte de venir jusques dans le Louvre reconnaître publiquement son infériorité, et nous abandonner depuis, par des traités solennels, tant de places si fameuses, tant de grandes provinces, celles même dont ses rois empruntaient leurs plus glorieux titres!

Comment s'est fait ce changement ? Est-ce par une longue suite de négociations traînées? Est-ce par la dextérité de nos ministres dans les pays étrangers? Eux-mêmes confessent que le roi fait tout, voit tout dans les cours où il les envoie, et qu'ils n'ont tout au plus que l'embarras d'y faire entendre avec dignité ce qu'il leur a dicté avec sagesse.

Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière, et dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyait de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, et cet esprit de discorde et de défiance qui soufflait la guerre aux quatre coins de l'Europe, qui l'eût dit, qu'avant la fin du printemps tout serait calme ? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligues ? Comment calmer cette foule d'états et de princes, bien plus irrités de notre puissance que des mauvais traitements qu'ils prétendaient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffiraient pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Allemagne, qui n'en devait examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y était appliquée, n'en était encore qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avait résolu dans son cabinet, qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, et les envoie à son ambassadeur à la Haie. Là-dessus les provinces délibèrent; les ministres des hauts-alliés s'assem-

blent ; tout s'agite, tout se remue ; les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande, les autres redemandent ce qu'on leur a pris ; et tous ont résolu de ne point poser les armes. Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées ; et, comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons ; ici il envoie des généraux à ses alliés ; là, il fait foudroyer Gènes ; il force Alger à lui demander pardon ; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage ses peuples, et les fait jouir par avance des fruits de la paix ; et enfin, comme il l'avait prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter, ou pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avait plu de leur tracer.

Quel avantage pour tous tant que nous sommes, messieurs, qui, chacun selon nos différents talents, avons entrepris de célébrer tant de grandes choses ! Vous n'aurez point, pour les mettre en jour, à discuter, avec des fatigues incroyables, une foule d'intrigues difficiles à développer. Vous n'aurez pas

même à fouiller dans le cabinet de ses ennemis. Leur mauvaise volonté, leur impuissance, leur douleur est publique à toute la terre. Vous n'aurez point à craindre enfin tous ces longs détails de chicanes ennuyeuses qui sèchent l'esprit de l'écrivain, et qui jettent tant de langueur dans la plupart des histoires modernes, où le lecteur qui cherchait des faits, ne trouvant que des paroles, sent mourir à chaque pas son attention, et perd de vue le fil des événements. Dans l'histoire du roi, tout vit, tout marche, tout est en action : il ne faut que le suivre, si l'on peut, et le bien étudier lui seul. C'est un enchaînement continuel de faits merveilleux que lui-même commence, que lui-même achève, aussi clairs, aussi intelligibles quand ils sont exécutés, qu'impénétrables avant l'exécution. En un mot, le miracle suit de près un autre miracle : l'attention est toujours vive, l'admiration toujours tendue ; et l'on n'est pas moins frappé de la grandeur et de la promptitude avec laquelle se fait la paix, que de la rapidité avec laquelle se font les conquêtes.

Heureux ceux qui, comme vous, monsieur, ont l'honneur d'approcher de près ce grand prince, et qui, après l'avoir contemplé avec le reste du monde dans ces importantes occasions où il fait le destin de toute la terre, peuvent encore le contempler dans son particulier, et l'étudier dans les moindres actions de sa vie, non moins grand, non moins héros, non moins admirable, plein d'équité, plein d'humanité, toujours tranquille, toujours maître

de lui, sans inégalité, sans faiblesse ; et enfin le plus sage, le plus parfait de tous les hommes.

EXTRAIT

DU TRAITÉ DE LUCIEN,

Intitulé : *Comment il faut écrire l'Histoire.*

L'HISTOIRE est toute différente de la poésie. Le poète a besoin de tous les dieux : quand il veut peindre Agamemnon, il lui faut la tête et les yeux de Jupiter, la poitrine de Neptune, le bouclier de Mars. L'historien peint Philippe borgne, comme il était.

Alexandre jeta dans l'Hydaspe l'histoire d'Aristobule, qui lui faisait faire des actions merveilleuses qu'il n'avait point faites, et lui dit qu'il lui faisait grace de ne l'y pas faire jeter lui-même.

Il y a des historiens qui croient faire grand plaisir à un prince, en ravalant le mérite de ses ennemis. Achille serait moins grand s'il n'avait pas défait un Hector. D'autres invectivent contre les chefs des ennemis, comme s'ils voulaient les défaire la plume à la main.

Un autre remplira son histoire de petits détails et de mots de l'art, comme ferait un soldat ou un ouvrier qui aurait travaillé dans le camp : un autre emploiera tout son temps à faire d'ennuyeuses

descriptions de l'habillement, ou des armes du général, ou d'un bois ; et quand ils viennent aux grandes affaires, ils y sont tout neufs. Ils pensent attraper le merveilleux, en écrivant des choses contre le vraisemblable, des blessures prodigieuses, des morts incroyables.

L'un se sert quelquefois de phrases belles et magnifiques, comme pourrait faire un poète, et tombe tout-à-coup dans de basses expressions. C'est un homme qui a un pied chaussé d'un brodequin et une sandale à l'autre pied.

Un autre décrit curieusement et fort au long les petites choses, et passe légèrement sur les grandes.

Voilà les principales fautes où peut tomber un historien. Voici les principales qualités qu'il doit avoir.

Les deux plus nécessaires, ce sont un bon sens pour les choses du monde, et une agréable expression. La première est un don du ciel ; l'autre se peut acquérir par un grand travail et une grande lecture des anciens.

Il faut qu'un historien ait vu une armée, des soldats rangés en bataille, ce que c'est qu'une aile, un front, des bataillons, des machines de guerres, etc. et qu'il ne s'en rapporte pas aux yeux d'autrui.

Surtout il doit être libre, n'espérant ni ne craignant rien ; inaccessible aux présents et aux récompenses, ne faisant grace à personne, juge équitable et indifférent, sans pays et sans maître, ἀβασίλευτος.

Qu'il dise les choses comme elles sont, sans les farder ni les déguiser ; car il n'est pas poète, il est narrateur, et par conséquent n'est point responsable de ce qu'il raconte : en un mot, il faut qu'il sacrifie à la seule vérité, et qu'il n'ait pas devant les yeux des espérances aussi courtes que celles de cette vie, mais l'estime de toute la postérité ; qu'il imite cet architecte du phare d'Egypte, qui mit sur du plâtre le nom du roi qui l'employait, mais dessous ce plâtre son propre nom, sachant bien que le plâtre tomberait, et que son nom se verrait éternellement sur la pierre.

Alexandre a dit plus d'une fois : *Oh ! que ne puis-je revenir dans trois ou quatre cents ans, pour entendre de quelle manière les hommes parleront de moi !*

Il ne faut pas se mettre en tête d'avoir un style si magnifique ; il faut s'y prendre plus familièrement. Que le sens à la vérité soit pressé, qu'il y ait du sens et des choses partout, mais que l'expression soit claire, et comme parlent les honnêtes gens ; car, comme l'historien ne doit avoir dans l'esprit que la liberté et la vérité, il faut aussi qu'il n'ait pour but dans son style que la netteté, et de représenter les choses telles qu'elles sont : en un mot, que tout le monde l'entende, et que les savants le louent ; ce qui arrivera s'il se sert d'expressions qui ne soient point trop recherchées ni aussi trop communes.

Il faut pourtant que l'historien ait quelque chose du poète dans les pensées, surtout lorsqu'il viendra

à décrire une bataille, des armées qui se vont choquer, des vaisseaux prêts à combattre : c'est alors qu'il a besoin, pour ainsi dire, d'un vent poétique qui enfle les voiles et qui fasse grossir la mer. Il faut pourtant que l'expression ne s'élève guère de terre.

N'avoir point trop soin de l'harmonie et du son, mais aussi ne pas écorcher les oreilles.

Il faut bien prendre garde de qui on prend des mémoires, et ne consulter que des gens non suspects ou de haine ou de complaisance, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres.

Quand on a fait provision de bons mémoires, alors il faut les coudre et faire comme un corps d'histoire, sec et décharné d'abord, pour y mettre ensuite la chair et les couleurs.

Il faut, comme le Jupiter d'Homère, que l'historien porte les yeux de tous côtés, et qu'il voie aussi bien ce qui se passe dans le parti ennemi, que dans l'autre parti.

Il doit être comme un miroir pur et sans tache, qui reçoit les objets tels qu'ils sont, ne mettant rien du sien qu'une expression naïve, sans se mettre en peine de quelle nature est ce qu'il dit, mais de quelle manière il le doit dire.

Sa narration ne doit pas être décousue : non-seulement les choses doivent se suivre, mais se tenir les unes aux autres.

Il faut savoir ne point s'étendre dans les descriptions : témoin Homère, qui en a pu faire de si belles,

et qui a si souvent passé par dessus courageusement. Ne croyez point que Thucidide soit long dans la description de la peste ; songez de quelle importance est tout ce qu'il dit : il fuit les choses, mais les choses l'arrêtent malgré lui.

On peut s'élever à être orateur dans les harangues, pourvu qu'elles conviennent à celui qui parle.

Il faut être court et circonspect dans les jugements, jamais calomniateur. Il faut toujours être appuyé de preuves. L'historien n'est point devant des juges pour faire le procès à ceux dont il parle : il ne doit point être accusateur, mais historien.

FRAGMENTS HISTORIQUES.

QUAND le cardinal Mazarin sortit de France, il demanda un homme de confiance à monsieur le Tellier, qui lui donna Colbert en priant le cardinal que quand il recevrait de lui des lettres secrètes, il ne les gardât point, mais les rendît à Colbert. Un jour le cardinal en voulut garder une; Colbert lui résista, jusqu'à le mettre en colère.

Le cardinal Mazarin dit à Villeroi quatre jours avant sa mort : *On fait bien des choses en cet état, qu'on ne fait pas se portant bien.* Le lendemain il vit monsieur le prince, lui parla longtemps, et fort affectueusement. Monsieur le prince reconnut après qu'il ne lui avait pas dit un mot de vrai.

Il recommanda au roi trois hommes; Colbert, Lescot jouaillier, et Ratabon des bâtiments.

Monsieur Colbert disait qu'au commencement que le roi prit connaissance des affaires, ce prince lui dit et aux autres ministres : *Je vous avoue franchement que j'ai un fort grand penchant pour les plaisirs; mais si vous vous apercevez qu'il me fasse négliger mes affaires, je vous ordonne de m'en avertir.*

La reine mère savait qu'on arrêterait monsieur Fouquet. On l'avait dit à Laigues, pour le dire à madame de Chevreuse, afin qu'elle y disposât la reine; ce qui se fit à Dampierre. Villeroi le sut aussi. Le roi voulait le faire arrêter dans Vaux : *Quoi, au milieu d'une fête qu'il vous donne,* lui dit la reine !

Le roi, peu avant le jugement de M. Fouquet, dit à la reine dans son oratoire, qu'il voulait qu'elle lui promît une chose qu'il lui demandait ; c'était, si Fouquet était condamné, de ne lui point demander sa grace. Le jour de l'arrêt, il dit chez mademoiselle la Vallière : *S'il eût été condamné à mort, je l'aurais laissé mourir.* Il avait dit à monsieur de Turenne très-fortement, de ne plus se mêler de cette affaire.

Le roi se nettoyant les pieds, un valet-de-chambre qui tenait la bougie, lui laissa tomber sur le pied de la cire toute brûlante : il dit froidement : *Tu aurais aussi bien fait de la laisser tomber à terre.*

A un autre valet-de-chambre qui, en hiver, apporta sa chemise toute froide, il dit encore sans gronder : *Tu me la donneras brûlante à la canicule.*

Un portier du parc qui avait été averti que le roi devait sortir par cette porte, ne s'y trouva pas, et se fit longtemps chercher. Comme il venait tout en courant, c'était à qui lui dirait des injures. Le roi dit : *Pourquoi le grondez-vous ? Croyez-vous qu'il ne soit pas assez affligé de m'avoir fait attendre?*

Le nonce lui dit que si le doge de Gènes, et

quatre des principaux sénateurs venaient, la république demeurerait sans chefs pour la gouverner. Il répondit : *Ils apprendront à mieux gouverner.*

En donnant l'agrément et la dispense d'âge à M. Chopin pour la charge de lieutenant-criminel, le roi lui dit : *Je vous exhorte à suivre plutôt les maximes de vos ancêtres, que les exemples de vos prédécesseurs.*

L'évêque de Metz revenant de son séminaire, où il avait passé dix jours, parlait devant le roi avec exagération du désintéressement de tous ses ecclésiastiques, qui ne faisaient aucun cas, disait-il, ni de bénéfices, ni de richesses, et qui même s'en moquaient : *Vous vous moquez donc bien d'eux,* lui dit le roi.

A son lever, l'archevêque d'Ambrun louait beaucoup la harangue de l'abbé Colbert. Le roi dit à M. de Maulevrier : *Promettez-moi de ne pas dire un mot à Colbert de tout ce que va dire l'archevêque d'Ambrun ;* et ensuite il dit à l'archevêque : *Continuez tant qu'il vous plaira.*

Le chevalier de Lorraine, obligé de se retirer, dit au roi, en prenant congé de lui, qu'il ne voulait plus songer qu'à son salut. Quand il fut sorti, le roi dit : *Le chevalier de Lorraine songe à faire une retraite, et emmène avec lui le père Nantouillet.*

Quand je lui eus récité mon discours, il me dit : *Je vous louerais davantage, si vous ne m'aviez pas tant loué.*

On prétend que les remontrances que lui faisait monsieur Colbert, au sujet des bâtiments, l'avaient chagriné jusques-là qu'il dit une fois à Mansard : *On me donne trop de dégoût, je ne veux plus songer à bâtir.*

Il écrivit à monsieur Colbert peu de jours avant la mort de ce ministre, pour lui commander de manger et de prendre soin de lui. Monsieur Colbert ne dit pas un mot après qu'on lui eut lu cette lettre. On lui apporta un bouillon, et il le refusa. Madame Colbert lui dit : *Ne voulez-vous pas répondre au roi ?* Il lui dit : *Il est bien temps de cela ! c'est au Roi des rois que je songe à répondre.* Comme elle lui disait une autre fois quelque chose de cette nature : il lui dit : *Madame, quand j'étais dans ce cabinet à travailler pour les affaires du roi, ni vous ni les autres n'osiez y entrer ; et maintenant qu'il faut que je travaille aux affaires de mon salut, vous ne me laissez point en repos.* Le vicaire de saint Eustache vint lui dire qu'il avertirait ses paroissiens de prier Dieu pour sa santé. *Non pas cela*, dit monsieur Colbert : *qu'ils prient Dieu de me faire miséricorde.*

TAILLES.

En 1658 56 millions.	En 1680 32 millions.
En 1678 40.	En 1681 35.
En 1679 34.	En 1685 35.

La dépense des bâtiments, en 1685, a monté à 16 millions.

Le nonce Roberti disait : *Bisogna infarinarsi di teologia, e far un fondo di politica.*

Le même nonce disait à monsieur l'abbé le Tellier, depuis archevêque de Reims, qui lui soutenait l'autorité du concile au dessus du pape : *Ou n'ayez qu'un bénéfice, ou croyez à l'autorité du pape.*

Monsieur l'archevêque de Reims répondit à l'évêque d'Autun, qui lui montrait un beau buffet d'argent, en lui disant qu'il était pour les pauvres : *Vous pouviez leur en épargner la façon.*

Quand il fut coadjuteur sous le titre de Naziance, les RR. PP.... lui vinrent demander sa protection. Il leur dit : *Je n'ai point de pouvoir à Reims ; mais à Naziance, tant que vous voudrez.*

On dit qu'à Strasbourg, quand le roi y fit son entrée, les députés des Suisses l'étant venu voir, l'archevêque de Reims, qui vit parmi eux l'évêque de Bâle, dit à son voisin : *C'est quelque misérable, apparemment, que cet évêque. Comment !* lui dit l'autre, *il a cent mille livres de rente. Oh ! oh !* dit l'archevêque, *c'est donc un honnête homme.* Et il lui fit mille caresses.

Mylord Roussel, qui a eu depuis peu le cou coupé à Londres, en montant à l'échafaud donna sa montre au ministre qui l'exhortait à la mort : *Tenez,* dit-il, *voilà qui sert à marquer le temps ; je vais compter par l'éternité.* Ce ministre était monsieur Burnet.

Dikfeld a avoué à un Danois nommé monsieur

Schell, que ce Grandval qui fut exécuté en Hollande pour avoir voulu assassiner le prince d'Orange, avait déclaré, en mourant, que jamais le roi de France n'avait eu connaissance de son dessein ; et que s'étant même voulu adresser à M. de Louvois, celui-ci lui dit que si le roi savait qu'il eût une pareille pensée, il le ferait pendre.

On pensa commencer la guerre dès 1666. Le roi en avait fort envie ; mais il n'y avait rien de prêt. Lorsqu'on la commença, l'artillerie n'était pas prête ; et ce fut une des raisons qui fit qu'on s'arrêta à réparer Charleroi : de là le roi alla à Avesnes, où on fit venir la reine et madame de Montespan.

En 1672, le roi voulut que messieurs de Malte se déclarassent aussi contre les Hollandais ; ils dirent qu'ils ne se déclaraient jamais que contre les Turcs.

Vitry. Affection des habitants, feux de joie, lanternes à toutes les fenêtres. Ils arrachèrent de l'église où le roi devait entendre la messe, la tombe d'un de leurs gouverneurs qui avait été dans le parti de la ligue, de peur que le roi ne vît dans leur église le nom et l'épitaphe d'un rebelle.

Sermaise, vilain lieu. Le fauteuil du roi pouvait à peine tenir dans sa chambre

Commercy. Le bruit de la cour ce jour-là était qu'on retournerait à Paris.

Toul. On séjourna un jour. Le roi fit le tour de la ville, visita les fortifications, et ordonna deux bastions du côté de la rivière.

Metz. On séjourna deux jours. Le maréchal de Créqui s'y rendit, et eut ordre de partir le lendemain. Quantité d'officiers eurent ordre de marcher vers Thionville. Le roi visita encore les fortifications, qu'il fit réparer. Grand zèle des habitants de Metz pour le roi.

Verdun. Le roi y trouva Monsieur, qui avait une grosse fièvre. Il alla visiter la citadelle.

Stenay. Le roi y arriva avant la reine, et alla voir les fortifications de la citadelle. Le roi quitta la reine, et partit le matin à cheval. Il ne trouva point son dîner en chemin; il mangea sous une halle, et but d'un très-mauvais vin.

Aubigny, méchant village. Le roi coucha dans une ferme; il voulait aller le lendemain à Landrecies: mais tout le monde cria que c'était trop loin. Il envoya les maréchaux des logis à Guise: il dîna le lendemain à une abbaye, et fit jaser un moine pour se divertir.

Guise. Grand nombre de charités qu'il faisait en chemin. Une vieille femme demanda où était le roi: on le lui montra; et elle lui dit: *Je vous avais déja vu une fois, vous êtes bien changé.* Le roi approchant de Valenciennes reçut la nouvelle que Gand était investi. A une lieue de Valenciennes le roi m'a montré sept villes tout d'une vue, qui sont maintenant à lui; il me dit: *Vous verrez Tournai, qui vaut bien que je hasarde quelque chose pour le conserver.* Le roi en arrivant à Valenciennes se trouva si las,

qu'il ne pouvait se résoudre à monter jusqu'à sa chambre.

Gand, 4 mars. Le roi trouva Gand investi par le maréchal d'Humières. Il dîna, et alla donner les quartiers, et faire le tour de la place. Le quartier du roi était depuis le petit Escaut jusqu'au grand Escaut; monsieur de Luxembourg depuis le grand Escaut jusqu'au canal du Sas-de-Gand; monsieur de Schomberg entre ce canal et le canal de Bruges; monsieur de Lorges entre le canal de Bruges et le petit Escaut. La Lis passait au travers de son quartier. Monsieur le maréchal d'Humières était dans le quartier du roi. Les lignes de circonvallation étaient communes, et le roi les fit achever; elles étaient de sept lieues de tour. On commença dès le soir à préparer la tranchée. Monsieur de Maran fit faire un boyau dont on s'est servi depuis, et qui a été l'attaque de la droite, qu'on a appelée l'*attaque de Navarre*. Le lendemain 5, la tranchée fut ouverte sur la gauche par le régiment des gardes.

Le roi a dit après la prise de Gand, qu'il y avait plus de trois mois que le roi d'Angleterre avait mandé à Villa-Hermosa, qu'il avait surtout à craindre pour Gand.

Misérable état des Espagnols: ils se rendirent faute de pain. Le gouverneur, vieil et barbu, ne dit au roi que ces paroles: *Je viens rendre Gand à votre majesté; c'est tout ce que j'ai à lui dire.*

Pendant que les armes du roi prospéraient en

Allemagne, ses forces maritimes s'accroissaient considérablement, jusqu'à donner déja de l'inquiétude à ses alliés. Ils s'étaient moqués de tous les projets qu'on faisait en France pour se rendre puissant sur la mer, s'imaginant qu'on se rebuterait bientôt par les difficultés qui se rencontreraient dans l'exécution, et par les horribles dépenses qu'il fallait faire. Ils ne voyaient dans les ports que deux galères, et une douzaine de vaisseaux, dont plus de la moitié tombaient, pour ainsi dire, par pièces, les arsenaux et les magasins entièrement dégarnis, etc.

Prédiction de Campanella sur la grandeur future du dauphin (depuis Louis XIV). Présages sur la même chose. Grotius. La constellation du Dauphin composée de neuf étoiles; les neuf Muses, suivant les astrologues, environnées de l'Aigle, grand génie; du Pégase, puissant en cavalerie; du Sagittaire, infanterie; de l'*Aquarius*, puissance maritime; du Cygne, poètes, historiens, orateurs qui le chanteront. Le Dauphin touche l'équateur, justice. Né le dimanche, jour du soleil. *Ad solis instar beaturus suo calore ac lumine Galliam, Galliæque amicos. Delphinus jam nonam nutricem sugit: aufugiunt omnes, quod mammas earum malè tractet.* Premier janvier 1639.

Le parlement complimenta par députés le roi Henri IV sur la mort de madame Gabrielle. Le premier président, de Harlay, rendant compte de sa députation, dit: *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus.*

Plusieurs choses extravagantes trouvées après la mort de Mézerai dans son inventaire, entre autres, dans un sac de mille francs, ce billet[1] : *C'est ici le dernier argent que j'ai reçu du roi ; aussi depuis ce temps-là n'ai-je jamais dit de bien de lui.*

Dans un sac d'écus d'or, il y avait un écu d'or enveloppé seul dans un papier où était écrit : *Cet écu d'or est du bon roi Louis XII ; et je l'ai gardé pour louer une place d'où je puisse voir pendre le plus fameux financier de notre siècle.* On lui trouva plus de cinquante mille francs en argent, derrière des livres et de tous côtés. Il fit un cabaretier de la Chapelle son légataire universel.

M. Feuillet regardait monsieur faire collation en carême. Monsieur, en sortant de table, lui montra un petit biscuit qu'il prit encore sur la table, en disant : *Cela n'est pas rompre le jeûne, n'est-il pas vrai?* Feuillet lui répondit : *Mangez un veau, et soyez chrétien.*

Alexandre VIII, n'étant encore que monsignor Ottobon, et ayant grande envie d'être cardinal sans qu'il lui en coûtât rien, avait un jardin près duquel la dona Olimpia venait souvent. Il avait à la cour de cette dame un ami, par le moyen duquel il obtint d'elle qu'elle viendrait un jour faire collation dans son jardin. Il l'attendit en effet avec une collation fort propre, et un beau buffet tout aux armes d'Olimpia. Elle s'aperçut bientôt de la chose, et

[1] On lui avait ôté sa pension.

compta déja le buffet pour elle ; car c'était la mode de lui envoyer des fleurs ou des fruits dans des bassins de vermeil, qui lui demeuraient aussi. Au sortir de chez Ottobon, l'ami commun dit à ce prélat qu'Olimpia comprenait bien son dessein galant, et en était charmée. Celui-ci mena son ami dans son cabinet, et lui montra un très-beau collier de perles, en disant : *Ceci ira encore avec la credenza* (le buffet). Quinze jours après il y eut une promotion dans laquelle Ottobon fut nommé, et il renvoya aussitôt le collier de perles chez le marchand, et fit ôter de sa vaisselle les armes d'Olimpia.

M. Pignatelli, maintenant pape, au retour de sa nonciature de Pologne, n'était guère mieux instruit des affaires de ce pays-là que s'il n'eût jamais sorti de Rome. Un jour qu'on parlait du siége de Belgrade, le pape Innocent X, qui avait fort à cœur la guerre du Turc, dit à M. Pignatelli qu'il vînt l'après-dîner l'entretenir sur la situation de Belgrade. Le bon prélat, fort embarrassé, se confia à un capitaine suisse de la garde du pape, qui avait servi quelques années en Hongrie. Ce capitaine fit ce qu'il put pour lui faire comprendre la situation de cette place ; et, lui ouvrant les deux doigts de la main, lui disait : *Eccoci la Sava, ecco il Danuvio ;* et dans la fourche des deux doigts, *ecco Belgrada.* Pignatelli s'en alla à l'audience, tenant ses deux doigts ouverts, et répétant la leçon du Suisse ; mais, sur le point d'entrer, il oublia lequel de ses

deux doigts était la Save et le Danube, et revint au Suisse lui demander la position de ces deux rivières: du reste, pape de grande piété, et aimant fort l'église.

Le courier de l'évêque de Marseille, Fourbin, qui apporta en France la nouvelle de l'élection de Sobieski pour roi de Pologne, alla descendre chez M. le Tellier, et fut renvoyé en Pologne avec une lettre du cardinal de Bonzi pour la reine. Ce cardinal lui mandait que, si le roi son mari voulait, on lui donnerait cent mille écus pour nommer au cardinalat un sujet qui aurait tout l'appui qu'on pouvait desirer pour faire réussir cette nomination; et ce sujet était M. l'archevêque de Reims.

Le roi de Pologne, Sobieski, ne songeait point à reconnaître le prince d'Orange pour roi d'Angleterre, n'ayant ni besoin en Hollande de lui, ni affaire à lui. Un Polonais qui avait besoin d'une recommandation auprès du prince d'Orange, donna trois cents pistoles à un religieux qui était auprès du roi de Pologne, et le roi se laissa gagner par ce religieux.

Comme le roi de Pologne fut monté à cheval pour aller secourir Vienne, la reine le regardait en pleurant, et embrassant un jeune fils qu'elle avait. Le roi lui dit: *Qu'avez-vous à pleurer, Madame?* Elle répondit: *Je pleure de ce que cet enfant n'est pas en état de vous suivre comme les autres.* Le roi, s'adressant au nonce, lui dit: *Mandez au pape que vous m'avez vu à cheval, et que Vienne est secourue.*

Après la levée du siége il écrivit au pape : *Je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu.* Il avait mandé à l'empereur, qu'il n'y avait qu'à ne point craindre les Turcs, et aller à eux.

J'ai ouï dire à M. le prince, aux premières nouvelles de ce siége, que si la tête n'avait pas entièrement tourné aux Allemands, le plus grand bonheur pour l'empereur était que les Turcs eussent assiégé Vienne.

Insolence des bourgeois d'Anvers, qui, dans un feu d'artifice, représentèrent le Grand-Turc, un prince de l'Europe et le diable, ligués tous trois, qu'on faisait sauter en l'air.

Les cardinaux ont envoyé à l'empereur cent mille écus, les dames romaines autant, et le pape deux fois autant.

Le roi, dès qu'il eut reçu la nouvelle du siége levé, l'envoya dire au nonce.

Le roi de Pologne joue tous les soirs à colin-maillard : on le fait jouer de peur qu'il ne s'endorme.

La raison pourquoi le cardinal Mazarin différait tant à accorder les graces qu'il avait promises, c'est qu'il était persuadé que l'espérance est bien plus capable de retenir les hommes dans le devoir, que non pas la reconnaissance. Siri dit que les secrets de ce cardinal étaient souvent trahis et révélés aux ennemis par des domestiques infidèles et intéressés. Il fermait les yeux pour ne pas voir leur fripponnerie ; et c'était là la plus grande récompense dont il

payait leurs services, comme il punissait leur infidélité en ne leur payant point leurs gages.

Il ne donna rien au courier qui lui apporta la nouvelle de la paix de Munster, et ne lui fit pas même payer son voyage ; au lieu que l'empereur donna un riche présent et mille écus de pension à celui qui la lui apporta. La reine de Suède fit noble son courier. Servien était au désespoir. Siri, qui dit encore que ce cardinal était maître de toutes ses passions, excepté l'avarice, ajoute qu'il avait l'artifice de trouver toujours quelque défaut aux plus belles actions des généraux d'armée, non pas tant pour les rendre plus vigilants à l'avenir, que pour diminuer leurs services, et délivrer le roi de la nécessité de les récompenser.

Dans le premier volume des *Memorie recondite*, Siri charge Frà Paolo de n'avoir pas été bon catholique. J'ai relu avec attention cet endroit de son histoire ; sa narration m'a paru fort embarrassée ; et de tout ce qu'il dit, je ne vois pas qu'on puisse tirer aucune démonstration contre la pureté de la foi de Frà Paolo.

Il dit même deux choses qui semblent se contredire ; l'une, que dans le cœur Frà Paolo étoit luthérien ; l'autre, qu'il était en commerce avec des huguenots de France. Il avance le premier fait sur un simple ouï-dire ; il appuie le second sur des dépêches de monsieur Brulart, ambassadeur de France à Venise, qui sont dans la bibliothèque du roi. Ces

dépêches portent, dit Siri, que le nonce du pape en France, ayant surpris des lettres de Frà Paolo à des huguenots, forma le dessein de le déférer à l'inquisition de Venise, et en même temps d'en donner avis au sénat, afin que la république connût de quel théologien elle se servait ; car Frà Paolo avait la qualité de théologien de la république. Mais le nonce, ayant fait réflexion qu'étant ministre du pape, le sénat n'aurait pas grand égard à son témoignage, s'adressa à monsieur Brulart, pour le prier de se charger de la chose, et de se plaindre tant au nom du roi son maître, que pour l'intérêt de la religion, des cabales que Frà Paolo faisait avec les calvinistes de France. Monsieur Brulart, connaissant à quel point la république était prévenue pour Frà Paolo, ne jugea pas à propos d'intenter cette accusation. Cet ambassadeur, en arrivant à Venise, dit Siri, avait eu la curiosité de voir un homme aussi fameux, et voulut lui rendre visite : mais Frà Paolo qui se tenait toujours sur ses gardes, fit dire à l'ambassadeur qu'étant théologien de la république, il ne lui était pas permis d'avoir commerce avec les ministres des princes, sans permission de ses supérieurs, c'est-à-dire, du sénat. Siri ajoute que l'ambassadeur sachant d'ailleurs que c'était un homme sans foi, sans religion, sans conscience, et qui ne croyait pas l'immortalité de l'âme, ne se soucia plus de le connaître, et que la chose en demeura là. Il dit encore que l'ambassadeur avait

apporté pour Frà Paolo des lettres de monsieur de Thou et de monsieur l'Echassier, avocat au parlement, comme voulant insinuer que c'étaient des calvinistes. Tout cela, ce me semble, ne prouve pas grand'chose. Il faudrait avoir rapporté quelques-unes de ces lettres, pour juger si elles étaient hérétiques. Un homme peut écrire à des huguenots, sans être huguenot lui-même ; d'autant plus que Siri, comme j'ai déja remarqué, l'accuse d'avoir été de la confession d'Ausbourg. Siri aurait mieux fait, ou de bien prouver la chose, ou de ne pas noircir légèrement la mémoire d'un homme qui vaut infiniment mieux que lui, et qui peut-être avait plus de religion que Siri même. Je ne sais si ce n'est pas même faire tort à la religion, de dire qu'un homme si généralement estimé n'a point eu de religion. Les impies peuvent abuser de cet exemple.

C'était sur le pensionnaire Wit que roulait la principale conduite des états, homme zélé pour la république, et ennemi de la maison d'Orange, qu'il tenait le plus bas qu'il pouvait. Il avait hérité ces sentiments de son père, vieux magistrat de Dort, qu'on regardait autrefois comme le chef du parti opposé au prince Guillaume. Ce prince, jeune et entreprenant, fier de l'alliance du roi d'Angleterre, qui lui avait donné sa fille, regardait le titre de gouverneur et de capitaine-général des états, comme trop au dessous de lui, et aspirait assez ouvertement à la monarchie. Il fit arrêter Wit dans son hôtel à

la Haie, et l'envoya prisonnier, avec cinq des principaux de ce parti, dans son château de Louvestein. En même temps il marcha vers Amsterdam qu'il avait fait investir, et ne manqua que de quelques heures la prise de cette grande ville. On peut dire, avec assez de certitude, qu'il n'y avait plus de république en Hollande, si la mort de ce prince, qu'on croit même avoir été avancée par quelque breuvage, n'eût interrompu tous ses desseins. Il laissa sa femme enceinte du prince qui vit aujourd'hui, dont elle accoucha deux mois après la mort de son mari. La Zélande et quelques autres provinces voulaient qu'il succédât à toutes les dignités de son père; mais la province de Hollande, où la faction de Wit était la plus forte, empêcha que cette bonne volonté n'eût aucun effet. La charge de gouverneur et de capitaine-général ne fut point remplie, et les états s'emparèrent et de la nomination des magistrats, et de tous les autres priviléges attachés à cette charge. On prétend que le vieil Wit, avant que de mourir, ne cessait d'encourager son fils à l'abaissement de cette maison, dont il regardait l'élévation comme la ruine de la liberté, et qu'il lui répétait souvent ces paroles : *Souviens-toi, mon fils, de la prison de Louvestein.*

Au siége de Cambrai, Vauban n'était pas d'avis qu'on attaquât la demi-lune de la citadelle. Du Metz, brave homme, mais chaud et emporté, persuada au roi de ne pas différer davantage. Ce fut dans cette

contestation que Vauban dit au roi : *Vous perdrez peut-être à cette attaque, tel homme qui vaut mieux que la place.* Du Metz l'emporta : la demi-lune fut attaquée et prise ; mais les ennemis y étant revenus avec un feu épouvantable, ils la reprirent, et le roi y perdit plus de quatre cents hommes et quarante officiers. Vauban, deux jours après, l'attaqua dans les formes, et s'en rendit maître, sans y perdre que trois hommes. Le roi lui promit qu'une autre fois il le laisserait faire.

C'était M. d'Epernau, que M. le prince et M. de Turenne firent gouverneur de Philisbourg, et qui, dans le temps même qu'ils lui déclaraient qu'ils l'avaient choisi pour cela, et qu'ils lui recommandaient de bien faire son devoir, les interrompit pour aller chasser une chèvre qui mangeait un chou sur un bastion.

Depuis l'année 1689, jusqu'au 10 octobre 1695, on a fait pour quatre cent soixante et dix millions d'affaires extraordinaires.

Le roi avoit cette année près de cent mille chevaux et quatre cent cinquante mille hommes de pied : c'était quarante mille chevaux de plus qu'il n'avait dans la guerre de Hollande.

M. de Feuquières avait parlé tout l'hiver de l'avantage qu'on trouveroit à porter le fort de la guerre en Allemagne. Lorsqu'on fut arrivé au Quesnoi, et qu'on sut la prise de Heidelberg, ces discours furent remis sur le tapis. Le roi demanda à Chanlai

un mémoire où il expliquât les raisons pour la Flandre et pour l'Allemagne. Chanlai avoue qu'il appuya un peu trop pour l'Allemagne. Ainsi on résolut dès-lors de pousser de ce côté-là, et le détachement de monseigneur fut résolu. Le roi apprit cette résolution à M. de Luxembourg près de Mons.

Monsieur le maréchal de Lorges dit qu'il avait proposé tout l'hiver le siége de Mayence, comme beaucoup plus important et plus aisé même que celui de Heidelberg. Il prétend aussi que monseigneur lui ayant demandé au-delà du Rhin ce qu'il y avait à faire, il lui répondit qu'il fallait faire ce que César avait fait en Espagne contre les lieutenants de Pompée, c'est-à-dire, faire périr l'armée de monsieur de Bade, en lui coupant les vivres et les fourrages. Monsieur de Boufflers fut de son avis. Monsieur de Choiseul dit : *Cela me passe.* La chose aurait pourtant été exécutée ; mais les nouvelles d'Italie firent prendre d'autres résolutions.

Dans le commencement, Turenne était fort haï des ministres, qu'il bravait tous les jours. Monsieur le Tellier envoyait toujours demander à Humières où l'on allait camper. Il avait décrié dans l'esprit du roi plusieurs maréchaux, surtout le maréchal de Gramont, qui était au désespoir, et qui monta la tranchée à la tête des gardes. Il poussait Duras, et le favorisait en toutes rencontres. Il voulut faire attaquer le château de Tournai par Lauzun, déja favori, quoique d'Humières fût de jour. Bellefonds,

qui était aussi fort favorisé du roi et de monsieur de Turenne, ne voulait point du gouvernement de Lille, pour ne pas quitter la cour; et Turenne le fit donner à Humières, qui se remit en grace avec lui. Après la paix, Turenne eut bien du dessous; il demanda quartier au comte de Gramont, qui l'accablait de plaisanteries devant le roi, et disait que monsieur le prince entendait bien mieux les siéges que Turenne.

Le cardinal Mazarin destinait à Turenne, s'il eût voulu se faire catholique, les plus grands emplois et les premières dignités du royaume, avec une de ses nièces; mais mademoiselle de Bouillon, que la conversion de son frère aîné avait mortellement affligée, fit son possible pour traverser cette seconde conversion.

Le brevet qui fit messieurs de Bouillon princes ne fut point enregistré, comme l'échange l'a été. Ce fut depuis ce brevet que monsieur de Turenne ne voulut plus prendre la qualité de maréchal de France; et ce fut mademoiselle de Bouillon sa sœur qui l'en détourna. Il ne se trouva plus aux assemblées des maréchaux, et envoyait même leur recommander les affaires pour lesquelles on le sollicitait. Les maréchaux furent sur le point de le citer, mais ils n'osèrent.

Vesselini était d'abord chef des mécontents. Après lui, Tekeli : puis celui-ci s'étant tiré adroitement d'affaire, Tekeli prit sa place, homme de fort bonne

maison, seigneur d'Huniade, et des descendants du fameux Huniade. Son père était chevalier de la toison. Il était tout jeune quand on fit le procès à Nadasti et au comte de Serin, et s'enfuit de Vienne pour se retirer en Transilvanie.

Le grand-seigneur ne songeait à rien moins qu'à la réduction des Cosaques, quand ils lui envoyèrent demander sa protection. Il était à la chasse à Larisse, vers la fin du siége de Candie. Ce fut le général Tetera, chef des Cosaques, qui s'y en alla, pour se venger des Polonais qui avaient pris le parti de son secrétaire révolté contre lui. Le grand-seigneur leur donna un étendard pour marque qu'il les prenait en sa protection.

Vers le même temps les Hongrois, irrités de la mort du comte de Serin, envoyèrent aussi demander au grand-seigneur sa protection.

L'empereur, pour ramener les mécontents, leur écrivait pour les exhorter à venir partager avec lui les grands butins qu'il faisait en France.

Catherine de Médicis était fille de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, et de Magdeleine de la Tour, de la maison de Boulogne. Le pape Clément VII son oncle la dota, en la mariant, d'une somme de cent mille écus comptant ; et Magdeleine de la Tour déclara dans son contrat de mariage, qu'elle lui donnait et substituait son droit de succession aux comtés d'Auvergne et de Lauraguais, baronnie de la Tour, et autres terres possédées alors par Anne de la Tour

sa sœur aînée, laquelle n'avait point d'enfants. En effet, après la mort de cette Anne, Catherine, comme unique héritière de la maison de Boulogne, entra en possession de toutes ces terres en l'année 1559. Le roi Henri II son mari étant mort, le duché de Valois lui fut assigné. En 1582 elle détacha de ce duché la terre de la Ferté-Milon, et l'engagea à madame de Sauve, depuis marquise de Noirmoutier, pour une somme de dix mille écus d'or, que la reine Catherine lui avait accordée pour récompense de ses services. Le roi Henri III son fils continua depuis et la donation et l'engagement. Catherine mourut en 1589, et le roi Henri III lui survécut de huit ou neuf mois. Ainsi ce prince a été ou a dû être son héritier. Il est vrai que Catherine fit don, par son testament, des comtés d'Auvergne et de Lauraguais à feu monsieur le duc d'Angoulême, qui en prit même alors le nom de comte d'Auvergne. Mais en 1606 la fameuse reine Marguerite, restée seule des enfants, fit déclarer ce testament nul; et en vertu de la donation par forme de substitution, stipulée dans le contrat de mariage de Catherine, se fit adjuger par le parlement de Paris toutes les terres que la reine sa mère avait possédées, et aussitôt en fit présent au dauphin, qui depuis a été Louis XIII; de telle façon que ces comtés et cette baronnie ont été réunis à la couronne.

M. DE SCHOMBERG. Son grand-père amena des troupes au service de Henri IV, lorque le prince

Casimir en amena ; et monsieur de Schomberg prétend qu'il lui en est encore dû de l'argent.

Son père fut gouverneur de l'électeur palatin, depuis roi de Bohème, celui qui alla en Angleterre négocier le mariage avec la princesse Elisabeth.

Il eut beaucoup de part aux partis qui se formèrent en Bohème pour l'électeur, et mourut à trente-trois ans, avant que ce prince fût élu roi.

Monsieur de Schomberg n'avait que sept ou huit mois à la mort de son père. Il dit que l'électeur voulut être son tuteur, et nomma quatre commissaires pour administrer son bien. Il prétend de grandes sommes de monsieur l'électeur palatin, pour cette administration, dont on ne lui a pas rendu compte.

Il se trouva à seize ans à la bataille de Nortlingue ; il se trouva aussi à la fameuse retraite de Mayence ; il se trouva à la retraite de devant Dole sous monsieur de Rantzau, qui lui avait donné une compagnie dans son régiment.

Hermenstein ayant été pris par les ennemis, le cardinal de Richelieu, piqué au vif de cette perte, donna ordre à monsieur de Rantzau de lever en Allemagne douze mille hommes. Rantzau fit cette levée fort lentement, s'amusa vers Hambourg, se maria à sa cousine, et se laissa enlever un quartier. Pour avoir sa revanche, il envoya Schomberg avec des troupes pour enlever un quartier des ennemis qui étaient dans Northausen. Il tomba sur une

garde de dragons qui étaient hors de la place, et entra dedans pêle-mêle avec les fuyards.

Schomberg se maria ; et, parce que l'empereur avait fait confisquer tous ses biens, il quitta le service de la France. Ennuyé d'être sans rien faire, il alla en Hollande, où le prince Henri Frédéric lui donna une compagnie de cavalerie. Monsieur de Turenne avait alors un régiment d'infanterie. Il entra dans la confidence du prince Guillaume, qui lui communiqua son dessein sur Amsterdam, qui fut entrepris de concert avec la France et la Suède. Schomberg donnait avis de toutes choses à Servien. Ce fut lui qui arrêta dix ou douze membres des états, du nombre desquels était le père de Wit.

Le prince Guillaume mourut. Schomberg avait promis de mener des troupes en Ecosse au service du roi d'Angleterre ; mais ce prince, ayant perdu la bataille de Worcester, vint à Paris, où il conseilla à Schomberg, qu'on regardait comme Anglais, et dont la mère était Anglaise en effet, d'acheter la compagnie des gardes écossaises du comte de Grey. Schomberg en donna vingt mille francs, avec six cents écus de pension viagère.

Au commencement des guerres civiles, le cardinal Mazarin l'envoya en Poitou ; de là il vint au siége de Rhétel, où monsieur de Turenne lui donna le commandement de l'infanterie, en l'absence des officiers-généraux qui n'étaient pas encore arrivés.

Au secours d'Arras, il commandait la gendarme-

rie. Le cardinal lui avait donné une commission de lieutenant-général pour l'expédition de Gueldres. Il servit en cette qualité au siége de Landrecies, puis au siége de Saint-Guilain où il fut blessé : il eut le gouvernement de la place. Il servit encore au siége de Valenciennes en qualité de lieutenant-général. Son fils aîné fut tué tout roide dans la tranchée, à sa vue et comme il lui commandait de poser une fascine à un endroit découvert : il commanda qu'on l'emportât, et continua à donner ses ordres.

Il était de jour, lorsque monsieur le prince attaqua les lignes; il pensa être prisonnier, et fit enfin sa retraite jusqu'au Quesnoi avec un bon nombre de régiments, monsieur de Turenne n'ayant donné aucun ordre pour la retraite.

A la bataille des dunes il commandait la seconde ligne de l'aile gauche : comme il vit que les Anglais de la première ligne étaient maltraités sur les dunes par les Espagnols, il vint prendre le second bataillon des Anglais dans la seconde ligne, et les mena au secours des autres, qui chassèrent et défirent les Espagnols.

Ensuite on assiégea Berg, dont il eut le gouvernement ; de là il fut commandé pour les siéges d'Oudenarde et de Gravelines. Il employait volontiers Vauban dans tous ces siéges, parce que le chevalier de Cherville n'allait point lui-même voir les travaux, et que Vauban se trouvait partout.

Après la défaite du prince de Ligne, Schomberg eut ordre de marcher vers la Knoque, et d'investir Ypres. On lui avait promis que toutes les places qu'on prendrait de ce côté-là seraient de son gouvernement de Berg. Cependant monsieur de Turenne fit donner Ypres à monsieur d'Humières, qui était dans ses bonnes graces. Schomberg sut encore que monsieur de Turenne avait écrit à la cour pour faire que monsieur Lillebonne commandât en qualité de capitaine-général ; ainsi il n'aurait été que subalterne. Voilà les premiers mécontentements qu'il eut de monsieur de Turenne, ect.

Pierre de Marca. Il fut nourri de lait de chèvre les quatre premiers mois. Il se maria, eut plusieurs enfants, et demeura veuf en 1632. Il était alors conseiller au conseil de Pau ; et lorsqu'en 1640 Louis XIII érigea ce conseil en parlement, il fit Marca président.

On disait que le cardinal de Richelieu, dans le dessein de se faire patriarche en France, avait fait faire par monsieur Dupuy le livre des Libertés de l'église gallicane. Il parut un livre intitulé *Optatus Gallus,* contre le livre de monsieur Dupuy. Marca répondit à ce livre par ordre du cardinal, et ce fut le sujet qui lui fit faire son livre *de Concordia Sacerdotii et Imperii* l'an 1641. La même année le roi le nomma à l'évêché de Conserans. On lui refusa assez longtemps ses bulles, à cause de ce livre, dont plusieurs endroits avaient choqué la cour de Rome.

Après la mort d'Urbain VIII, Innocent X fit encore examiner ce livre, et apportait bien des longueurs aux bulles de Marca, qui en ce temps-là même fit un écrit pour expliquer son dessein sur la publication du livre *de Concordia*, etc. le soumettre à l'autorité et à la censure du saint-siége, et prouver que les rois étaient les défenseurs et non pas les auteurs des canons; que les libertés de l'église gallicane consistaient dans la pratique des canons et des décrétales, et beaucoup d'autres choses peu avantageuses aux rois. Il envoya ce dernier livre à Innocent X, avec une lettre où il désavouait beaucoup de choses qu'il avait avancées dans le premier; demandait pardon des fautes où il y était tombé, et déclarait qu'à l'avenir il soutiendrait de toute sa force les droits de l'église: tout cela, comme il l'avouait lui-même dans une autre lettre, pour avoir ses bulles, qu'il eut en 1647. Il n'était que tonsuré; il se fit ordonner prêtre, après avoir reçu ses bulles à Barcelone, où autrefois saint Paulin fut ordonné prêtre, mais malgré lui.

Peu de temps après il écrivit *de singulari Primatu Petri*, pour faire plaisir à Innocent X; ensuite une lettre sur l'autorité des papes envers les conciles-généraux.

En 1644 il avait été fait visiteur-général de la Catalogne, avec une juridiction sur les troupes, et avec le soin des finances. En 1651 il partit de Barcelone, et fit son entrée à Conserans. L'année

d'après il fut nommé à l'archevêché de Toulouse. Il écrivit fort humblement à Innocent X pour avoir ses bulles, et se comparait à un Exupère qui, ayant été, disait-il, président en Espagne, fut élevé par Innocent I à l'évêché de Toulouse. Sur quoi Baluze remarque que son Mécénas (car c'est ainsi qu'il appelle toujours Marca) fit un mensonge de dessein formé pour chatouiller les oreilles du pape; car l'Exupère qui fut évêque de Toulouse n'était point l'Exupère qui exerça la magistrature en Espagne. Baluze rapporte qu'ayant appris qu'un auteur l'avait accusé de s'être trompé sur ce fait d'histoire, il riait de la simplicité de cet auteur, qui n'avait pas pris garde qu'il s'agissait d'avoir ses bulles, et qu'il fallait tromper le pape, qui ne lui était pas d'ailleurs fort favorable.

Le pape le soupçonnait fort mal-à-propos d'être janséniste, et ne lui envoyait point ses bulles; mais heureusement ce pape ayant publié alors sa constitution contre Jansénius, et Marca l'ayant reçue avec grande joie, on lui envoya ses bulles.

En 1656 il fut député à l'assemblée du clergé, où il soutint si vigoureusement les intérêts du saint siége, que le pape Alexandre VII l'en remercia par un bref. C'était lui qui écrivait toutes les lettres du clergé au pape.

Comme il avait honte d'être si longtemps absent de son diocèse, pour lever son scrupule on le fit ministre d'état. Durant les conférences de la paix,

il fut un des commissaires pour régler les limites des deux royaumes du côté des Pyrénées. Ses décisions furent suivies ; c'est-à-dire que les comtés de Roussillon, de Conflans, le Capsir et le Val de Quérol, avec une grande partie de la Cerdagne, demeurèrent à la France. Après la mort du cardinal, le roi le mit de son conseil de conscience avec l'archevêque d'Auch, l'évêque de Rhodez et le père Annat. Peu de temps après il fit un traité de l'infaillibilité du pape, qui est son dernier ouvrage.

Le 25 février 1662 la duchesse de Retz apporta au roi la démission du cardinal de Retz pour l'archevêché de Paris, qu'il avait signée à Commerci le 13 février. Le jour même le roi appela Marca dans son cabinet, lui dit qu'il le faisait archevêque de Paris, et écrivit lui-même au pape pour avoir ses bulles. Il tomba malade le 10 mai suivant, reçut le 12 juin des lettres de Rome, qui l'assuraient de sa translation à l'archevêché de Paris, en témoigna une grande joie, et mourut le 28 juillet, laissant un fils qui avait sa charge de premier président, et l'abbaye de Saint-Albin d'Angers. Marca mourut à soixante-huit ans, et fut enterré dans le chœur de Notre-Dame, au dessous du trône archiépiscopal.

RÉFLEXIONS PIEUSES

SUR QUELQUES PASSAGES

DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Ps. 77. *Adhuc escæ erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos.* Combien de gens, ayant travaillé toute leur vie pour parvenir à quelque fortune, à une charge, etc. meurent dans le moment qu'ils espèrent en jouir, ayant encore le morceau dans la bouche.

Ps. 105. *Et dedit eis petitionem ipsorum,* ect. C'est dans sa colère que Dieu accorde la plupart des choses qu'on desire dans ce monde avec passion.

Isaïe, 55. *Quare appenditis argentum non in panibus?* etc. Pourquoi se donner tant de peine pour des choses qui nous rassasient si peu, et qui nous laissent mourir de faim? L'enfant prodigue souhaitait au moins pouvoir se rassasier de gland, et encore ne peut-on parvenir à avoir de ce gland. *Venite, emite absque argento,* dit Isaïe. Nous n'avons qu'à nous tourner vers Dieu, il nous donnera de quoi nous nourrir en abondance.

Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. Matt. 20. Belle leçon pour nous faire souffrir toutes les négligences de nos domestiques. Il n'y a qu'à se bien mettre dans l'esprit qu'on n'est point né pour être servi, mais pour servir.

Jean 11, v. 9. *Nonne duodecim sunt horæ diei?* etc. Jésus-Christ entend parler du temps que son père a prescrit à sa vie mortelle, et la compare à une journée, comme s'il disait : Tant que le jour luit, on peut marcher sans péril ; mais quand la nuit est venue, on ne peut marcher sans tomber : ainsi les Juifs ont beau me vouloir perdre, ils n'ont aucun pouvoir de me faire du mal, jusqu'à ce que la nuit, c'est-à-dire le temps des ténèbres, soit venue.

Idem, c. 18, v. 1. *Trans torrentem Cedron.* Grotius croit qu'il était ainsi nommé à cause qu'il y avait eu des cèdres dans cette vallée. En grec c'est le torrent des cèdres. Jésus-Christ accomplit ici ce qui le figura en la personne de David, quand ce roi, fuyant Absalon, passa ce torrent, étant trahi par Achitophel.

V. 6. *Abierunt retrorsum.* David a dit, Ps. 35, *Avertantur retrorsum ;* et Isaïe, 37, *Cadant retrorsum.* Quelle terreur n'imprimera-t-il point quand il viendra juger, s'il a été si terrible étant près d'être jugé !

Responsum non dedit ei, c. 19, v. 9. Il lui en avait assez dit, en lui disant que son royaume n'était pas de ce monde ; et d'ailleurs Pilate, en faisant mal-

traiter un homme qu'il croyait innocent, s'était rendu indigne qu'on l'éclaircît davantage : ne s'était-il pas même rendu indigne que Jésus-Christ lui répondît maintenant, lui qui, lui ayant demandé ce que c'était que la vérité, n'avait pas daigné attendre la réponse? Les gens qui ont négligé de savoir la vérité quand ils la pouvaient apprendre, ne retrouvent pas toujours l'occasion qu'ils ont perdue.

Nescis quia potestatem habeo, etc. v. 10. Puisqu'il est en son pouvoir de le sauver, il se reconnaît donc coupable de sa mort, à laquelle il ne souscrit que par une lâche complaisance.

Non habemus regem, etc. v. 15. Les Juifs reconnaissent donc que le temps du Messie est venu, puisque le sceptre n'est plus dans Juda, et en même temps ils renoncent à la promesse du Messie.

Quod scripsi, scripsi. C'était comme la sentence du juge, à laquelle on ne pouvait plus rien changer. D'ailleurs, Philon a remarqué que Pilate était d'un esprit inflexible. Dieu se sert de tout cela pour faire triompher la vérité en dépit des Juifs.

Miserunt sortem, v. 24. Cette tunique, qui n'est point déchirée, est l'unité qu'on ne doit jamais rompre.

Stabat, v. 25. La sainte Vierge était debout, et non pas évanouie, comme les peintres la représentent. Elle se souvenait des paroles de l'ange, et savait la divinité de son fils. Et dans le chapitre suivant, ni dans aucun évangéliste, elle n'est point nommée

entre les saintes femmes qui allèrent au sépulcre : elle était assurée que Jésus-Christ n'y était plus.

Separatim involutum, c. 20, v. 7. Les linges ainsi placés, et séparés les uns des autres, marquaient que le corps n'avait point été enlevé par des voleurs. Ceux qui volent font les choses plus tumultuairement.

Ad fratres meos, v. 17. Il les appelle frères, pour les consoler du peu de courage qu'ils ont témoigné. *Narrabo nomen tuum fratribus meis.* Il semble que Jésus-Christ ait eu ce verset en vue, en les appelant ses frères, comme tout ce qui précède dans ce même pseaume a été une prédiction de ses souffrances.

OUVRAGES

ATTRIBUÉS

A M. RACINE.

DISCOURS

Prononcé à la tête du Clergé, par M. l'abbé COLBERT, coadjuteur de Rouen.

SIRE,

LE clergé de France, qui ne s'approchait autrefois de ses souverains que pour leur retracer de tristes images de la religion opprimée et gémissante, vient aujourd'hui, la reconnaissance et la joie dans le cœur, faire paraître à VOTRE MAJESTÉ cette même religion toute couverte de la gloire qu'elle tient de votre piété.

Elle a paru durant plus d'un siècle sur le penchant de sa ruine ; on l'a vue déchirée par ses propres enfants, trahie par ceux qui devaient la soutenir et la défendre, en proie à ses plus cruels ennemis : enfin, après une longue et funeste oppression, elle respira peu de temps avant votre naissance heureuse. Avec vous elle commença de revivre ; avec vous elle monta sur le trône. Nous comptons les années de son accroissement par les années de votre règne ; et c'est sous le plus florissant empire du monde, que nous la voyons aujourd'hui plus florissante que jamais.

Si elle se souvient encore de ses troubles et de ses malheurs passés, ce n'est plus que pour mieux goûter le parfait bonheur dont vous la faites jouir ; elle est sans agitation et sans crainte à l'ombre de votre autorité ; elle est même, si j'ose ainsi dire, sans desirs, puisque votre zèle ne lui laisse pas le temps d'en former, et que votre bonté va si souvent au-delà de ses souhaits.

Ce zèle ardent pour la foi, cette bonté paternelle dans tous les besoins de l'église, qualités si rares dans les princes, font, SIRE, le véritable sujet de nos éloges.

Nous laissons à vos sujets assez d'autres vertus à admirer en vous. Les uns vous représenteront comme un monarque bienfaisant, libéral, magnifique, fidèle dans ses promesses, ferme et inflexible contre toutes sortes d'injustice, droit et équitable jusqu'à prononcer contre ses propres intérêts, véritablement maître de ses peuples, et plus maître encore de lui-même.

Les autres vous respecteront comme un roi toujours sage et toujours victorieux, dont les impénétrables desseins sont plutôt exécutés que connus ; qui ne règne pas seulement sur ses sujets par son autorité souveraine, mais sur son conseil par la supériorité de son génie, mais sur les cœurs de ses voisins par la pénétration de son esprit, et par la sagesse dont il sait instruire ses ministres ; qui, pouvant tout par lui-même, sait se passer des plus grands hommes, et sans eux, résoudre, entreprendre, exécuter ;

qui donne la loi sur la mer aussi bien que sur la terre; qui lance, quand il lui plaît, la foudre jusques sur les bords de l'Afrique; qui sait à son gré humilier les nations superbes, et réduire des souverains à venir aux pieds de son trône reconnaître son pouvoir et implorer sa clémence.

Vos ennemis même, SIRE, ne peuvent s'empêcher de louer vos actions héroïques; ils sont contraints d'avouer que rien n'est capable de vous résister, et le mérite du vainqueur adoucit en quelque sorte le malheur des vaincus.

Ce n'est pas à nous, SIRE, à parler des progrès étonnants de vos armes triomphantes; nous ne devons pas confondre l'éclat d'une valeur qui n'est que l'objet de l'admiration des hommes, avec ces œuvres saintes qui sont en estime devant Dieu. Le clergé, SIRE, s'attachera surtout à louer en vous cette piété qui, toujours attentive aux intérêts de la religion, n'omet rien de ce qui peut être nécessaire pour la relever dans les lieux où elle est abattue, pour l'étendre au-delà des mers, dans les lieux où elle est inconnue; pour la faire triompher dans l'un et l'autre monde.

Mais, que dis-je? L'église ne doit-elle pas elle-même consacrer des victoires que vous avez si heureusement fait servir à la propagation de la foi et à l'extinction de l'hérésie? Il semble que vous n'ayez combattu et triomphé que pour Dieu, et le fruit que vous avez tiré de la paix nous fait assez connaître

quel était le principal but de vos victoires. C'est par ces victoires que vous avez établi cette redoutable puissance qui, tenant désormais vos voisins en bride, ôte aux hérétiques de votre royaume, et l'audace de se révolter, et l'espoir de se maintenir par de séditieux commerces avec les ennemis de l'état.

Si c'eût été la seule ambition qui vous eût armé, jusqu'où n'auriez-vous point étendu votre empire? Vous vous êtes hâté de finir la guerre, lorsque vous en pouviez tirer de plus grands avantages. Ne sait-on pas que ce n'a été que par l'empressement que vous aviez de donner tous vos soins aux progrès de la religion? La conversion de tant d'ames engagées dans l'erreur vous a paru la plus belle de toutes les conquêtes, et le triomphe le plus digne d'un roi très-chrétien.

Mais, quelle que soit votre puissance, elle avait encore besoin du secours de votre bonté : c'est en gagnant le cœur des hérétiques, que vous domtez l'obstination de leur esprit; c'est par vos bienfaits que vous combattez leur endurcissement; et ils ne seraient peut-être jamais rentrés dans le sein de l'église par une autre voie que par le chemin semé de fleurs que vous leur avez ouvert.

Aussi faut-il l'avouer, SIRE, quelque intérêt que nous ayons à l'extinction de l'hérésie, notre joie l'emporterait peu sur notre douleur, si, pour surmonter cette hydre, une fâcheuse nécessite avait

forcé votre zèle à recourir au fer et au feu, comme on a été obligé de faire dans les règnes précédents. Nous prendrions part à une guerre qui serait sainte, et nous en aurions quelque horreur parce qu'elle serait sanglante : nous ferions des vœux pour le succès de vos armes sacrées ; mais nous ne verrions qu'avec tremblement les terribles exécutions dont le Dieu des vengeances vous ferait l'instrument redoutable : enfin nous mêlerions nos voix aux acclamations publiques sur vos victoires, et nous gémirions en secret sur un triomphe qui, avec la défaite des ennemis de l'église, envelopperait la perte de nos frères.

Aujourd'hui donc que vous ne combattez l'orgueil de l'hérésie que par la douceur et par la sagesse du gouvernement ; que vos lois, soutenues de vos bienfaits, sont vos seules armes, et que les avantages que vous remportez ne sont dommageables qu'au démon de la révolte et du schisme, nous n'avons que de pures actions de graces à rendre au ciel, qui a inspiré à VOTRE MAJESTÉ ces doux et sages moyens de vaincre l'erreur, et de pouvoir, en mêlant avec peu de sévérité beaucoup de graces et de faveurs, ramener à l'église ceux qui s'en trouvaient malheureusement séparés.

Nous le confessons, SIRE, c'est à VOTRE MAJESTÉ seule que nous devons bientôt le rétablissement entier de la foi de nos pères : aussi ne fallait-il pas que, l'état vous devant déja son salut et sa gloire,

l'église dût à un autre qu'à vous sa victoire et son triomphe ; sans cela votre règne, que le ciel a voulu qui fût un règne de merveilles, aurait manqué de son plus bel ornement. On aurait bien dit un jour de VOTRE MAJESTÉ ce que l'écriture dit de plusieurs grands rois de Juda : Il a terrassé ses ennemis, et relevé la monarchie ; il a autorisé et réformé les lois, il a fait régner la justice. Mais on aurait ajouté ce que le Saint-Esprit reproche à ces princes : Il n'a pas aboli les sacrifices qui se faisaient sur la montagne.

Que votre nom, SIRE, sera éloigné de ce reproche ! Ce que votre zèle a déja fait, la postérité le regardera toujours comme la source de vos prospérités et le comble de votre gloire.

Mais ce n'est pas au rétablissement des temples et des autels que se borne votre zèle ; vous avez entrepris de faire revivre la piété et les bonnes mœurs ; et c'est à quoi VOTRE MAJESTÉ travaille avec succès, autant par son exemple que par ses ordres. C'est un honneur maintenant que de pratiquer la vertu ; et si le vice n'est pas tout-à-fait détruit, au moins est-il réduit à se cacher ; et les voiles dont il se couvre épargnent aux gens de bien un fâcheux scandale, et sauvent les ames faibles du péril d'une contagion funeste.

Ne pensons plus à ces jours de ténèbres où la plupart de ceux qui étaient encore dans le sein de l'église semblaient n'y être demeurés que pour l'ou-

trager de plus près, où les blasphèmes et les railleries de ce qu'il y a de plus saint éclataient avec audace : ces monstres d'infidélité ont disparu sous votre règne heureux ; et si les remontrances tant de fois réitérées sur ce sujet ne nous donnaient connaissance de ce désordre, nous l'ignorerions à jamais.

Qu'est devenu cet autre monstre produit par l'esprit de vengeance, toujours altéré du sang des hommes, mais plus encore de celui de la noblesse française ? Nous n'avons qu'à le laisser dans l'oubli éternel où depuis tant de temps vous l'avez enseveli : vous l'avez étouffé, tout indomtable qu'il paraissait. VOTRE MAJESTÉ a su renverser les fausses maximes de l'honneur et de la honte ; et autant qu'une détestable erreur avait mis de fausse gloire à se venger, autant y aurait-il d'ignominie à ne vous pas obéir : c'est ainsi que votre volonté seule l'emporte sur la coutume invétérée du mal, et sur le penchant criminel des hommes.

Le clergé ne se dispose plus qu'à être le spectateur de la fin de toutes vos saintes entreprises : après en avoir admiré de si heureux commencements, il cesse d'user de remontrances ; s'il a encore quelques besoins, vous les connaissez, cela lui suffit. Il vient encore de ressentir en cette assemblée d'insignes effets de votre protection royale ; et, persuadé que vous lui avez destiné une longue suite de graces dans d'autres temps, et avec les circonstances dont vous seul les savez si bien accompagner, il craindrait par

ses demandes, ou de troubler l'ordre que votre sagesse y a établi, ou peut-être de mettre des bornes où votre zèle n'en a point mis.

L'unique affaire qui nous occupe, c'est l'obligation de rendre à VOTRE MAJESTÉ de très-humbles actions de graces. Après un si juste devoir, assurés que nous sommes de votre puissante protection, nous pouvons nous séparer sans inquiétude. Nous allons dans les provinces de votre royaume faire retentir les louanges que l'église doit à votre zèle. Chaque pasteur aura la joie de retrouver par vos soins son troupeau plus nombreux qu'il ne l'avait laissé, et chacun de nous redoublera ses vœux pour obtenir du ciel qu'il redouble ses bénédictions en faveur d'un prince qui se les attire par des actions si glorieuses et si utiles à la religion.

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ

AU SIÉGE DE NAMUR.

Il y avait près de quatre ans que la France soutenait la guerre contre toutes les puissances, pour ainsi dire, de l'Europe, avec un succès bien différent de celui dont ses ennemis s'étaient flattés. Elle avait non-seulement renversé tous les projets de la fameuse ligue d'Ausbourg; mais même, par la sagesse de sa conduite et par la vigueur de sa résistance, elle avait réduit les confédérés, d'agresseurs qu'ils étaient, à la honteuse nécessité de se défendre. Tout le monde voyait avec étonnement qu'une nation attaquée par tant de peuples conjurés contre elle, et dont ils avaient par avance partagé la dépouille, eût si heureusement fait retomber sur eux les malheurs qu'ils lui préparaient; qu'elle eût vaincu dans tous les lieux où ils l'avaient obligée de porter ses armes; et qu'enfin tant de puissances réunies pour l'accabler n'eussent fait que fournir partout de la matière à ses conquêtes et à ses triomphes.

En effet, depuis cette dernière guerre, sans parler des célèbres journées de Fleurus, de Stafarde

et de Leuse, où ils avaient perdu leurs meilleures troupes ; sans compter aussi plusieurs de leurs places prises et rasées, ils avaient vu passer sous la domination de la France, Philisbourg en Allemagne, Nice et Montmélian en Savoie, et enfin Mons dans les Pays-Bas.

Mais, malgré les avantages continuels que le roi remportait sur eux, ils se flattaient tous les ans de quelque révolution en leur faveur. Ils croyaient que la fortune se lasserait de suivre toujours le même parti ; et qu'enfin la France serait contrainte de succomber, et à la force ouverte qu'ils lui opposaient au dehors, et aux atteintes secrètes qu'ils tâchaient de lui porter au dedans.

La principale espérance de leur ligue était fondée sur la haute opinion que tous ceux qui la composaient avaient du grand génie du prince d'Orange, qui en est comme le chef et le premier mobile ; et lui-même ne manquait pas de les flatter par toutes les illusions dont il les croyait capables de se laisser prévenir. Il leur avait fait espérer d'abord que le premier effet de son établissement sur le trône d'Angleterre serait l'abaissement de la France. Il s'était depuis excusé du peu de secours qu'ils avaient reçu de lui, sur la nécessité où il s'était vu d'employer à la réduction de l'Irlande la meilleure partie de ses forces. Mais enfin se voyant paisible possesseur des trois royaumes, et en état de se donner tout entier à la cause commune, il avait marqué l'année 1692 comme l'année fatale à

la France, et où les révolutions si longtemps attendues devaient arriver. Pour joindre l'exécution aux promesses, il employait, aux grands apprêts de la campagne prochaine, les sommes excessives qu'il tirait des Anglais et des Hollandais; et, à son exemple, ses alliés faisaient aussi tous les efforts possibles pour profiter d'une si favorable conjoncture.

Le roi, vers la fin de l'année 1691, instruit de leurs préparatifs, jugea qu'il fallait non-seulement opposer la force à la force pour parer les coups dont ils le menaçaient, mais qu'il fallait même leur en porter auxquels ils ne s'attendissent pas, et les forcer par quelque entreprise éclatante, ou à faire la paix, ou à ne pouvoir faire la guerre qu'avec d'extrêmes difficultés. Il était exactement informé de l'état de leurs forces tant de terre que de mer. Il n'ignorait pas que le prince d'Orange dans les Pays-Bas pouvait, avec ses troupes et avec celles de ses alliés, mettre ensemble jusqu'à six vingt mille hommes. Mais connaissant ses propres forces, il crut que ce nombre, quelque grand qu'il fût, ne serait pas capable d'arrêter ses progrès; et, résolu d'ailleurs de combattre ses ennemis s'ils se présentaient, il ne douta point de les vaincre.

Il ne crut pas même devoir se borner à une médiocre conquête; et Namur étant la plus importante place qui leur restât, et celle dont la prise pouvait le plus contribuer à les affaiblir et à rehausser la réputation de ses armes, il résolut d'en former le siége.

Namur, capitale de l'une des dix-sept provinces des Pays-Bas, à laquelle elle a donné le nom, avait été regardée de tout temps par nos ennemis comme le plus fort rempart, non-seulement du Brabant, mais encore du pays de Liège, des Provinces-Unies et d'une partie de la Basse-Allemagne. En effet, outre qu'elle assurait la communication de toutes ces provinces, on peut dire que par sa situation au confluent de la Sambre et de la Meuse, qui la rend maîtresse de ces deux rivières, elle était également bien placée, et pour arrêter les entreprises que la France pourrait faire contre les pays que je viens de nommer, et pour faciliter celles qu'on pourrait faire contre la France même. Ajoutez à ces avantages l'assiette merveilleuse de son château escarpé et fortifié de toutes parts, et estimé imprenable ; mais surtout la disposition du pays, aussi inaccessible à ceux qui voudraient attaquer la place, que favorable pour les secours ; et enfin le grand nombre de toutes sortes de provisions que les confédérés y avaient jetées, et qu'ils avaient dessein d'y jeter encore pour la subsistance de leurs armées.

Le roi, après avoir examiné toutes les difficultés qui se présentaient dans cette entreprise, donna ses ordres, tant pour établir de grands magasins de vivres et de munitions le long de la Meuse et dans ses places frontières des Pays-Bas, que pour faire hiverner commodément dans les provinces voisines de grands corps de troupes, sous prétexte d'observer

celles des ennemis, qui y grossissaient continuellement. Il fit aussi des augmentations considérables de cavalerie et d'infanterie, et disposa enfin toutes choses avec sa prévoyance ordinaire. Mais en même temps il préparait une puissante diversion du côté de l'Angleterre, où il prenait des mesures pour y rétablir sur le trône le légitime souverain.

Les alliés de leur côté ne formaient pas, comme j'ai dit, de petits projets. Le prince d'Orange, en passant la mer, l'avait aussi fait repasser à ses meilleures troupes, et en assemblait de toutes parts un grand nombre d'autres qu'il établissait dans toutes les places de son parti les plus proches de celles de France. Il avait soin surtout d'en remplir les places des Espagnols, desquelles par ce moyen il se proposait de se rendre insensiblement le maître.

Il se tenait de continuelles conférences à la Haye entre lui et les autres confédérés, sur l'emploi qu'ils devaient faire de leurs forces, ne se promettant pas moins que de faire une irruption en France au commencement du printemps. Dans cette vue ils faisaient travailler à un prodigieux amas de tout ce qui est nécessaire pour une grande expédition, et se tenaient tellement sûrs du succès, qu'ils ne daignaient pas même cacher les délibérations qui se prenaient dans leurs assemblées.

Ces conférences finies, le prince d'Orange s'était retiré à Loô, maison de plaisance qu'il a dans le pays de Gueldres, lieu solitaire et conforme à son

humeur sombre et mélancolique, où d'ailleurs il trouvait le plus de facilité pour entretenir ses correspondances secrettes. Le déplaisir qu'il avait eu l'année précédente de voir prendre Mons en sa présence, sans avoir pu rien faire pour le secourir, donnait lieu de croire qu'il prendrait des mesures pour se mettre hors d'état de recevoir un pareil affront. Et en effet, il prétendait avoir si bien disposé toutes choses, qu'il pouvait assembler en peu de jours toutes les forces de son parti, ou pour tomber sur les places dont il jugerait à propos de faire le siége, ou pour courir au secours de celles que la France entreprendrait d'attaquer.

Ainsi, en attendant la saison propre pour agir, il affectait de mener à Loô une vie fort tranquille; y prenant presque tous les jours le divertissement de la chasse, et paraissant aussi peu ému de tous les avis qu'il recevait des grands préparatifs de la France sur mer et sur terre que si elle eût été hors d'état de rien entreprendre, ou qu'il eût été le maître des événements. Cette tranquillité apparente, à la veille d'une campagne si importante pour les deux partis, était fort vantée par ses admirateurs, qui l'attribuaient à une grandeur d'ame extraordinaire. Et ses alliés la croyant un effet de sa pénétration et de la justesse des mesures qu'il avait prises pour assurer le succès de ses desseins, se moquaient eux-mêmes de toutes les inquiétudes qu'on leur voulait donner, et demeuraient

dans une pleine confiance qu'il ne leur pouvait arriver aucun mal.

Au commencement du mois de mai ils apprirent que le roi suivi de toute sa cour était arrivé auprès de Mons, où était le rendez-vous de ses armées de Flandre. En même temps ils surent qu'une autre armée était sur les côtes de Normandie, prête à passer la mer avec le roi d'Angleterre; qu'un grand nombre de bâtiments de charge étaient à la Hogue avec toutes les provisions nécessaires pour faire une descente dans ce royaume; et qu'enfin une flotte de soixante gros vaisseaux, destinée pour appuyer le passage et le débarquement des troupes, n'attendait à Brest et dans les autres ports qu'un vent favorable pour entrer dans la Manche.

Le prince d'Orange commença alors à se repentir de sa fausse confiance. D'un côté il prévit l'orage qui allait fondre dans les Pays-Bas, et jugea dès-lors qu'il lui serait fort difficile de l'empêcher. De l'autre, il n'ignorait pas que tous les ports d'Angleterre étaient ouverts; qu'il n'avait encore ni flottes pour couvrir les côtes du royaume, ni armée pour combattre les Français à la descente; qu'il leur serait aisé d'aller jusqu'à Londres, où ils trouveraient la plupart des seigneurs mécontents de lui, et les peuples fatigués des grandes sommes qu'il exigeait d'eux. En un mot, il appréhendait que le roi son beau-père ne trouvât autant de facilité à se rétablir sur le trône, qu'il lui avait été

facile de l'en chasser. Dans cet embarras il feignit pourtant de ne songer qu'à sauver la Flandre, et assembla en diligence et avec grand bruit un corps de troupes sous Bruxelles. Mais en même temps il dépêcha le lord Portland à Londres pour concerter avec la princesse d'Orange et avec son conseil, les moyens de garantir l'Angleterre de l'invasion des Français. Il donna ordre qu'on armât toutes les milices du royaume, et qu'on y fît repasser les troupes restées en Ecosse et en Irlande; qu'on arrêtât toutes les personnes soupçonnées d'intelligence avec les ennemis; et qu'enfin on assemblât la plus nombreuse armée qu'on pourrait, tant pour contenir le dedans du royaume, que pour border les côtes où l'on soupçonnait que les Français voudraient tenter la descente. Surtout il pressa l'armement de ses flottes, et voulut qu'on y travaillât nuit et jour, n'épargnant pour cela ni l'argent des Anglais et des Hollandais, ni celui de tous ses alliés. Non content de ces précautions, il fit remarcher à Willemstat, entre l'embouchure de l'Escaut et de la Meuse, une partie des régiments qu'il avait amenés d'Angleterre, pour être en état d'y repasser au premier ordre, et commanda qu'on lui tînt un vaisseau tout prêt pour y repasser lui-même. Toutes ces précautions étaient un peu tardives, et couraient risque de lui être absolument inutiles, si les vents eussent été alors aussi favorables aux Français, qu'ils leur étaient contraires.

Sur ces entrefaites, le roi durant cinq jours ayant assemblé ses armées dans les plaines de Gevries, entre les rivières de Haisne et de Trouille, il en fit le vingt-unième de mai la revue générale. Il les trouva complettes, et dans le meilleur état qu'il pouvait souhaiter. Il trouva aussi que, conformément à ses ordres, on avait chargé à Mons, de munitions de guerre et de bouche, plus de six mille chariots tirés des pays conquis, tellement qu'il se vit en état de se mettre en marche deux jours après cette revue.

L'armée destinée pour faire le siége de Namur, et qu'il avait résolu de commander en personne, était de quarante bataillons et de quatre-vingt-dix escadrons. L'autre armée, commandée par le maréchal duc de Luxembourg, composée de soixante-six bataillons et de deux cent neuf escadrons, devait tenir la campagne, et observer les ennemis, qui, à cause de cela, l'ont depuis appelée l'armée d'observation.

Les lieutenants-généraux de l'armée du roi étaient le duc de Bourbon, le comte d'Auvergne, le duc de Villeroi, le prince de Soubise, les marquis de Tilladet et de Boufflers, et le sieur de Rubentel. Le marquis de Boufflers était nommé aussi pour commander une autre armée, que dans ce temps-là même il assemblait dans le Condroz. Les maréchaux de camp étaient le duc de Roquelaure, le marquis de Montrevel, le sieur de Congis, les

comtes de Montchevreuil, de Gassé et de Guiscar, et le baron de Bressé. Au reste, le dauphin de France, le duc d'Orléans, le prince de Condé et le maréchal d'Humières avaient le principal commandement sous le roi. Le sieur de Vauban, lieutenant-général, était chargé de la direction des attaques.

Le maréchal de Luxembourg avait pour lieutenants-généraux le prince de Conti, le duc du Maine, le duc de Vendôme, le duc de Choiseul, le comte de Montal, et le comte de Roses, mestre-de-camp général de la cavalerie légère; et pour maréchaux de camp, le chevalier de Vendôme, grand-prieur de France, les marquis de la Valette et de Coigni, les sieurs de Vatteville et de Polastron. Le baron de Busca, aussi maréchal de camp, commandait particulièrement la maison du roi. Le corps de réserve était commandé par le duc de Chartres.

Ces deux armées partirent donc le vingt-troisième de mai. Celle du maréchal, qui était campée le long du ruisseau des Estines, alla passer la Haisne entre Marlanwelz sous Marimond et Mouraige, et campa le soir à Féluy et à Arquennes proche de Nivelle. Celle du roi traversa les plaines du Binche, et ayant passé la Haisne à Carnières, alla camper à Capelle d'Herlaimont le long du ruisseau de Piéton. Le roi menait avec lui une partie de son artillerie et de ses munitions. L'autre partie, accompagnée d'une

grosse escorte, alla passer la Sambre à la Bussière, pour marcher à Philippeville, et de là au siége qui devait être formé.

Le lendemain vingt-quatrième, le maréchal alla camper entre l'abbaye de Villei et Marbais, proche de la grande chaussée ; et le roi dans la plaine de Saint-Amand, entre Ligni et Fleurus.

La nuit suivante il détacha le prince de Condé avec six mille chevaux et quinze cents hommes de pied pour aller investir Namur, entre le ruisseau de Risnes et la Meuse, du côté de la Hesbaye : le sieur Quadt avec sa brigade de cavalerie l'investit depuis ce ruisseau jusqu'à la Sambre : le marquis de Boufflers avec quatorze bataillons et quarante-huit escadrons, faisant partie de l'armée qu'il assemblait, parut en même temps devant la place de l'autre côté de la Meuse : et enfin le sieur Ximénès avec les troupes qu'il venait de tirer de Philippeville et de Dinant, auxquelles le marquis de Boufflers ajouta encore douze escadrons, investit la place du côté du château, occupant tout le terrain qui est entre la Sambre et la Meuse ; en telle sorte que Namur se trouva en même temps entouré de tous côtés.

Le vingt-cinquième l'armée du maréchal de Luxembourg alla camper sur le ruisseau d'Aurenault dans la plaine de Gemblours, et celle du roi auprès de Milmon et de Golzenne au-delà des Mazis, d'où il envoya ordre au maréchal de déta-

cher le comte de Montal, avec quatre mille chevaux, pour aller se poster au Longchamp et à Genevoux, proche des sources de la Mehaigne, et le comte de Coigni avec un pareil détachement, pour aller se poster à Chasselet près de Charleroi. Le premier devait couvrir le camp du roi du côté du Brabant; et l'autre favoriser les convois de Maubeuge, de Philippeville et de Dinant, et tenir en bride la garnison de Charleroi, et les corps de troupes que les ennemis y pourraient envoyer.

Le vingt-sixième le roi arriva sur les six heures du matin devant Namur. Il reconnut d'abord les environs de la place depuis la Sambre jusqu'au ruisseau de Wedrin, examina la disposition du pays, les hauteurs qu'il fallait occuper, et les endroits par où il fallait faire passer les lignes. Il donna ses ordres pour la construction des ponts de bateaux sur la Sambre et sur la Meuse, et régla enfin tout ce qui concernait l'établissement et la sûreté des quartiers. Il choisit le sien entre le village de Flawine et une métairie appelée la Rouge-Cense, un peu au dessus de l'abbaye de Salzenne. Ensuite il s'avança sur la hauteur de cette abbaye pour considérer la situation de la place, et les ouvrages qui la couvraient de ce côté-là. En reconnaissant tous ces endroits, il admira sa bonne fortune et le peu de prévoyance des ennemis, et confessa lui-même, qu'en postant seulement de bonne heure quinze mille hommes, ou sur les hauteurs du château, ou sur celles du ruis-

seau de Wedrin, ils auraient pu faire avorter tous ses desseins, et mettre Namur hors d'état d'être attaqué. Il ordonna au comte d'Auvergne de se saisir de l'abbaye de Salzenne et des moulins qui en sont proche ; ce qui fut aussitôt exécuté. Le marquis de Tilladet eut aussi ordre de visiter tous les gués qu'il pouvait y avoir dans la Sambre depuis le quartier du roi jusqu'à la place. Et le marquis d'Alègre avec un corps de dragons fut envoyé pour se saisir du passage de Gerbizé, poste important sur le chemin de Huy et de Liége du côté de la Hesbaye.

Cependant l'alarme était parmi les ennemis. Comme ils ignoraient encore où aboutirait la marche du roi, ils se hâtèrent de renforcer les garnisons de toutes leurs places. Ils craignaient surtout pour Charleroi, pour Ath, pour Liége, et pour Bruxelles même. Mais à l'égard de Namur, l'électeur de Bavière, se confiant et à la bonté de la place et à la grosse garnison qui était dedans, souhaitait qu'il prît envie au roi de l'assiéger. Le rendez-vous de leur armée était aux environs de Bruxelles, et il y arrivait tous les jours un fort grand nombre de troupes de toute sorte de nations. Elles faisaient déja près de cent mille hommes, dont le principal commandement et la direction presque absolue étaient entre les mains du prince d'Orange, l'électeur de Bavière n'ayant dans cette armée qu'une autorité comme subalterne. On peut juger combien des forces si prodigieuses enflaient le cœur des

confédérés. Ils demandaient qu'on les fît marcher au plus vîte, et se tenaient sûrs de rechasser le roi jusques dans le cœur de son royaume. Il était d'heure en heure exactement informé et de leur marche et de leur nombre, et se mettait de son côté en état de les bien recevoir.

L'armée devant Namur était séparée par les deux rivières en trois principaux quartiers, dont le premier, c'est à savoir celui du roi, occupait tout le côté du Brabant, depuis la Sambre jusqu'à la Meuse; le second, qui était celui du marquis de Boufflers, s'étendait dans le Condroz, depuis la Meuse au dessous de Namur, jusqu'à cette même rivière au dessus; et le troisième, sous le sieur de Ximénès, tenait le pays d'entre la Sambre et la Meuse. Au reste, le quartier du roi était divisé en plusieurs autres quartiers : car, outre le dauphin et le duc d'Orléans qui campaient tout auprès de sa personne, il avait aussi dans son quartier le prince de Condé, le maréchal d'Humières, et tous les lieutenants-généraux, à la réserve du marquis de Boufflers; et ils y avaient chacun leur poste ou leur quartier le long des lignes de circonvallation.

Le roi, dès le premier jour, donna ses ordres pour faire tracer les lignes sur un circuit au moins de cinq lieues. Elles commençaient à la Sambre du côté du Brabant, un peu au dessus du village de Flawine; et traversant un fort grand nombre de bois, de villages et de ruisseaux, en-deçà et au-delà

de la Meuse, passaient dans la forêt de Marlagne, et revenaient finir à la Sambre, entre l'abbaye de Malogne, et une espèce de petit château qu'on appelait *la Blanche-Maison.*

Le vingt-septième, c'est-à-dire le lendemain de l'arrivée du roi devant la place, il alla visiter le quartier du prince de Condé, entre le ruisseau de Wedrin et la Meuse, et y vit les parcs d'artillerie et de munitions. De là s'étant avancé avec le sieur de Vauban sur la hauteur du Quesne de Bouge, qui commande d'assez près la ville, entre la porte de fer et celle de Saint-Nicolas, la résolution fut prise d'attaquer cette dernière porte. Ce même jour les ponts de bateaux furent partout achevés, et la communication des quartiers entièrement établie.

Il restait encore les quartiers de Boufflers et de Ximénès à visiter. Le roi s'y transporta donc le vingt-huitième ; et, ayant passé la Sambre à la Blanche-Maison et la Meuse au dessous du village de Huépion, reconnut tout le côté de la place qui regarde le Condroz, reconnut aussi le faubourg de Jambe, où les ennemis s'étaient retranchés au bout du pont de pierre qu'ils y avaient sur la Meuse ; et ayant remarqué le long de cette rivière une petite hauteur d'où on voyait à revers les ouvrages de la porte de Saint-Nicolas qui est de l'autre côté, il commanda qu'on y élevât des batteries. Ces derniers jours et les suivants, les convois d'artillerie et de toute sorte de munitions arrivèrent de Philippe-

ville par terre, et de Dinant par la Meuse, et on commença à cuire le pain dans le camp pour la subsistance des deux armées.

Ce fut vers ce temps-là que plusieurs dames de qualité de la province qui s'étaient réfugiées dans Namur, et plusieurs des dames mêmes de la ville, firent demander par un trompette la permission d'en sortir, ce qu'on ne jugea pas à propos de leur accorder. Mais ces pauvres dames se confiant à la générosité du roi, et la peur des bombes l'emportant en elles sur toute autre considération, elles sortirent à pied par la porte du château, suivies seulement de quelques-unes de leurs femmes qui portaient leurs hardes et leurs enfants, et se présentèrent à la garde prochaine. Les soldats les menèrent d'abord à la Blanche-Maison, près des ponts qu'on avoit faits sur la Sambre, d'où le roi qui eut pitié d'elles, et qui les fit traiter favorablement, les fit conduire le lendemain à l'abbaye de Malogne, et de là à Philippeville.

Vingt mille pionniers, commandés dans les provinces conquises, étant arrivés alors à l'armée, ils furent aussitôt employés aux lignes de circonvallation, aux abattis de bois et aux réparations des chemins.

Les assiégés avaient encore quelque infanterie dans les bois au dessus des moulins à papier de Saint-Servais. Mais le roi ayant ordonné qu'on l'en chassât, elle ne tint point, et se renferma fort vîte dans la ville.

La garnison était de neuf mille deux cent quatre-vingts hommes en dix-sept régiments d'infanterie de plusieurs nations, savoir, cinq allemands des troupes de Brandebourg et de Lunebourg, cinq hollandais, trois espagnols, quatre wallons, et en un régiment de cavalerie et quelques compagnies franches. Le prince de Barbançon, gouverneur de la province, l'était aussi de la ville et du château, et toutes ces troupes avaient ordre de lui obéir. On ne doutait pas qu'étant pourvue de toutes les choses nécessaires pour soutenir un long siége, et ayant à défendre une place de cette réputation, également bien fortifiée et par l'art et par la nature, une garnison si nombreuse ne se signalât par une vigoureuse résistance, d'autant plus qu'elle n'ignorait pas les grands apprêts qui se faisaient pour la secourir.

Le roi, pour ne point accabler ses troupes de trop de travail, n'attaqua d'abord que la ville seule. On y fit deux attaques différentes ; mais il y en avait une qui n'était proprement qu'une fausse attaque, et c'était celle qui était au-delà de la Meuse. La véritable était en-deçà. Il fut résolu d'y ouvrir trois tranchées qui se rejoindraient ensuite par des lignes parallèles ; la première, le long du bord de la Meuse ; la seconde, à mi-côte de la hauteur de Bouge ; et la troisième, par un grand fond qui aboutissait à la place du côté de la porte de fer.

Toutes choses étant donc préparées, la tranchée

fut ouverte la nuit du vingt-neuvième au trentième mai. Trois bataillons avec un lieutenant-général et un brigadier montèrent à la véritable attaque, et deux à la fausse avec un maréchal de camp; ce qui fut continué jusqu'à la prise de la ville. Le comte d'Auvergne, comme le plus ancien lieutenant-général, monta la première garde. Dès cette nuit on avança le travail jusqu'à quatre-vingts toises du glacis. On travailla en même temps avec tant de diligence aux batteries, tant sur la hauteur de Bouge que de l'autre côté de la Meuse, que les unes et les autres se trouvèrent bientôt en état de tirer et de prendre la supériorité sur le canon de la place.

La nuit suivante, le travail qu'on avait fait fut perfectionné.

La nuit du trente-unième mai on travailla à s'étendre du côté de la Meuse, pour resserrer d'autant plus les assiégés, et les empêcher de faire des sorties.

Le premier de juin on continua les travaux à la sappe, l'artillerie ruinant cependant les défenses des assiégés, qui étant vus de front et à revers de plusieurs endroits, n'osaient déja plus paraître dans leurs ouvrages.

La nuit du premier au deuxième juin on se logea sur un avant-chemin couvert en-deçà de l'avant-fossé que formaient les eaux des ruisseaux de Wedrin et de Risnes. On tira ensuite une ligne parallèle pour faire la communication de toutes les attaques,

et on éleva de l'autre côté de la Meuse, sur le bord de l'eau, deux batteries qui commencèrent à tirer dès la pointe du jour contre la branche du demi-bastion et contre la muraille qui règne le long de cette rivière. Ce même jour, sur les huit heures du matin, le marquis de Boufflers fit attaquer le faubourg de Jambe que les ennemis occupaient encore, et s'en rendit maître. Sur le midi l'avant-fossé de la porte de Saint-Nicolas se trouvant comblé, et toutes choses disposées pour attaquer la contrescarpe, les gardes suisses et le régiment de Stoppa de la même nation, qui étaient de tranchée sous le marquis de Tilladet, lieutenant général de jour, y marchèrent l'épée à la main, et l'emportèrent. Ils prirent aussi une petite lunette revêtue qui défendait la contrescarpe, et se logèrent en très-peu de temps sur ces dehors, sans que les ennemis, qui faisaient de leurs autres ouvrages un fort grand feu, osassent faire aucune tentative pour s'y établir. On leur tua beaucoup de monde en cette action.

Le soir du deuxième juin, le marquis de Boufflers étant de garde à la tranchée, on s'aperçut que les assiégés avaient aussi abandonné une demi-lune de terre qui couvrait la porte de Saint-Nicolas. Comme le fossé n'en était pas fort profond, il fut bientôt comblé; et, quoique la demi-lune fût fort exposée, et que les ennemis tirassent sans discontinuer de dessus le rempart, on se logea encore dans cette demi-lune sans beaucoup de perte.

Les batteries basses de la Meuse continuaient cependant à battre en ruine la branche du demi-bastion et la muraille, qui étaient, comme j'ai dit, le long de cette rivière. Comme ses eaux étaient alors assez basses, on s'était flatté de pouvoir conduire une tranchée le long d'une langue de terre qu'elle laissait à découvert au pied du rempart, et on aurait ainsi attaché bientôt le mineur au corps de la place. Mais la Meuse s'étant enflée tout-à-coup par les grandes pluies qui survinrent, et qui ne discontinuèrent presque plus jusqu'à la fin du siége, on fut obligé d'abandonner ce dessein, et de s'attacher uniquement aux ouvrages que l'on avait devant soi.

L'artillerie ne cessa, pendant les troisième et quatrième juin, de battre en brèche la face et la branche du demi-bastion de la Meuse, et y fit enfin une ouverture considérable. Les assiégés témoignaient à leur air beaucoup de résolution, et travaillaient même à se retrancher en dedans. Mais on les voyait qui, dans la crainte vraisemblablement d'un assaut, transportaient dans le château leurs munitions et leurs meilleurs effets. A la fin, comme ils virent qu'on était déja logé sur la pointe du demi-bastion, le cinquième de juin au matin, le duc de Bourbon étant de jour, ils battirent tout-à-coup la chamade, et demandèrent à capituler. Après quelques propositions qui furent rejetées par le roi, on convint entre autres articles: Que les soldats de la garnison entreraient dans le château

avec leurs familles et leurs effets : qu'il y aurait pour cela une trève de deux jours ; et que pendant tout le reste du siége, on ne tirerait point ni de la ville sur le château, ni du château sur la ville, avec liberté aux deux partis de rompre ce dernier article lorqu'ils le jugeraient à propos, en avertissant néanmoins qu'ils ne le voulaient plus tenir.

La capitulation signée, le régiment des gardes prit aussitôt possession de la porte de Saint-Nicolas. Ainsi la fameuse ville de Namur, défendue par neuf mille hommes de garnison, fut en six jours d'attaque rendue à trois ou quatre bataillons de tranchée, ou, pour mieux dire, à un seul bataillon, puisqu'il n'y en eut jamais plus d'un à la tranchée le long de la Meuse, qui fut celle par où la place fut emportée. On peut même remarquer qu'on n'eut pas le temps de perfectionner les lignes de circonvallation, et qu'à peine on achevait d'y mettre la dernière main, que la ville étant prise, l'on fut obligé de les raser pour transporter les troupes de l'autre côté de la Sambre.

Pendant que la ville capitulait, on eut nouvelle qu'enfin les alliés s'avançaient tout de bon pour faire lever le siége. Au premier bruit que le roi était devant Namur, ils s'étaient hâtés d'unir ensemble toutes leurs forces. Ils avaient dépêché aux généraux Flemming et Serclaës, dont le premier assemblait les troupes de Brandebourg aux environs d'Aix-la-Chapelle, et l'autre, celles de Liége dans le voisi-

nage de cette ville, avec ordre de les venir joindre; et le prince d'Orange avec l'électeur de Bavière, à la tête de l'armée confédérée, ayant passé le canal de Bruxelles, était venu camper à Dighom, puis à Lefdaël et à Wossem, de là à l'abbaye du Parc et au château d'Heverle près de Louvain. Il séjourna quelque temps dans ce dernier camp, ou pour donner le temps à toutes ses forces de le joindre, ou n'osant s'engager trop avant dans le pays, ni s'éloigner de la mer dans l'inquiétude où il etait de la descente dont l'Angleterre était menacée. Il apprit enfin que sa flotte jointe à celle de Hollande, faisant ensemble quatre-vingt-dix vaisseaux de guerre, était à la mer avec un vent favorable; et qu'au contraire le comte de Tourville, n'ayant pu être joint par les escadres du comte d'Estrées, du comte de Château-Regnaut et du marquis de la Porte, n'avait que quarante-quatre vaisseaux, avec lesquels il s'efforçait d'entrer dans la Manche. Alors, voyant ses affaires vraisemblablement en sûreté de ce côté-là, il feignit de n'y plus songer, et ne parla plus que d'aller secourir Namur.

Il partit des environs de Louvain le cinquième juin, et vint camper à Meldert et à Bauechem. Il campa le lendemain sixième auprès de Hougaerde et de Tirlemont; le septième entre Orp et Montenackem, au-delà de la rivière de Ghète; et enfin le huitième sur la grande chaussée entre Tinnes et Breff, à la vue du maréchal de Luxembourg. La

prise de la ville ayant mis le roi en état de faire des détachements de son armée, il avait envoyé à ce maréchal le comte d'Auvergne et le duc de Villeroi, lieutenants-généraux, avec une partie des troupes qui se trouvaient campées du côté du Brabant.

Pour lui, la trève qu'il avait accordée aux assiégés étant expirée, il avait passé de l'autre côté de la Sambre, avec ce qui lui était resté de troupes au-delà de cette rivière. C'était le septième de juin qu'il quitta son premier camp pour en venir prendre un autre entre Sambre et Meuse, dans la forêt de Marlagne. Voici de quelle manière ce nouveau camp était disposé. Le quartier du roi était auprès d'un couvent de carmes qu'on appelait le Désert; il y avait une ligne de troupes qui s'étendait depuis l'abbaye de Malogne sur la Sambre, jusqu'au pont construit sur la Meuse à Huépion. Une autre ligne de dix bataillons qui composaient la brigade du roi, eut son camp marqué sur les hauteurs du château, pour en occuper tout le front qui est fort resserré par les deux rivières, et pour rejeter ainsi les ennemis dans leurs ouvrages. Mais il n'était pas facile de les déposter de ces hauteurs, et moins encore des retranchements qu'ils y avaient faits à la faveur de quelques maisons, et entre autres d'un hermitage qu'ils avaient fortifié en forme de redoute. Néanmoins la brigade du roi eut ordre de les attaquer.

Les troupes, qui avaient cru ce jour-là n'avoir

autre chose à faire qu'à s'établir paisiblement dans leur nouveau camp, et qui, dans ce moment-là, portaient leurs tentes et leurs autres hardes sur leurs épaules, jetèrent aussitôt à terre tout ce qui les embarrassait pour ne garder que leurs armes, et, grimpant en bon ordre et sur un même front, malgré l'extrême roideur d'un terrain raboteux et inégal, arrivèrent sur la crête de la montagne au travers d'une grêle de coups de mousquet, que les ennemis leur tiraient avec tout l'avantage qu'on peut s'imaginer. Le soldat, quoique tout hors d'haleine, renversa leurs postes avancés, et les poursuivit jusqu'à une seconde hauteur non moins escarpée que la première, où leurs bataillons étaient rangés en bon ordre pour les soutenir. Mais rien ne put arrêter la furie des Français. Les bataillons furent aussi chassés de ce second poste, et menés battant l'épée dans les reins jusqu'à leurs retranchements, qui même couraient risque d'être forcés, si le prince de Soubise, lieutenant-général de jour, et le sieur de Vauban, rappelant les troupes, ne les eussent obligées de se contenter du poste qu'elles avaient occupé. Cette action, qui fut fort vive et fort brillante dans toutes ses circonstances, coûta à la brigade du roi douze ou quinze officiers, et quelque cent ou six vingts soldats ou tués ou blessés.

Aussitôt on travailla à se bien établir sur cette hauteur, et on y ouvrit une tranchée, laquelle fut, tous les jours, relevée par sept bataillons. Il

ne fut pas possible, les jours suivants, d'avancer beaucoup le travail, tant à cause du terrain pierreux et difficile qu'on rencontra en plusieurs endroits, que des orages effroyables et des pluies continuelles qui rompirent tous les chemins, et les mirent presque hors d'état d'y pouvoir conduire le canon. On ne put aussi achever les batteries qu'avec d'extrêmes difficultés. Cependant les assiégés profitèrent peu de tous ces obstacles, et firent seulement quelques sorties sans aucun effet.

Enfin, le treizième juin, les travaux ayant été poussés jusqu'aux retranchements, il fut résolu de les attaquer. La contenance fière des ennemis, qu'on voyait en bataille en plusieurs endroits derrière ces retranchements, et qui avaient tout l'air de se préparer à une résistance vigoureuse, obligea le roi de leur opposer ses meilleures troupes, et de se transporter lui-même sur la hauteur pour régler l'ordre de l'attaque.

Le signal donné sur le midi, deux cents mousquetaires du roi à la droite, les grenadiers à cheval à la gauche, et huit compagnies de grenadiers d'infanterie au milieu, marchèrent aux ennemis l'épée à la main, soutenus de sept bataillons de tranchée, et des dix de la brigade du roi, qu'il avait fait mettre en bataille sur la hauteur à la tête de leur camp. Les assiégés, jusqu'alors si fiers, s'effrayèrent bientôt. Ils firent seulement leur décharge, et, abandonnant la redoute et les retranchements, se retirè-

rent en désordre dans les chemins-couverts des ouvrages qu'ils avaient derrière eux. Ils perdirent plus de quatre cents hommes, la plupart tués de coups de main, et entre autres plusieurs officiers et plusieurs gens de distinction. Les Français eurent quelque cent trente hommes, et quarante tant officiers que mousquetaires, tués ou blessés.

Le comte de Toulouse, amiral de France, jeune prince âgé de quatorze ans, reçut une contusion au bras à côté du roi, et plusieurs personnes de la cour furent aussi blessées autour de lui. Le duc de Bourbon, qui était lieutenant-général de jour, donna ses ordres avec non moins de sagesse que de valeur. Les troupes, animées par la présence du roi, se signalèrent à l'envi l'une de l'autre; et les moindres grenadiers de l'armée disputèrent d'audace avec les mousquetaires, de l'aveu des mousquetaires mêmes. On accorda aux assiégés une suspension, pour venir retirer leurs morts; mais on ne laissa pas, pendant cette trève, d'assurer le logement et dans la redoute, et dans tous les retranchements qu'on venait d'emporter.

Entre ces retranchements et la première enveloppe du château, nommé par les Espagnols *Terra nova*, on trouvait sur le côté de la montagne qui descend vers la Sambre, un ouvrage irrégulier que le prince d'Orange avait fait construire l'année précédente, et qu'on appelait à cause de cela le fort neuf ou le fort Guillaume. Il était situé de telle façon,

que, bien qu'il parût moins élevé que les hauteurs qu'on avait gagnées, il n'en était pourtant point commandé ; et il semblait se dérober et au canon, et à la vue des assiégeans à mesure qu'ils s'en approchaient. Ce fut, de toutes les fortifications de la place, celle dont la prise coûta le plus de temps et de peine, à cause de la grande quantité de travaux qu'il fallut faire pour l'embrasser.

La nuit qui suivit l'attaque dont nous venons de parler, le travail fut avancé plus de cinq cents pas vers la gorge de ce fort. Le quatorzième on s'étendit sur la droite, et l'on y dressa deux batteries, tant contre le fort neuf que contre le vieux château. Ce même jour les assiégés abandonnèrent une maison retranchée qui leur restait encore sur la montagne ; et ainsi on n'eut plus rien devant soi que les ouvrages que je viens de dire.

Le quinzième, les nouvelles batteries démontèrent presque entièrement le canon des assiégés ; mais elles ne firent que très-peu d'effet contre le fort neuf.

La nuit suivante on ouvrit, au dessus de l'abbaye de Salzenne, une nouvelle tranchée pour embrasser ce fort par la gauche, et le travail fut poussé environ quatre cents pas.

Pendant qu'on pressait avec cette vigueur le château de Namur, le prince d'Orange était, comme j'ai dit, arrivé sur la Méhaigne. Il donna d'abord toutes les marques d'un homme qui voulait passer

cette rivière, et attaquer l'armée du maréchal de Luxembourg pour s'ouvrir un chemin à Namur. Plusieurs raisons ne laissaient pas lieu de douter qu'il n'eût ce dessein : son intérêt et celui de ses alliés, l'état de ses forces, sa réputation à laquelle la prise de Mons avait déja donné quelque atteinte, en un mot, les vœux unanimes de son parti, et surtout les pressantes sollicitations de l'électeur de Bavière, qui ne pouvait digérer l'affront de se voir, à son arrivée dans les Pays-Bas, enlever la plus forte place du gouvernement qu'il venait d'accepter.

Ajoutez à toutes ces raisons les bonnes nouvelles que les alliés avaient reçues de la bataille qui s'était donnée sur mer : car, bien que le combat n'eût pas été fort glorieux pour les Hollandais et pour les Anglais, mais surtout pour ces derniers, et qu'il fût jusqu'alors inoui qu'une armée de quatre-vingt-dix vaisseaux, attaquée par une autre de quarante-quatre, n'eût fait pour ainsi dire que soutenir le choc, sans pouvoir pendant douze heures remporter aucun avantage ; néanmoins comme le vent, en séparant la flotte de France, leur avait en quelque sorte livré quinze de ses vaisseaux qui avaient été obligés de se faire échouer, et où ils avaient mis le feu, il y avait toute sorte d'apparence que le prince d'Orange saisirait le moment favorable où il semblait que la fortune commençât à se déclarer contre les Français. Il reconnut donc en arrivant tous les environs de la Méhaigne, fit sonder les gués, posta son in-

fanterie dans les villages et dans tous les endroits qui pouvaient favoriser son passage, et enfin fit jeter une infinité de ponts sur cette rivière. On remarqua pourtant avec surprise, que dans le temps qu'il faisait construire cette grande quantité de ponts de bois, il faisait démolir tous les ponts de pierres qui se trouvaient sur la Méhaigne.

Une autre circonstance fit encore mieux voir qu'il n'avait pas grande envie de combattre. Le roi, qui ne voulait point qu'on engageât, d'un bord de la rivière à l'autre, un combat où sa cavalerie n'aurait point eu de part, manda au duc de Luxembourg de se retirer un peu en arrière, et de laisser le passage libre aux ennemis; et la chose fut ainsi exécutée. C'était en quelque sorte les défier, et leur ouvrir le champ pour donner bataille s'ils voulaient. Mais le prince d'Orange demeura toujours dans son premier poste, tantôt s'excusant sur les pluies qui firent déborder la Méhaigne pendant deux jours, tantôt publiant qu'il ferait périr l'armée du maréchal sans la combattre, ou du moins qu'il le réduirait à décamper faute de subsistances.

Il forma néanmoins un projet qui aurait été de quelque éclat s'il eût réussi. Il détacha le comte Serclaës de Tilly avec cinq ou six mille chevaux du côté de Huy. Ce général, ayant pris encore dans cette place un détachement considérable de l'infanterie de la garnison, passa la Meuse qu'il fit remonter à son infanterie, dans le dessein de couper le pont de

bateaux qui était sous Namur, et qui faisait la communication de nos deux armées. Lui cependant marcha avec sa cavalerie pour attaquer le quartier du marquis de Boufflers, et brûler le pont de la haute-Meuse, avec toutes les munitions qui se trouveraient sur le port, et qu'on avait fait descendre par cette rivière. Le roi eut bientôt avis de ce dessein. Il fit fortifier la garde des ponts et le quartier de Boufflers; et, ayant rappelé un corps de cavalerie de l'armée du maréchal, il fit sortir ses troupes hors des lignes, et les rangea lui-même en bataille. Mais Serclaës, qui en eut vent, retourna fort vîte passer la Meuse, et alla rejoindre l'armée confédérée.

Le prince d'Orange, après avoir demeuré inutilement quelques jours sur la Méhaigne, en décampa tout-à-coup, et, remontant le long de cette rivière jusques vers sa source, vint camper, sa droite à la cense de Glinne, près du village d'Asche, et sa gauche au dessus de celui de Branchon.

Le maréchal de Luxembourg, qui observait tous les mouvements des ennemis pour régler les siens, ne les vit pas plutôt en marche, que de son côté il remonta aussi la rivière, en telle sorte que ces deux grandes armées, séparées seulement par un médiocre ruisseau, marchaient à la vue l'une de l'autre, éloignées seulement d'une demi-portée de canon. Celle de France campa, la droite à Hanrech, la gauche à Temploux, ayant à peu près dans son centre le village de Saint-Denis.

Le prince d'Orange fit encore en cet endroit des démonstrations de vouloir décider du sort de Namur par une bataille. Il fit élargir les chemins qui étaient entre les deux armées, et envoya l'électeur de Bavière pour reconnaître lui-même le camp des Français. L'électeur passa la rivière à l'abbaye de Bonneffe, et se mit en devoir d'observer l'armée du maréchal; mais on ne lui laissa pas le temps de satisfaire sa curiosité, et il fut obligé de repasser fort brusquement la Méhaigne, à l'approche de quelques troupes de carabiniers qu'on avait détachés pour l'éloigner de la vue des lignes.

A dire vrai, le maréchal ne fut pas fâché d'ôter aux ennemis la connaissance de la disposition de son camp, coupé de plusieurs ruisseaux et de petits marais qui rendaient la communication de ses deux ailes fort difficile, et d'ailleurs commandé de la hauteur de Saint-Denis, d'où les ennemis auraient pu incommoder de leur canon le centre de son armée, et engager enfin dans un pays serré et embarrassé de bois un combat particulier d'infanterie, où ils auraient eu tout l'avantage du lieu. Le roi, qui sut l'inquiétude où il était, lui envoya proposer un autre poste que le maréchal alla reconnaître; et il le trouva si avantageux, que, sans attendre de nouveaux ordres, il y fit aussitôt marcher son armée. Il n'attendit pas même son artillerie, dont les chevaux se trouvaient alors au fourrage, et se contenta de laisser une partie de son infanterie pour la garder. Il plaça sa gauche au

château de Milmont, la couvrant du ruisseau d'Aurenault, et étendit sa droite par Temploux et par le château de la Falize, jusqu'auprès du ruisseau de Wedrin, au-delà duquel il jeta son corps de réserve: de sorte qu'il se trouvait tout proche de l'armée du roi, et tout proche aussi de la Sambre et de la Meuse d'où il tirait la subsistance de sa cavalerie, couvrait entièrement la place, et réduisait les ennemis à venir l'attaquer dans son front par des plaines ouvertes et propres à faire mouvoir sa cavalerie, qui était supérieure en toutes choses à celle des ennemis.

Il fit en plein jour cette marche, sans qu'ils se missent en devoir de l'inquiéter, et sans qu'ils se présentassent seulement pour charger son arrière-garde. Le prince d'Orange décampa quelques jours après. Il passa, le vingt-deuxième de juin, le bois des Cinq-Etoiles; et ayant fait faire à ses troupes une extrême diligence, alla se poster la droite à Sombreff, et la gauche proche de Marbais, sur la grande chaussée.

Cette démarche, qui le mettait en état de passer en un jour la Sambre pour tomber sur le camp du roi, aurait pu donner de l'inquiétude à un général moins vigilant et moins expérimenté: mais, comme il avait pensé de bonne heure à tous les mouvements que les ennemis pourraient faire pour l'inquiéter, il ne les vit pas plutôt la tête tournée vers Sombreff, qu'il envoya le marquis de Boufflers avec un corps de troupes dans le pays d'entre Sambre et Meuse; et après avoir fait reconnaître les plaines de Saint-

Gérard et de Fosse, qui étaient les seuls chemins par où ils auraient pu venir à lui, il ordonna à ce marquis de se saisir du poste d'Auveloy sur la Sambre : il fit en même temps jeter un pont sur cette rivière, entre l'abbaye de Floreff et Jemeppe, vers l'embouchure du ruisseau d'Aurenault, où la gauche du maréchal de Luxembourg était appuyée. Par ce moyen il mettait ce général en état de passer aisément la Sambre, dès que les ennemis voudraient entreprendre la même chose du côté de Charleroi et de Farsiennes. La seule chose qui était à craindre, c'est que le corps de troupes qu'il avait donné au marquis de Boufflers ne fût pas suffisant pour disputer aux ennemis le passage de la Sambre, et que, s'ils le tentaient si près de lui, on n'eût pas le temps de faire passer d'autres troupes pour le soutenir.

Pour obvier à cet inconvénient, le maréchal eut ordre de lui envoyer son corps de réserve, qui fut suivi peu de temps après des brigades d'infanterie de Champagne et de Bourbonnais, et enfin de l'aile droite de la seconde ligne commandée par le duc de Vendôme. Toutes ces troupes furent postées sur le bord de la Sambre, proche des ponts de bateaux, à portée ou de passer en très-peu de temps dans les plaines de Fosse et de Saint-Gérard, ou de repasser à l'armée du maréchal, selon le parti que prendraient les ennemis.

Pendant ces différents mouvements des armées, les attaques du château de Namur se continuaient

avec toute la diligence que les pluies pouvaient permettre, les troupes ne témoignant pas moins de patience que de valeur. Depuis le seizième de juin les assiégés se trouvaient extrêmement resserrés dans le fort neuf, où ils commençaient même d'être enveloppés. Le matin du dix-septième, ils firent une sortie de quatre cents hommes de troupes espagnoles et de Brandebourg sur l'attaque gauche, et y causèrent quelque désordre ; mais les Suisses qui y étaient de garde les repoussèrent aussitôt, et rétablirent en très-peu de temps le travail. Il y eut quarante ou cinquante hommes tués de part et d'autre. Le dix-huitième et le dix-neuvième, les communications du fort neuf avec le château furent presque entièrement ôtées aux assiégés, et leur artillerie rendue inutile ; et enfin, le vingtième, toutes les communications des tranchées étant achevées, on se vit en état d'attaquer tout à la fois et le fort et le château. Mais, comme vraisemblablement on y aurait perdu beaucoup de monde, le roi voulut que les choses se fissent plus sûrement. Ainsi on employa toute la nuit du vingtième et le jour suivant, à élargir et perfectionner les travaux ; et le soir du vingt-unième, toutes choses étant prêtes pour l'attaque, on résolut de la faire, mais seulement au dehors de l'ouvrage neuf.

Huit compagnies de grenadiers, commandées avec les sept des bataillons de la tranchée, commencèrent sur les six heures à occuper tous les boyaux qui enve-

loppaient les deux ouvrages. Le duc de Bourbon se trouvait encore à cette attaque lieutenant-général de jour, se croyant fort obligé à la fortune, de ce qu'en un même siége elle lui donnait tant d'occasions de s'exposer. Le signal donné un peu avant la nuit, il fit avancer les détachements soutenus des corps entiers. Ils marchèrent en même temps au premier chemin couvert, et, en ayant chassé les assiégés, les forcèrent encore dans le second, et le fossé n'étant pas fort profond, les poursuivirent jusqu'au corps de l'ouvrage, dans lequel même quelques soldats étant montés par une fort petite brèche, les ennemis battirent à l'instant la chamade, et leurs ôtages furent envoyés au roi. Mais, pendant qu'ils faisaient leur capitulation, on ne laissa pas de travailler dans les dehors de l'ouvrage, et d'y commencer des logements contre le château.

Le lendemain ils sortirent du fort, au nombre de quatre-vingts officiers et de quinze cent cinquante soldats, en cinq régiments, pour être conduits à Gand. De ce nombre était un ingénieur hollandais, nommé Cochorn, sur les dessins duquel le fort avait été construit, et il en sortit blessé d'un éclat de bombe. Quelques officiers des ennemis demandèrent à entrer dans le vieux château, pour y servir encore jusqu'à la fin du siége ; mais cette permission ne fut accordée qu'au seul Wimberg, qui commandait les troupes hollandaises.

Le fort Guillaume pris, on donna un peu plus de

relâche aux troupes, et la tranchée ne fut plus relevée que par quatre bataillons : mais le château n'en fut pas moins vivement pressé, et les attaques allèrent fort vîte, n'étant plus inquiétées par aucune diversion.

Dès le vingt-troisième on éleva dans la gorge du fort neuf des batteries de bombes et de canon.

Le vingt-quatrième et le vingt-cinquième on embrassa tout le front de l'ouvrage à cornes, qui faisait, comme j'ai dit, la première enveloppe du château ; et on acheva la communication de la tranchée, qu'on avait conduite par la droite sur la hauteur qui regarde la Meuse, avec la tranchée qui regardait la gauche du côté de la Sambre. Le roi alla le vingt-cinquième visiter le fort neuf et les travaux. Comme il avait remarqué que sa présence les avançait extrêmement, il fit la même chose presque tous les jours suivants, malgré les incommodités du temps et l'extrême difficulté des chemins, s'exposant non-seulement au mousquet des ennemis, mais encore aux éclats de ses propres bombes, qui retombaient souvent de leurs ouvrages avec violence, et qui tuèrent ou blessèrent plusieurs personnes à ses côtés et derrière lui.

Le vingt-sixième les sappes furent poussées jusqu'au pied de la palissade du premier chemin couvert. A mesure qu'on s'approchait, la tranchée devenait plus dangereuse, à cause des bombes et des grenades que les ennemis y faisaient rouler à toute

heure, surtout du côté du fond qui allait tomber vers la Sambre, et qui séparait les deux forts.

Le vingt-septième les travaux furent perfectionnés. On dressa deux nouvelles batteries pour achever de ruiner les défenses des assiégés, pendant que les autres battaient en ruine les pointes et les faces des deux demi-bastions de l'ouvrage ; et on disposa enfin toutes choses pour attaquer à la fois tous leurs dehors. Tant d'attaques qui se succédaient de si près auraient dû, ce semble, lasser la valeur des troupes ; mais plus elles fatiguaient, plus il semblait qu'elles redoublassent de vigueur ; et en effet, cette dernière action ne fut pas la moins hardie ni la moins éclatante de tout le siége. Le roi voulut encore y être présent, et se plaça entre les deux ouvrages. Ainsi le vingt-huitième à midi, le signal donné par trois salves de bombes, neuf compagnies de grenadiers commandées, avec quatre des bataillons de la tranchée, marchèrent avec leur bravoure ordinaire, l'épée à la main, aux chemins couverts des assiégés. Le premier de ces chemins se trouvant presque abandonné, elles passèrent au second sans s'arrêter, tuèrent tout ce qui osa les attendre, et poursuivirent le reste jusqu'à un souterrain qui les déroba à leur furie. Les ennemis ainsi chassés reparurent en grand nombre sur les brèches, quelques-uns même avec l'épée et le bouclier, et s'efforcèrent, à force de grenades et de coups de mousquet, de prendre leur revanche sur nos travailleurs. Cependant quelques

grenadiers de la compagnie de Saillant, du régiment des Gardes, ayant été commandés pour reconnaître la brèche qui était au demi-bastion gauche, ils montèrent jusqu'en haut avec beaucoup de résolution. Il y en eut un entre autres qui y demeura fort long-temps, et y rechargea plusieurs fois son fusil avec une intrépidité qui fut admirée de tout le monde : mais la brèche se trouvant encore trop escarpée, on se contenta de se loger dans les chemins couverts, dans la contre-garde du demi-bastion gauche, dans une lunette qui était au milieu de la courtine, vis-à-vis du chemin souterrain, et en un mot dans tous les dehors. La perte des assiégés monta à quelques trois cents hommes, partie tués dans les dehors, partie accablés par les bombes dans l'ouvrage même. Les assiégeans n'eurent guère moins de deux ou de trois cents, tant officiers que soldats, tués ou blessés, la plupart après l'action et pendant qu'on travaillait à se loger.

Peu de temps après les sappeurs firent la descente du fossé, et dès le soir les mineurs furent attachés en plusieurs endroits, et on se mit en état de faire sauter tout à la fois les deux demi-bastions, la courtine qui les joignait et la branche qui regardait le fort neuf, et de donner un assaut général.

Néanmoins, comme on se tenait alors sûr d'emporter la place, on résolut de ne faire jouer qu'à la dernière extrémité les fourneaux, qui, en ouvrant entièrement le rempart, auraient obligé à y faire

de fort grandes réparations. On espéra qu'il suffirait que le canon élargît les brèches qu'il avait déja faites aux deux faces et aux pointes des demi-bastions, et c'est à quoi on travailla le vingt-neuvième.

La nuit du trentième le sieur de Rubentel, lieutenant-général de jour, fit monter sans bruit au haut de la brèche du demi-bastion gauche quelques grenadiers du régiment Dauphin, pour épier la contenance des ennemis. Ces soldats, ayant remarqué qu'ils n'étaient pas fort sur leurs gardes, et qu'ils s'étaient même retirés au dedans de l'ouvrage, appelèrent quelques autres de leurs camarades qui étant aussitôt montés, ils chargèrent avec de grands cris les assiégés, et s'emparèrent d'un retranchement qu'ils avaient commencé à la gorge du demi-bastion, où ils commencèrent à se retrancher eux-mêmes. Ceux des ennemis qui gardaient le demi-bastion de la droite, voyant les Français dans l'ouvrage, et craignant d'être coupés, cherchèrent, comme les autres, leur salut dans la fuite, et laissèrent les assiégeants entièrement maîtres de cette première enveloppe. Il restait encore deux autres ouvrages à peu près de même espèce, non moins difficiles à attaquer que les premiers, et qui avaient de grands fossés très-profonds et taillés dans le roc. Derrière tout cela on trouvait le corps du château, capable lui seul d'arrêter longtemps un ennemi, et de lui faire acheter bien cher les derniers pas qui lui resteraient à faire.

Mais le gouverneur, qui vit sa garnison intimidée, tant par le feu continuel des bombes et du canon, que par la valeur infatigable des assiégeants, reconnaissant d'ailleurs le peu de fonds qu'il y avait à faire sur les vaines promesses de secours dont le prince d'Orange l'entretenait depuis un mois, ne songea plus qu'à faire sa composition à des conditions honorables, et demanda à capituler.

Le roi accorda sans peine toutes les marques d'honneur qu'on lui demanda, et dès ce jour une porte fut livrée à ses troupes. Le lendemain, premier jour de juillet, la garnison sortit, partie par la brèche qu'on accommoda exprès pour lui en faciliter la descente, partie par la porte vis-à-vis du fort neuf. Elle était d'environ deux mille cinq cents hommes, en douze régiments d'infanterie, un de cavalerie, et quelques compagnies franches de dragons, lesquels, joints aux seize cents qui sortirent du fort neuf, faisaient le reste de neuf mille deux cents hommes qui, comme j'ai dit, se trouvaient dans la place au commencement du siége. Ils prétendaient qu'ils en avaient perdu huit ou neuf cents par la désertion : tout le reste avait péri par l'artillerie ou dans les attaques.

Quelques jours avant que les assiégés battissent la chamade, les confédérés étaient partis tout-à-coup de Sombreff; et au lieu de faire un dernier effort, sinon pour sauver la place, au moins pour sauver leur réputation, ils avaient en quelque sorte tourné

le dos à Namur, et étaient allés camper dans la plaine de Brunchault, la droite à Fleurus, et la gauche du côté de Frasce et de Liberchies. Pendant le séjour qu'ils y firent, le prince d'Orange ne s'était appliqué qu'à ruiner les environs de Charleroi, comme si dès-lors il n'avait plus pensé qu'à empêcher le roi de passer à de nouvelles conquêtes.

Enfin, le soir du dernier jour de juin, ils apprirent par trois salves de l'armée du maréchal de Luxembourg, et de celle du marquis de Boufflers, la triste nouvelle que Namur était rendu. Ils en tombèrent dans une consternation qui les rendit comme immobiles durant plusieurs jours, jusques-là que le maréchal de Luxembourg s'étant mis en devoir de repasser la Sambre, ils ne songèrent ni à le troubler dans sa marche, ni à le charger dans sa retraite. Il vint donc tranquillement se poster dans la plaine de Saint-Gérard, tant pour favoriser les réparations les plus pressantes de la place, et les remises d'artillerie, de munitions et de vivres qu'il y fallait jeter, que pour donner aux troupes fatiguées par des mouvements continuels, par le mauvais temps et par une assez longue disette de toutes choses, les moyens de se rétablir.

Le roi employa les deux jours qui suivirent la reddition du château, à donner tous les ordres nécessaires pour la sûreté d'une si importante conquête. Il en visita tous les ouvrages, et en ordonna les réparations. Il alla trouver à Floreff la maréchal de

Luxembourg, qu'il laissait avec une puissante armée dans les Pays-Bas, et lui expliqua ses intentions pour le reste de la campagne. Il détacha différents corps pour l'Allemagne, et pour assurer ses frontières de Flandres et de Luxembourg. Il avait déja quelques quarante escadrons dans le pays de Cologne, sous les ordres du marquis de Joyeuse; et il les y avait fait rester pendant tout le siége de Namur, tant pour faire payer le reste des contributions qui étaient dues, que pour obliger les souverains de ce pays-là à y laisser aussi un corps de troupes considérable; ce qui diminuait d'autant l'armée du prince d'Orange.

Enfin, tous les ordres étant donnés, il partit de son camp le troisième de juillet, pour retourner à petites journées à Versailles, d'autant plus satisfait de sa conquête, que cette grande expédition était uniquement son ouvrage; qu'il l'avait entreprise sur ses seules lumières, et exécutée pour ainsi dire par ses propres mains, à la vue de toutes les forces de ses ennemis; que par l'étendue de sa prévoyance il avait rompu tous leurs desseins et fait subsister ses armées; et qu'en un mot, malgré tous les obstacles qu'on lui avait opposés, malgré la bizarrerie d'une saison qui lui avait été entièrement contraire, il avait emporté en cinq semaines une place que les plus grands capitaines de l'Europe avaient jugée imprenable, triomphant ainsi, non-seulement de la force des remparts, de la difficulté des pays et de la résistance des hommes, mais encore des injures de l'air,

et de l'opiniâtreté, pour ainsi dire, des éléments.

On a parlé fort diversement dans l'Europe, sur la conduite du prince d'Orange pendant ce siége ; et bien des gens ont voulu pénétrer les raisons qui l'ont empêché de donner bataille dans une occasion où il semblait devoir hasarder tout pour prévenir la prise d'une ville si importante, et dont la perte lui serait à jamais reprochée. On en a même allégué des motifs qui ne lui font pas d'honneur. Mais, à juger sans passion d'un prince en qui l'on reconnaît de la valeur, on peut dire qu'il y a eu beaucoup de sagesse dans le parti qu'il a pris, l'expérience du passé lui ayant fait connaître combien il était inutile de s'opposer à un dessein que le roi conduisait lui-même, et il a jugé Namur perdu dès qu'il a su qu'il l'assiégeait en personne ; et d'ailleurs, le voyant aux portes de Bruxelles avec deux formidables armées, il a cru qu'il ne devait point hasarder un combat dont la perte aurait entraîné la ruine des Pays-Bas, et peut-être sa propre ruine, par la dissolution d'une ligue qui lui a tant coûté de peine à former.

LE BANQUET
DE PLATON.[1]

Je crois que je n'aurai pas de peine à vous faire le récit que vous me demandez ; car hier, comme je revenais de ma maison de Phalère, un homme de ma connaissance, qui venait derrière moi, m'aperçut, et m'appela de loin. Hé quoi ! s'écria-t-il en badinant, Apollodore ne veut pas m'attendre ? Je m'arrêtai, et je l'attendis.

[1] On ignore le temps où Racine fit la traduction du Banquet de Platon, imprimée pour la première fois en 1732. Ce fut, à ce qu'il paraît par la lettre suivante, Boileau qui remit cet ouvrage à madame de Rochechouart, abbesse de Fontevrault, qui avait engagé Racine à l'entreprendre.

« Puisque vous allez demain à la cour, disait-il à Boileau, je « vous prie d'y porter les papiers ci-joints : vous savez ce que « c'est. J'avais eu dessein de faire, comme on me le demandait, « des remarques sur les endroits qui me paraîtraient en avoir be- « soin ; mais comme il fallait les raisonner, ce qui aurait rendu « l'ouvrage un peu long, je n'ai pas eu la résolution d'achever ce « que j'avais commencé, et j'ai cru que j'aurais plutôt fait d'en- « treprendre une traduction nouvelle. J'ai traduit jusqu'au dis- « cours du médecin exclusivement. Il dit à la vérité de très-belles « choses, mais il ne les explique point assez ; et notre siècle, qui « n'est pas si philosophe que celui de Platon, demanderait que « l'on mît ces mêmes choses dans un plus grand jour. Quoi qu'il « en soit, mon essai suffira pour montrer à madame de *** que « j'avais à cœur de lui obéir. Il est vrai que le mois où nous som- « mes m'a fait souvenir de l'ancienne fête des saturnales, pendant « laquelle les serviteurs prenaient avec leurs maîtres des libertés « qu'ils n'auraient pas prises dans un autre temps. Ma conduite « ne ressemble pas trop mal à celle-là. Je me mets sans façon à côté

Je vous ai cherché longtems, me dit-il, pour vous demander ce qui s'était passé chez Agathon le jour que Socrate et Alcibiade y soupèrent. On dit que toute la conversation roula sur l'amour, et je mourais d'envie d'entendre ce qui s'était dit de part et d'autre sur cette matière. J'en ai bien su quelque chose par le moyen d'un homme à qui Phénix avait raconté une partie de leur discours; mais cet homme ne me disait rien de certain : il m'apprit seulement que vous saviez le détail de cet entretien ; contez-le moi donc, je vous prie ; aussi bien, à qui peut-on

« de madame de *** ; je prends des airs de maître, je m'accom-
« mode sans scrupule de ses termes et de ses phrases : je les rejette
« quand bon me semble. Mais, monsieur, la fête ne durera pas
« toujours, les saturnales passeront, et l'illustre dame reprendra
« sur son serviteur l'autorité qui lui est acquise. J'y aurai peu de
« mérite en tout sens : car il faut convenir que son style est admi-
« rable ; il a une douceur que nous autres hommes nous n'attra-
« pons point ; et si j'avais continué à refondre son ouvrage, vrai-
« semblablement je l'aurais gâté. Elle a traduit le discours d'Al-
« cibiade par où finit le Banquet de Platon ; elle l'a rectifié, je
« l'avoue, par un choix d'expressions fines et délicates, qui sau-
« vent en partie la grossièreté des idées : mais avec tout cela, je
« crois que le mieux est de le supprimer ; outre qu'il est scanda-
« leux, il est inutile : car ce sont les louanges, non de l'amour
« dont il s'agit dans ce dialogue, mais de Socrate, qui n'y est
« introduit que comme un des interlocuteurs. Voilà, monsieur,
« le canevas de ce que je vous supplie de vouloir dire pour moi
« à madame de ***. Assurez-la qu'enrhumé au point où je le
« suis depuis trois semaines, je suis au désespoir de ne point aller
« moi-même lui rendre ses papiers ; et si par hasard elle demande
« que j'achève de traduire l'ouvrage, n'oubliez rien pour me
« délivrer de cette corvée. Adieu, bon voyage, et donnez-moi
« de vos nouvelles dès que vous serez de retour. »

mieux s'adresser qu'à vous pour entendre le discours de votre ami? Mais dites-moi, avant toutes choses, si vous étiez présent à cette conversation. Il paraît bien, lui répondis-je, que votre homme ne vous a rien dit de certain, puisque vous parlez de cette conversation comme d'une chose arrivée depuis peu, et comme si j'avais pu y être présent. — Je le croyais, me dit-il. — Comment, lui dis-je, Glaucon, ne savez-vous pas qu'il y a plusieurs années qu'Agathon n'a mis le pied dans Athènes? Pour moi, il n'y a pas encore trois ans que je fréquente Socrate, et que je m'attache à étudier toutes ses paroles et toutes ses actions. Avant ce temps-là j'errais de côté et d'autre; et, croyant mener une vie raisonnable, j'étais le plus malheureux de tous les hommes. Je m'imaginais alors, comme vous faites maintenant, qu'un honnête homme devait songer à toute autre chose qu'à ce qui s'appelle philosophie.

Ne m'insultez point, répliqua-t-il; dites-moi plutôt quand se tint la conversation dont il s'agit. — Nous étions bien jeunes vous et moi, lui dis-je : ce fut dans le temps qu'Agathon remporta le prix de sa première tragédie; tout se passa chez lui le lendemain du sacrifice qu'il avait fait avec ses acteurs, pour rendre graces aux dieux du prix qu'il avait gagné. — Vous parlez de loin, me dit-il; mais de qui savez-vous ce qui fut dit dans cette assemblée? Est-ce de Socrate?

Non, lui dis-je; je tiens ce que j'en sais, de celui-

là même qui l'a conté à Phénix, je veux dire d'Aristodême, du bourg de Cydathène, ce petit homme qui va toujours nu-pieds. Il se trouva lui-même chez Agathon ; c'était alors un des hommes qui était le plus attaché à Socrate.

J'ai quelquefois interrogé Socrate sur des choses que cet Aristodême m'avait récitées, et Socrate avouait qu'il m'avait dit la vérité. — Que tardez-vous donc, me dit Glaucon, que vous ne me fassiez ce récit? Pouvons-nous mieux employer le chemin qui nous reste d'ici à Athènes?

Je le contentai, et nous discourûmes de ces choses le long du chemin. C'est ce qui fait que, comme je vous disais tout-à-l'heure, j'en ai encore la mémoire fraîche, et il ne tiendra qu'à vous de les entendre : aussi bien, outre le profit que je trouve à parler ou à entendre parler de philosophie, c'est qu'il n'y a rien au monde où je prenne tant de plaisir, tout au contraire des autres discours. Je me meurs d'ennui quand je vous entends, vous autres riches, parler de vos intérêts et de vos affaires ; je déplore en moi-même l'aveuglement où vous êtes : vous croyez faire merveilles, et vous ne faites rien d'utile. Peut-être vous, de votre côté, vous me plaignez et me regardez en pitié. Peut-être même avez-vous raison de penser cela de moi; et moi, non-seulement je pense que vous êtes à plaindre, mais je suis très-convaincu que j'ai raison de le penser.

L'AMI D'APOLLODORE.

Vous êtes toujours le même, cher Apollodore; vous ne cessez point de dire du mal de vous et de tous les autres. Vous êtes persuadé qu'à commencer par vous, tous les hommes, excepté Socrate, sont des misérables. Je ne sais pas pour quel sujet on vous a donné le nom de *furieux;* mais je sais bien qu'il y a quelque chose de cela dans tous vos discours. Vous êtes toujours en fureur contre vous et contre tout le reste des hommes, excepté contre Socrate.

APOLLODORE.

Il vous semble donc qu'il faut être un furieux et un insensé pour parler ainsi de moi et de tous tant que vous êtes?

L'AMI D'APOLLODORE.

Une autre fois nous traiterons cette question. Souvenez-vous maintenant de votre promesse, et redites-nous les discours qui furent tenus chez Agathon.

APOLLODORE.

Les voici, ou plutôt il vaut mieux vous faire cette narration de la même manière qu'Aristodême me l'a faite.

Je rencontrai Socrate, me disait-il, qui sortait du bain, et qui était chaussé plus proprement qu'à son ordinaire. Je lui demandai où il allait, si propre et si beau. Je vais souper chez Agathon, me répondit-il. J'évitai de me trouver hier à la fête de son sacrifice, parceque je craignais la foule; mais je lui promis en récompense que je serais du lendemain, qui est

aujourd'hui. Voilà pourquoi vous me voyez si paré. Je me suis fait beau pour aller chez un beau garçon. Mais vous, Aristodême, seriez-vous d'humeur à venir aussi, quoique vous ne soyiez point prié? — Je ferai, lui dis-je, ce que vous voudrez. — Venez, dit-il, et montrons, quoi qu'en dise le proverbe, qu'un galant homme peut aller souper chez un galant homme sans en être prié. J'accuserais volontiers Homère d'avoir péché contre ce proverbe, lorsqu'après nous avoir représenté Agamemnon comme un grand homme de guerre, et Ménélas comme un médiocre guerrier, il feint que Ménélas vient au festin d'Agamemnon sans être invité, c'est-à-dire, qu'il fait venir un homme de peu de valeur chez un brave homme qui ne l'attend pas.

J'ai bien peur, dis-je à Socrate, que je ne sois le Ménélas du festin où vous allez. C'est à vous de voir comment vous vous défendrez : car pour moi, je dirai franchement que c'est vous qui m'avez prié.

Nous sommes deux, répondit Socrate, et nous étudierons en chemin ce que nous aurons à dire. Allons seulement. Nous allâmes vers le logis d'Agathon, en nous entretenant de la sorte. Mais à peine eûmes-nous avancé quelques pas, que Socrate devint tout pensif, et demeura en la même place sans bouger. Je m'arrêtais pour l'attendre, mais il me dit d'aller toujours devant, et qu'il me suivrait.

Je trouvai la porte ouverte, et il m'arriva même une aventure assez plaisante. Un esclave d'Agathon

me mena sur-le-champ dans la salle où était la compagnie, qui était déja à table, et qui attendait que l'on servît. Agathon s'écria en me voyant : O Aristodême, soyez le bien venu si vous venez pour souper ; si c'est pour affaires, remettons, je vous prie, les affaires à un autre jour. Je vous cherchai hier partout pour vous prier d'être des nôtres. Mais que fait Socrate? Alors je me retournai, croyant certainement que Socrate me suivait. Je fus bien surpris de ne le point voir ; je dis que j'étais venu avec lui, et qu'il m'avait même invité. — Vous avez bien fait de venir, reprit Agathon ; mais où est-il? — Il marchait sur mes pas, répondis-je, et je ne conçois pas ce qu'il peut être devenu. — Petit garçon, dit Agathon, courez vîte, allez voir où est Socrate, dites-lui que nous l'attendons. Et vous, Aristodême, placez-vous à côté d'Eryximaque. — Un esclave eut ordre de me laver les pieds ; et cependant celui qui était sorti revint annoncer qu'il avait trouvé Socrate sur la porte de la maison voisine, mais qu'il n'avait pas voulu venir, quelque chose qu'on lui eût pu dire.

Vous me dites là une chose étrange, dit Agathon ; retournez, et ne le quittez point qu'il ne soit entré. — Non, non, dis-je alors, ne le détournez point ; il lui arrive assez souvent de s'arrêter ainsi, en quelque endroit qu'il se trouve. Vous le verrez bientôt, si je ne me trompe ; il n'y a qu'à le laisser faire. — Puisque c'est là votre avis, dit Agathon, je m'y rends. Et vous, mes enfants, apportez-nous donc à manger ;

donnez-nous ce que vous avez : on vous abandonne l'ordonnance du repas ; c'est un soin que je n'ai jamais pris : ne regardez ici votre maître que comme s'il était du nombre des conviés ; faites tout de votre mieux, et tirez-vous-en à votre honneur.

On servit : nous commençâmes à souper, et Socrate ne venait point. Agathon perdait patience, et voulait à tout moment qu'on l'appelât ; mais j'empêchais toujours qu'on ne le fît. Enfin il entra comme on avait à moitié soupé. Agathon, qui était seul sur un lit au bout de la table, le pria de se mettre auprès de lui. — Venez, dit-il, Socrate, venez, que je m'approche de vous le plus que je pourrai, pour tâcher d'avoir ma part des sages pensées que vous venez de trouver ici près : car je m'assure que vous avez trouvé ce que vous cherchiez, autrement vous y seriez encore.

Quand Socrate se fut assis : Plût à Dieu, dit-il, que la sagesse, bel Agathon, fût quelque chose qui se pût verser d'un esprit dans un autre, comme l'eau se verse d'un vaisseau plein dans un vaisseau vide ! Ce serait à moi de m'estimer heureux d'être auprès de vous, dans l'espérance que je pourrais me remplir de l'excellente sagesse dont vous êtes plein : car pour la mienne, c'est une espèce de sagesse bien obscure et bien douteuse ; ce n'est qu'un songe : la vôtre au contraire est une sagesse magnifique, et qui brille aux yeux de tout le monde : témoin la gloire que vous avez acquise à votre âge, et les

applaudissements de plus de trente mille Grecs, qui ont été depuis peu les admirateurs de votre sagesse.

Vous êtes toujours moqueur, reprit Agathon, et vous n'épargnez point vos meilleurs amis. Nous examinerons tantôt quelle est la meilleure de votre sagesse ou de la mienne, et Bacchus sera notre juge ; présentement ne songez qu'à souper.

Pendant que Socrate soupait, les autres conviés achevèrent de manger. On en vint aux libations ordinaires, on chanta un hymne en l'honneur du dieu Bacchus ; et après toutes ces petites cérémonies on parla de boire. Pausanias prit la parole. Voyons, dit-il, comment nous trouverons le secret de nous réjouir. Pour moi, je déclare que je suis encore incommodé de la débauche d'hier ; je voudrais bien qu'on m'épargnât aujourd'hui. Je ne doute pas que plusieurs de la compagnie, surtout ceux qui étaient du festin d'hier, ne demandent grace aussi bien que moi. Voyons de quelle manière nous passerons gaiement la nuit.

Vous me faites plaisir, dit Aristophane, de vouloir que nous nous ménagions : car je suis un de ceux qui se sont le moins épargnés la nuit passée.

Que je vous aime de cette humeur, dit le médecin Eryximaque ! Il reste à savoir dans quelle intention se trouve Agathon. — Tant mieux pour moi, dit Agathon, si vous autres braves vous êtes rendus ; tant mieux pour Phèdre et pour les autres petits buveurs, qui ne sont pas plus vaillants que nous. Je ne parle

pas de Socrate ; il est toujours prêt à faire ce que l'on veut.

Mais, reprit Eryximaque, puisque vous êtes d'avis de ne point pousser la débauche, j'en serai moins importun si je vous remontre le danger qu'il y a de s'enivrer. C'est un dogme constant dans la médecine, que rien n'est plus pernicieux à l'homme que l'excès du vin ; je l'éviterai toujours tant que je pourrai, et jamais je ne le conseillerai aux autres, surtout quand ils se sentiront encore la tête pesante du jour de devant.

Vous savez, lui dit Phèdre en l'interrompant, que je suis volontiers de votre avis, surtout quand vous parlez médecine ; mais vous voyez heureusement que tout le monde est raisonnable aujourd'hui. — Il n'y eut personne qui ne fût de ce sentiment. On résolut de ne point s'incommoder, et de ne boire que pour son plaisir. — Puisqu'ainsi est, dit Eryximaque, qu'on ne forcera personne et que nous boirons à notre soif, je suis d'avis, premièrement, que l'on renvoie cette joueuse de flûte ; qu'elle s'en aille jouer là-dehors tant qu'elle voudra, si elle n'aime mieux entrer où sont les dames, et leur donner cet amusement. Quant à nous, si vous m'en croyez, nous lierons ensemble quelque agréable conversation. Je vous en proposerai même la matière si vous le voulez.

Tout le monde ayant témoigné qu'il ferait plaisir à la compagnie, Eryximaque continua ainsi : Je

commencerai par ce vers de la Ménalippe d'Euripide ; les paroles que vous entendez, ce ne sont point les miennes, ce sont celles de Phèdre ; car Phèdre m'a souvent dit avec une espèce d'indignation : O Eryximaque ! n'est-ce pas une chose étrange, que, de tant de poètes qui ont fait des hymnes et des cantiques en l'honneur de la plupart des dieux, aucun n'ait fait un vers à la louange de l'Amour, qui est pourtant un si grand dieu ? Il n'y a pas jusqu'aux sophistes, qui composent tous les jours de grands discours à la louange d'Hercule et des autres demi-dieux. Passe pour cela. J'ai même vu un livre qui portait pour titre, *L'Eloge du Sel*, où le savant auteur exagérait les merveilleuses qualités du sel, et les grands services qu'il rend à l'homme. En un mot, vous verrez qu'il n'y a presque rien au monde qui n'ait eu son panégyrique. Comment se peut-il donc faire que, parmi cette profusion d'éloges, on ait oublié l'Amour, et que personne n'ait entrepris de louer un dieu qui mérite tant d'être loué ? Pour moi, continua Eryximaque, j'approuve l'indignation de Phèdre. Il ne tiendra pas à moi que l'Amour n'ait son éloge comme les autres. Il me semble même qu'il siérait très-bien à une si agréable compagnie, de ne se point séparer sans avoir honoré l'Amour. Si cela vous plaît, il ne faut point chercher d'autre sujet de conversation. Chacun prononcera son discours à la louange de l'Amour. On fera le tour, à commencer par la droite. Ainsi Phèdre parlera le

premier, puisque c'est son rang, et puisqu'aussi bien il est le premier auteur de la pensée que je vous propose.

Je ne doute pas, dit Socrate, que l'avis d'Eryximaque ne passe ici tout d'une voix. Je sais bien au moins que je ne m'y opposerai pas, moi qui fais profession de ne savoir que l'Amour. Je m'assure qu'Agathon ne s'y opposera pas non plus, ni Pausanias, ni encore moins Aristophane, lui qui est tout dévoué à Bacchus et à Vénus. Je puis également répondre du reste de la compagnie, quoique, à dire vrai, la partie ne soit pas égale pour nous autres, qui sommes assis les derniers. En tout cas, si ceux qui nous précèdent font bien leur devoir et épuisent la matière, nous en serons quittes pour leur donner notre approbation. Que Phèdre commence donc, à la bonne heure, et qu'il loue l'Amour. Le sentiment de Socrate fut généralement suivi. De vous rendre ici mot à mot tous les discours que l'on prononça, c'est ce que vous ne devez pas attendre de moi, Aristodême, de qui je les tiens, n'ayant pu me les rapporter si parfaitement, et moi-même ayant laissé échapper quelque chose du récit qu'il m'en a fait; mais je vous redirai l'essentiel. Voici donc à peu près, selon lui, quel fut le discours de Phèdre.

DISCOURS DE PHEDRE.

C'est un grand dieu que l'Amour, et véritablement digne d'être honoré des dieux et des hommes. Il est admirable par beaucoup d'endroits, mais surtout à cause de son ancienneté; car il n'y a point de dieu plus ancien que lui. En voici la preuve : on ne sait point quel est son père ni sa mère, ou plutôt il n'en a point. Jamais poète ni aucun autre homme ne les a nommés. Hésiode, après avoir d'abord parlé du chaos, ajoute :

« La terre au large sein, le fondement des cieux;
« Après elle l'Amour, le plus charmant des dieux. »

Hésiode, par conséquent, fait succéder au chaos la terre et l'Amour. Parménide a écrit que l'Amour est sorti du chaos :

« L'Amour fut le premier enfanté de son sein. »

Acusilaüs a suivi le sentiment d'Hésiode. Ainsi, d'un commun consentement, il n'y a point de dieu qui soit plus ancien que l'Amour; mais c'est même de tous les dieux celui qui fait le plus de bien aux hommes : car quel plus grand avantage peut arriver à une jeune personne, que d'être aimée d'un homme vertueux; et à un homme vertueux, que d'aimer une jeune personne qui a de l'inclination pour la vertu? Il n'y a ni naissance, ni honneurs, ni richesses

qui soient capables, comme un honnête amour, d'inspirer à l'homme ce qui est le plus nécessaire pour la conduite de sa vie : je veux dire, la honte du mal, et une véritable émulation pour le bien. Sans ces deux choses il est impossible que, ni un particulier, ni même une ville fasse jamais rien de beau ni de grand. J'ose même dire que, si un homme qui aime avait, ou commis une mauvaise action, ou enduré un outrage sans le repousser, il n'y aurait ni père, ni parent, ni personne au monde devant qui il eût tant de honte de paraître, que devant ce qu'il aime. Il en est de même de celui qui est aimé. Il n'est jamais si confus que lorsqu'il est surpris en quelque faute par celui dont il est aimé. Disons donc que, si par quelque enchantement une ville ou une armée pouvait n'être composée que d'amants, il n'y aurait point de félicité pareille à celle d'un peuple qui aurait tout ensemble et cette horreur pour le vice, et cet amour pour la vertu. Des hommes ainsi unis, quoiqu'en petit nombre, pourraient, s'il faut ainsi dire, vaincre le monde entier : car il n'y a point d'honnête homme qui osât jamais se montrer devant ce qu'il aime après avoir abandonné son rang ou jeté ses armes, et qui n'aimât mieux mourir mille fois que de laisser ce qu'il aime dans le péril ; ou plutôt il n'y a point d'homme si timide qui ne devînt alors comme le plus brave, et que l'amour ne transportât hors de lui-même. On lit dans Homère, que les dieux inspiraient l'audace à quelques-uns de ses

Combien au contraire ont-ils honoré le vaillant Achille? Thétis sa mère lui avait prédit que, s'il tuait Hector, il mourrait aussitôt après; mais que, s'il voulait ne le point combattre, et s'en retourner dans la maison de son père, il parviendrait à une longue vieillesse. Cependant Achille ne balança point; il préféra la vengeance de Patrocle à sa propre vie; il voulut non-seulement mourir pour son ami, mais même mourir sur le corps de son ami. Aussi les dieux l'ont-ils honoré par dessus tous les autres hommes, et lui ont su bon gré d'avoir sacrifié sa vie pour celui dont il était aimé.

Eschyle se moque de nous, quand il nous dit que c'était Patrocle qui était l'aimé. Achille était le plus beau des Grecs, et par conséquent plus beau que Patrocle. Il était tout jeune, et plus jeune que Patrocle, comme dit Homère. Mais véritablement si les dieux approuvent ce que l'on fait pour ce qu'on aime, ils estiment, ils admirent, ils récompensent tout autrement ce que l'on fait pour la personne dont on est aimé. En effet, celui qui aime est quelque chose de plus divin que celui qui est aimé: car il est possédé d'un dieu; de là vient qu'Achille a été encore mieux traité qu'Alceste, puisque les dieux l'ont envoyé, après sa mort, dans les îles des bienheureux.... Je conclus que, de tous les dieux, l'Amour est le plus ancien, le plus auguste, et le plus capable de rendre l'homme vertueux durant sa vie, et heureux après sa mort.

Phèdre finit de la sorte. Aristodême passa par dessus quelques autres dont il avait oublié les discours, et il vint à Pausanias, qui parla ainsi :

DISCOURS DE PAUSANIAS.

Je n'approuve point, ô Phèdre, la simple proposition qu'on a faite de louer l'Amour ; cela serait bon s'il n'y avait qu'un Amour. Mais, comme il y en a plus d'un, je voudrais qu'on eût marqué, avant toutes choses, quel est celui que l'on doit louer : c'est ce que je vais essayer de faire. Je dirai quel est cet Amour qui mérite qu'on le loue, et je le louerai le plus dignement que je pourrai.

Il est constant que Vénus ne va point sans l'Amour. S'il n'y avait qu'une Vénus, il n'y aurait qu'un Amour ; mais puisqu'il y a deux Vénus, il faut nécessairement qu'il y ait aussi deux Amours. Qui doute qu'il y ait deux Vénus ? L'une, ancienne fille du ciel, et qui n'a point de mère ; nous la nommons *Vénus Uranie*. L'autre, plus moderne, fille de Jupiter et de Dioné ; nous l'appelons *Vénus Populaire*. Il s'ensuit que de deux Amours, qui sont les ministres de ces deux Vénus, il faut nommer l'un céleste, et l'autre populaire. Or, tous les dieux à la vérité sont dignes d'être honorés : mais distinguons bien les fonctions de ces deux Amours.

Toute action est de soi indifférente, comme ce que nous faisons présentement, boire, manger,

discourir. Aucune de ces actions n'est ni bonne ni mauvaise par elle-même ; mais elle peut devenir l'une ou l'autre par la manière dont on la fait. Elle devient honnête si on la fait selon les règles de l'honnêteté, et vicieuse si on la fait contre ces règles. Il en est de même de l'amour : tout amour en général n'est point louable ni vertueux, mais seulement celui qui fait que nous aimons vertueusement.

L'Amour de la Vénus populaire inspire des passions basses et populaires : c'est proprement l'amour qui règne parmi les gens du commun. Ils aiment sans choix, plutôt les femmes que les hommes, plutôt le corps que l'esprit ; et même entre les esprits, ils s'accommodent mieux des moins raisonnables, car ils n'aspirent qu'à la jouissance ; pourvu qu'ils y parviennent, il ne leur importe par quels moyens : de là vient qu'ils s'attachent à tout ce qui se présente, bon ou mauvais ; car ils suivent la Vénus populaire qui, parce qu'elle est née du mâle et de la femelle, joint aux bonnes qualités de l'un les imperfections de l'autre.

Pour la Vénus Uranie, elle n'a point eu de mère ; et par conséquent il n'y a rien de faible en elle. De plus, elle est ancienne, et n'a point l'insolence de la jeunesse. Or, l'Amour céleste est parfait comme elle. Ceux qui sont possédés de cet Amour ont les inclinations généreuses : ils cherchent une autre volupté que celle des sens : il faut une belle ame et un beau naturel pour leur plaire et pour les toucher :

on reconnaît dans leurs choix la noblesse de l'amour qui les inspire ; ils s'attachent, non point à une trop grande jeunesse, mais à des personnes qui sont capables de se gouverner : car ils ne s'engagent point dans la pensée de mettre à profit l'imprudence d'une personne qu'ils auront surprise dans sa première innocence, pour la laisser aussitôt après, et pour courir à quelque autre ; mais ils se lient dans le dessein de ne se plus séparer, et de passer toute leur vie avec ce qu'ils aiment.... Il serait effectivement à souhaiter qu'il y eût une loi par laquelle il fût défendu d'aimer des personnes qui n'ont pas encore toute leur raison, afin qu'on ne donnât point son temps à une chose si incertaine : car, qui sait ce que deviendra un jour cette trop grande jeunesse, quel pli prendront et le corps et l'esprit, de quel côté ils tourneront, vers le vice ou vers la vertu? Les gens sages s'imposent eux-mêmes une loi si juste : mais il faudrait la faire observer rigoureusement par les amants populaires dont nous parlions, et leur défendre ces sortes d'engagements comme on leur défend l'adultère. Ce sont eux qui ont déshonoré l'amour ; ils ont fait dire qu'il était honteux de bien traiter un amant ; leur indiscrétion et leur injustice ont seules donné lieu à une semblable opinion, qui, à la prendre en général, est très-fausse, puisque rien de ce qui se fait par des principes de sagesse et d'honneur ne saurait être honteux.

Il n'est pas difficile de connaître l'opinion que les

hommes ont de l'Amour dans tous les pays de la terre ; car la loi est claire et simple : il n'y a que les seules villes d'Athènes et de Lacédémone où la loi est difficile à entendre, où elle est sujète à explication. Dans l'Elide, par exemple, et dans la Béotie, où les esprits sont pesants, et où l'éloquence n'est pas ordinaire, il est dit simplement qu'il est permis d'aimer qui nous aime. Personne ne va parmi eux à l'encontre de cette ordonnance, ni jeune ni vieux : il faut croire qu'ils ont ainsi autorisé l'amour pour en applanir les difficultés, et afin qu'on n'ait pas besoin, pour se faire aimer, de recourir à des artifices que la nature leur a refusés.

Les choses vont autrement dans l'Ionie, et dans tous les pays soumis à la domination des barbares ; car là on déclare infâme toute personne qui souffre un amant. On traite sur un même pied l'amour, la philosophie, et tous les exercices dignes d'un honnête homme. D'où vient cela ? C'est que les tyrans n'aiment point à voir qu'il s'élève de grands courages, ou qu'il se lie dans leurs états des amitiés trop fortes : or, c'est ce que l'amour fait faire parfaitement. Les tyrans d'Athènes en firent autrefois l'expérience : l'amitié violente d'Harmodius et d'Aristogiton renversa la tyrannie dont Athènes était opprimée. Il est donc visible que, dans tous les états où il est honteux d'aimer qui nous aime, cette trop grande sévérité vient de l'injustice de ceux qui gouvernent, et de la lâcheté de ceux qui sont gouvernés ;

mais que, dans les pays au contraire où il est honnête de rendre amour pour amour, cette indulgence est un effet de la grossièreté des peuples qui ont craint les difficultés.

Tout cela est bien plus sagement ordonné parmi nous : mais, comme j'ai dit, il faut bien examiner l'ordonnance pour la concevoir ; car d'un côté on dit qu'il est plus honnête d'aimer aux yeux de tout le monde, que d'aimer en cachette, surtout quand on aime des personnes qui ont elles-mêmes de l'honneur et de la vertu, et encore plus quand la beauté du corps ne se rencontre point dans ce qu'on aime. Tout le monde s'intéresse pour la prospérité d'un homme qui aime : on l'encourage, ce que l'on ne ferait point si l'on croyait qu'il ne fût pas honnête d'aimer. On l'estime quand il a réussi dans son amour, on le méprise quand il n'a pas réussi. On permet à son amant de se servir de mille moyens pour parvenir à son but ; et il n'y a pas un seul de ces moyens qui ne fût capable de le perdre dans l'esprit de tous les honnêtes gens, s'il s'en servait pour toute autre chose que pour se faire aimer.

Si un homme, dans le dessein de s'enrichir, ou d'obtenir une charge, ou de se faire quelque autre établissement de cette nature, osait avoir pour un grand seigneur la moindre des complaisances qu'un amant a pour ce qu'il aime ; s'il employait les mêmes supplications, s'il avait la même assiduité, s'il faisait les mêmes serments, s'il couchait à sa porte, s'il des-

cendait à mille souplesses où un esclave aurait honte de descendre, il n'aurait ni un ennemi ni un ami qui le laissât en repos; les uns lui reprocheraient publiquement sa turpitude, ses bassesses ; les autres en rougiraient, et s'efforceraient de l'en corriger. Cependant tout cela sied merveilleusement à un homme qui aime ; tout lui est permis : non-seulement ses bassesses ne le déshonorent pas, mais on l'estime comme un homme qui fait très-bien son devoir. Et ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'on veut que les amants soient les seuls parjures que les dieux ne punissent point ; car on dit que les serments n'engagent point en amour : tant il est vrai que les hommes et les dieux donnent tout pouvoir à un amant!

Il n'y a donc personne qui là-dessus ne demeure persuadé qu'il est très-louable en cette ville, et d'aimer, et de vouloir du bien à ceux qui nous aiment. Mais ne croira-t-on pas le contraire, si l'on regarde d'un autre côté avec quel soin un père met auprès de ses enfants une personne qui veille sur eux, et que le plus grand soin de ces personnes est d'empêcher qu'ils ne parlent à ceux qui les aiment? S'il arrive même qu'on les voie s'entretenir de pareils commerces, tous leurs camarades les accablent de railleries ; et les gens plus âgés, ni ne s'opposent à ces railleries, ni ne querellent ceux qui les font. Encore une fois, à examiner cet usage de notre ville, ne croira-t-on pas que nous sommes dans un pays où il y a de la honte à aimer et à se laisser

aimer? Voici comme il faut accorder toutes ces contrariétés. L'amour, comme je disais d'abord, n'est de soi-même ni bon ni mauvais; il est louable si l'on aime avec honneur; il est condamnable si l'on aime contre les règles de l'honnêteté.... Il y a de la honte à se laisser vaincre à l'amour d'un malhonnête homme : il y a de l'honneur à se rendre à l'amitié d'un homme qui a de la vertu. J'appelle malhonnête homme, cet amant populaire qui aime le corps plutôt que l'esprit : son amour ne saurait être de durée, car il aime une beauté qui ne dure point : dès que la fleur de cette beauté est passée, vous le voyez qui s'envole ailleurs, sans se souvenir de ses beaux discours et de toutes ses belles promesses. Il n'en est pas ainsi de l'amant honnête : comme il s'est épris d'une belle ame, son amitié est immortelle; car ce qu'il aime est solide et ne périt point....

Telle est donc l'intention de la loi établie parmi nous; elle veut qu'on examine avant de s'engager, et qu'on honore ceux qui aiment pour la vertu, tandis qu'on aura en horreur ceux qui ne cherchent que la volupté; elle encourage les jeunes gens à se donner aux premiers et à fuir les autres; elle examine quelle est l'intention de celui qui aime, et quel est le motif de celui qui se laisse aimer. Il s'ensuit de là qu'il y a de la honte à s'engager légèrement, car il n'y a que le temps qui découvre le secret des cœurs.

Il est encore honteux de céder à un homme riche, ou à un homme qui est dans une grande fortune,

soit qu'on se rende par timidité, ou qu'on se laisse éblouir par l'argent, ou par l'espérance d'entrer dans les charges ; car, outre que des raisons de cette nature ne peuvent jamais lier une amitié véritable et généreuse, elles portent d'ailleurs sur des fondements trop peu durables.... Reste un seul motif, pour lequel, selon l'esprit de notre loi, on peut accorder son amitié à celui qui la demande : car tout de même que les bassesses et la servitude volontaire d'un homme qui aspire à se faire aimer ne lui sont point odieuses et ne lui sont point reprochées, aussi y a-t-il une espèce de servitude volontaire qui ne peut jamais être blâmée : c'est celle où l'on s'engage pour la vertu. Tout le monde s'accorde en ce point, que si un homme s'attache à en servir un autre, dans l'espérance de devenir honnête homme par son moyen, d'acquérir la sagesse ou quelque autre partie de la vertu, cette servitude n'est point honteuse, et ne s'appelle point une bassesse.

Il faut que l'amour se traite comme la philosophie, et que les lois de l'un soient les mêmes que les lois de l'autre, si l'on veut qu'il soit honnête de favoriser celui qui nous aime ; car si l'amant et l'aimé s'aiment tous deux à ces conditions, savoir ; que l'amant, en reconnaissance des honnêtes faveurs de celui qui l'aime, sera prêt à lui rendre tous les services qu'il pourra lui rendre avec honneur ; que l'aimé, de son côté, pour reconnaître le soin que son amant aura pris de le rendre sage et vertueux, aura pour lui

toutes les complaisances que l'honneur lui permettra ; et si l'amant est véritablement capable d'inspirer la vertu et la prudence à ce qu'il aime, et que l'aimé ait un véritable desir de se faire instruire : si, dis-je, toutes ces conditions se rencontrent, c'est alors uniquement qu'il est honnête d'aimer qui nous aime.

L'amour ne peut point être permis pour quelque autre raison que ce soit. Alors il n'est point honteux d'être trompé. Partout ailleurs il y a de la honte, soit qu'on soit trompé, soit qu'on ne le soit point : car si, dans l'espérance du gain, on s'abandonne à un amant que l'on croyait riche, et qu'on reconnaisse que cet amant est pauvre en effet et qu'il ne peut tenir parole, la honte est égale de part et d'autre. On a découvert ce que l'on était, et on a montré que pour le gain ou pouvait tout faire pour tout le monde. Et qu'y a-t-il de plus éloigné de la vertu que ce sentiment ? Au contraire, si, après s'être confié à un amant que l'on aurait cru honnête homme, dans l'espérance d'acquérir la vertu par le moyen de son amitié, on vient à reconnaître que cet amant n'est point un honnête homme, et qu'il est lui-même sans vertu, il n'y a point de déshonneur à être trompé de la sorte ; car on a fait voir le fond de son cœur, on a montré que pour la vertu, et dans l'espérance de parvenir à une plus grande perfection, on était capable de tout entreprendre ; et il n'y avait rien de plus glorieux que d'avoir cette passion pour la vertu.

Il s'ensuit donc qu'il est beau d'aimer pour la vertu.

C'est cet amour qui fait la Vénus céleste, et qui est céleste lui-même, utile aux particuliers et aux républiques, et digne de leur principale étude, qui oblige l'amant et l'aimé de veiller sur eux-mêmes, et d'avoir soin de se rendre mutuellement vertueux. Tous les autres amours appartiennent à la Vénus populaire. Voilà, ô Phèdre ! tout ce que j'avais à vous dire présentement sur l'amour.

Pausanias ayant fait ainsi une pause (car voilà de ces allusions que nos sophistes enseignent), c'était à Aristophane à parler; mais il en fut empêché par un hoquet qui lui était survenu, apparemment pour avoir trop mangé. Il s'adressa donc à Eryximaque, médecin, auprès de qui il était, et lui dit : Il faut, ou que vous me délivriez de ce hoquet, ou que vous parliez pour moi jusqu'à ce qu'il ait cessé. — Je ferai l'un et l'autre, répondit Eryximaque, car je vais parler à votre place, et vous parlerez à la mienne quand votre incommodité sera finie ; elle le sera bientôt si vous voulez retenir votre haleine, et vous gargariser la gorge avec de l'eau. Il y a encore un autre remède qui fait cesser infailliblement le hoquet, quelque violent qu'il puisse être; c'est de se procurer l'éternument en se frottant le nez une ou deux fois. — J'aurai exécuté vos ordonnances, dit Aristophane, avant que votre discours soit achevé. Commencez.

Ici finit la traduction du Banquet de Platon par Racine.

SONNET

SUR LA TROADE DE PRADON.[1]

D'UN crêpe noir Hécube embéguinée
Lamente, pleure et grimace toujours:
Dames en deuil courent à son secours;
Onc ne fut plus lugubre journée.

Ulysse vient, fait nargue à l'hyménée,
Le cœur féru de nouvelles amours.
Pyrrhus et lui font de vaillants discours;
Mais aux discours leur vaillance est bornée.

Après cela, plus que confusion:
Tant il n'en fut dans la grande Ilion
Lors de la nuit aux Troyens si fatale.

En vain Baron attend le brouhaha;
Point n'oserait en faire la cabale;
Un chacun bâille, et s'endort ou s'en va.

[1] Nous ne connaissons aucune édition des Œuvres de Racine, où se trouve ce sonnet épigrammatique. Il est recueilli à l'article de cet illustre poète dans les Annales poétiques, dont l'éditeur (Imbert) indique les Anecdotes dramatiques comme la source où il a puisé. *Voyez* la Collection citée, tome 30, pages 102 et 108.

ÉPIGRAMME

CONTRE M. PERRAULT.

Sur quelque vain discours au hasard avancé
Contre Homère, Platon, Cicéron et Virgile,
Caligula fut traité d'insensé,
Néron de furieux, Adrien d'imbécile.
Vous donc, qui dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance, et non moins de fureur,
Attaquez [1] les héros de la Grèce et de Rome,
Perrault, fussiez-vous empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

[1] Dans le Parallèle des Anciens et des Modernes.

CHANSON

SUR

L'ASPAR DE M. DE FONTENELLE.[1]

Adieu, ville peu courtoise
Où je crus être adoré.
Aspar est désespéré :
Le Poulailler de Pontoise
Me doit remener demain
Voir ma famille bourgeoise,
Me doit remener demain
Un bâton blanc à la main.

Mon aventure est étrange !
On m'adorait à Rouen ;
Dans le Mercure galant
J'avais plus d'esprit qu'un ange :
Cependant je pars demain
Sans argent et sans louange,
Cependant je pars demain
Un bâton blanc à la main.

[1] Voyez l'Epigramme plus connue sur le même sujet, page 207 de ce volume.

SANTOLIUS PŒNITENS.[1]

RUMPITE perjurum, suspiria, rumpite pectus.
Vosque ô perpetuis, heu! mox damnanda tenebris
Lumina, sanguineos lacrymarum effundite rivos;
Deleri haud alio possunt scelera impia fletu.
Quò me præcipitem furor inconsultus adegit?
Arnaldi tumulo inscriptos defendere versus
Erubui, quos relligio mihi sancta, fidesque,
Et pietas et amor veri dictârat! Inani
Hos ego sacrilegus, victus formidine pœnæ,
Ejuravi amens infando carmine! Non me
Conscia mens falsi, non inviolabile sacræ
Numen amicitiæ, et capitis reverentia sacri,
Non potuit me fama, pudorve inhibere furentem!
Et spiro sceleratus adhuc! non terra dehiscit
Sub pedibus, sævo nec fulminis igne peremptum
Tartareas adigit scelerum Deus ultor ad umbras!
Quanquàm heu! supplicium vel funere tristius ipso est,
Quæ nunc sollicitos inter mihi vita pavores
Ducitur; æger, inops mentis, meque ipse tenere
Impatiens, furiis animum stimulatus acerbis,
Errabunda fero hùc illùc vestigia, diris

[1] Au sujet du désaveu que Santeuil fit publiquement d'une épitaphe du célèbre docteur Antoine Arnauld, dans laquelle les jésuites ses amis crurent apercevoir quelques expressions équivoques dont l'application ne leur parut point assez honorable.

Distorquens rabida ora modis; tamen usque fugacem
Persequitur scelus, et misero otia nulla relinquit.
Insuper ipsa mihi noctuque diuque recursans
Exsomnem, pavidum, Arnaldi me terret imago.
Non ille horrifico squallens apparet amictu,
Qualia post mortem dicunt simulaera videri,
Ora sepulerali fœdatus pulvere, et ater
Assurgens; sed qualis erat, cùm spiritus artus
Intùs agens regeret, vultuque habituque modesto
Lenis, adhuc retinens antiquum frontis honorem;
Canities veneranda seni, breve corpus, at ingens
Majestas: placido fulgentes lumine vibrans
Leniter in me oculos, scelus exprobrare videtur.
Tu quoque, Santoli, de te nil tale merentem,
Tunc etiam infidus post funera prodis amicum!
Hæc ille; at blandæ voces et mitia linguæ
Verbera erudeli lacerant mihi vulnere pectus.
Sancte senex, pleno qui nunc de lumine verum
Illud idem, quod sic terris peregrinus amasti,
Ore avido bibis, atque odiorum oblivia potas,
Sancte senex, nostrum precor obliviscere crimen,
Jamque recantato fias mihi carmine amicus.
Ecce pedes reus ante tuos sto supplice vultu,
Funereum collo funem, dextrâque tremente
Ardentem gestans, probrosa insignia, tædam;
Invito nuper calamo, quos scribere mendax
Sustinui vates, ipso vel sanguine versus
Eluere exopto: vanis terroribus illos
Atque malâ fraude extorsit erudelis amicus.

Quem non ille dolis etenim potuisset iisdem
Induere in laqueos, cùm formidabile magni
Objiceret nomen Lodoici? Non ego dura
Exilia, aut tristes obscuri carceris umbras,
Sævam aut pauperiem, mihi quæ, si vestra recusem
Jussa, minax tacito portendit epistola nutu;
Regalem at timui, quamvis innoxius, iram.
Namque fatebor enim, si credam hæc paucula regi
Carmina displicuisse, loquacibus ista poëtis
Sit quamquàm aspera lex, æterna silentia jurem,
Contentus tacitos virtuti exsolvere honores.
Sed quid ego hæc autem? Stultâ formidine ludor
Credulus. Arnaldum laudari carmine nostro
Scilicet invideat Lodoïx? ea cura quietum
Sollicitat? Belli molem hanc dum sustinet unus,
Dum conjuratas meditatur frangere vires
Europæ, regum et violati numinis ultor,
Grandiaque invicto secum sub pectore volvit,
Santoli nugas audit, vel curat, et istis
Lusibus augustum velit interponere nomen?
Ergone privatas, sacri sub nominis umbrâ,
Placari indociles, usque exercebitis iras?
Numquamne Arnaldum contrà, crudelia bella
Cessabunt; rabies numquam exsaturata quiescet?
Non satis exilii duros tolerasse labores,
Obscuris malè tutum in sedibus, omnium egentem,
Et dulcem patriam, et caros liquisse penates,
Blandaque amicorum consortia? Frigida numquid
Ossa viri, cineresque juvat violare sepultos?

Occiderit procul hinc, tellus alicna sepultum
Possideat, manes nunc saltem impunè quiescant.
Te pacem, Lodoïce, istam quoque Gallia poscit.

URBIS ET RURIS DIFFERENTIA.

Quanquam Parisiæ celebrentur ab omnibus artes,
Et quisque in lato carcere clausus ovet,
Nescio quid nostris arridet gratius arvis,
Quod non in tantæ mœnibus urbis habet.
Illìc assurgunt trabibus subnixa superbis
Atria, et aurato culmine fulget apex.
Sed mihi dulcius est sylvas habitare remotas,
Tectaque quæ sicco stramine canna tegit.
Illìc ultrices posuêre sedilia curæ,
Illìc insidiæ, crimina, furta, latent.
Hìc requies, fidum pietas hìc inclyta portum
Invenit; his lucet sanctior aura locis.
Illìc sæva fames laudum; hìc contemptus honorum.
Illìc paupertas; hìc fugiuntur opes.
Urbicolæ ruri, nil rusticus invidet urbi:
Oppida plena dolis, ruraque fraude carent.
Quàm miserum sacris viduas virtutibus urbes,
Quàm miserum stygiis præda manere lupis!
Sed quid non urbes habitent quoque numina, quæris?
Non habitat fœdos gratia pura locos.
Arcet fumus apes, expellunt crimina Christum;
Mors vitam, clarum nox fugat atra diem.

Hìc blandum invitant tranquilla silentia somnum ;
Illìc assiduo murmure rupta quies.
Nempe micant, inquis, diversis floribus horti,
Et lætos cantus plurima fundit avis.
Ergo dissimulas quàm dulces ruris amœni
Deliciæ, ruris cui levis umbra placet!
Hìc vos securis, musæ, regnatis in oris ;
Hìc vobis virtus jungitur alma comes.
Oppida non fugiunt, fateor, non arma camenæ ;
Loricam Pallas induit atque togam.
At laxis vitium frænis grassatur in urbe,
Atque illìc musæ crimina sola docent.
Necquicquam pavidos circumdant mœnia reges,
Frustrà hæret lateri, nocte dieque, manus.
Non vera his, sed falsa quies : miserosque tumultus
Mentis non lictor, non domus ampla movet.
Quisquis amas strepitus, per me licet, urbe potire ;
Me tamen ipsa magis rura nemusque juvant.

FIN DU TOME TROISIÈME.

581 E95
SBN